

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

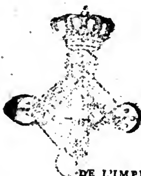
OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-SIXIEME.







DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ROMANS.





ZADIG

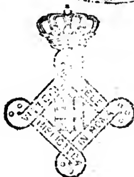
OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.







A 2

EPITRE
DEDICATOIRE
DE ZADIG
A LA SULTANE SHERAA,
PAR SADI.

Le 18 du mois de ſchewal, l'an 837 de l'hégire.

CHARMES des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'eſprit, je ne baiſe point la pouſſière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez ſur des tapis d'Iran ou ſur des roſes. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien ſage qui, ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuſer à écrire l'hiſtoire de *Zadig*, ouvrage qui dit plus qu'il ne ſemble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger; car, quoique vous ſoyez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaiſirs vous cherchent, quoique vous ſoyez belle, et que vos talens ajoutent à votre beauté; quoiqu'on vous loue

du soir au matin, et que par toutes ces raisons vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun, cependant vous avez l'esprit très-sage et le goût très-fin, et je vous ai entendu raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes discrète et vous n'êtes point défiante ; vous êtes douce sans être faible ; vous êtes bienfesante avec discernement ; vous aimez vos amis, et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agrémens des traits de la médisance ; vous ne dites du mal ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre ame m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philosophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en arabe, pour amuser le célèbre sultan *Oulougbeb*. C'était du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des *mille et une nuits*, des *mille et un jours*, &c. *Ouloug* aimait mieux la lecture de *Zadig* ; mais les sultanes aimaient mieux les *mille et un*. Comment

pouvez-vous préférer, leur difait le fage *Ouloug*, des contes qui font fans raifon, et qui ne fignifient rien? C'eft précifément pour cela que nous les aimons, répondaient les fultanes.

Je me flatte que vous ne leur reffemblerez pas, et que vous ferez un vrai *Ouloug*. J'efpère même que, quand vous ferez laffe de converfations générales, qui reffemblent affez aux *mille et un*, à cela près qu'elles font moins amufantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raifon. Si vous aviez été *Thaleftris*, du temps de *Scander*, fils de *Philippe*; fi vous aviez été la reine de Sabée, du temps de *Soleiman*, c'euffent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus céleftes que vos plaifirs foient fans mélange, votre beauté durable, et votre bonheur fans fin.

SADI.

ZADIG

OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

Le borgne.

Du temps du roi *Moabdar*, il y avait à Babylone un jeune homme nommé *Zadig*, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions ; il n'affectait rien ; il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir, qu'avec beaucoup d'esprit, il n'insultait jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appelait *conversation* dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de *Zoroastre*, que l'amour propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort



des tempêtes, quand on lui a fait une piqûre. *Zadig*, furtout, ne fe vantait pas de méprifer les femmes et de les fubjuguer. Il était généreux; il ne craignait point d'obliger des ingrats, fuivant ce grand précepte de *Zoroaſtre : Quand tu manges, donne à manger aux chiens, duſſent-ils te mordre.* Il était auſſi fage qu'on peut l'être; car il cherchait à vivre avec des fages. Inſtruit dans les fciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes phyſiques de la nature, tels qu'on les connaiſſait alors, et favait de la métaphyſique ce qu'on en a fu dans tous les âges, c'eſt-à-dire, fort peu de choſe. Il était fermement perfuadé que l'année était de trois cents foixante-cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philofophie de fon temps; et que le foleil était au centre du monde; et quand les principaux mages lui difaient avec une hauteur infultante qu'il avait de mauvais fentimens, et que c'était être ennemi de l'Etat que de croire que le foleil tournait fur lui-même, et que l'année avait douze mois, il fe taifait fans colère et fans dédain.

Zadig, avec de grandes richeſſes, et par conféquent avec des amis, ayant de la fanté, une figure aimable, un efprit juſte et modéré, un cœur fincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait fe marier à *Sémire*, que fa beauté, fa naiſſance et fa fortune rendaient le

premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide et vertueux, et *Sémire* l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque, se promenant ensemble vers une porte de Babylone sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étaient les satellites du jeune *Orcan*, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de *Zadig*; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et dans les emportemens de leur violence ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Immaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait : Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de son danger; elle ne pensait qu'à son cher *Zadig*. Celui-ci dans le même temps la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle *Sémire* évanouie et sanglante, qui en ouvrant

les yeux vit son libérateur. Elle dit : O *Zadig!* je vous aimais comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de *Sémire*; jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du plus grand des bienfaits et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère, elle guérit bientôt. *Zadig* était blessé plus dangereusement ; un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. *Sémire* ne demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes : elle attendait le moment où ceux de *Zadig* pourraient jouir de ses regards ; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux cortége. Il visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'œil ; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri ; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. Tout Babylone, en plaignant la destinée de *Zadig*, admira la profondeur de la science d'*Hermès*. Deux jours après l'abcès perça de lui-même ; *Zadig* fut guéri parfaitement.

Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point ; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui fesait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à *Orcan*, la nuit même. A cette nouvelle il tomba sans connaissance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut long-temps malade ; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvait, servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit *Azora*, la plus sage et la mieux née de la ville ; il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légèreté et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu.

CHAPITRE II.

Le nez.

UN jour *Azora* revint d'une promenade, tout en colère, et fesant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même? Hélas! dit-elle, vous seriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve *Cosrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Eh bien, dit *Zadig*, voilà une femme estimable qui aimait véritablement son mari! Ah, reprit *Azora*, si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite! A quoi donc, belle *Azora*? Elle fesait détourner le ruisseau. *Azora* se répandit en invectives si longues, éclata en reproches si violens contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres: il le mit dans sa confidence, et s'assura, autant

qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. *Azora* ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement, la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir *Zadig* dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir, *Cador* lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins, et dînèrent ensemble. *Cador* lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dîner; on se parla avec plus de confiance. *Azora* fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exempt.

Au milieu du souper, *Cador* se plaignit d'un mal de rate violent; la dame inquiéte et empressée fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta beaucoup que le grand *Hermès* ne fût pas encore à Babylone; elle

daigna même toucher le côté où *Cador* sentait de si vives douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit *Cador*, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager ; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur *Arnou* (*a*) contre l'apoplexie. Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain sur le pont Tchinavar, l'ange *Afraël* lui accordera-t-il moins le passage, parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? Elle prit donc un rasoir ; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à *Zadig*, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune *Cosrou ;* le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

(*a*) Il y avait dans ce temps un babylonien, nommé *Arnou*, qui guérissait et prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.

CHAPITRE III.

Le chien et le cheval.

ZADIG éprouva que le premier mois du mariage, comme il eſt écrit dans le livre du *Zend*, eſt la lune du miel, et que le ſecond eſt la lune de l'abſinthe. Il fut quelque temps après obligé de répudier *Azora*, qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha ſon bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'eſt plus heureux, diſait-il, qu'un philoſophe qui lit dans ce grand livre que DIEU a mis ſous nos yeux. Les vérités qu'il découvre ſont à lui : il nourrit et il élève ſon ame ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, et ſa tendre épouſe ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il ſe retira dans une maiſon de campagne ſur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une ſeconde ſous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la ſouris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la ſoie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles caſſées ; mais il étudia ſurtout les propriétés des animaux et des

plantes, et il acquit bientôt une ſagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, ſe promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, ſuivi de pluſieurs officiers qui paraiſſaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? *Zadig* répondit modeſtement : C'eſt une chienne, et non pas un chien. Vous avez raiſon, reprit le premier eunuque. C'eſt une épagneule très-petite, ajouta *Zadig*; elle a fait depuis peu des chiens; elle boîte du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue? dit le premier eunuque tout eſſoufflé. Non, répondit *Zadig*, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais ſu ſi la reine avait une chienne.

Préciſément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adreſſa à *Zadig*,

et

et lui demanda s'il n'avait point vu le cheval du roi. C'eſt, répondit *Zadig*, le cheval qui galoppe le mieux ; il a cinq pieds de haut, le ſabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les boſſettes de ſon mors ſont d'or à vingt-trois carats ; ſes fers ſont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où eſt-il ? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit *Zadig*, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que *Zadig* n'eût volé le cheval du roi, et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'aſſemblée du grand *Deſterham*, qui le condamna au knout, et à paſſer le reſte de ſes jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuſe néceſſité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu : il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider ſa cauſe au conſeil du grand *Deſterham* : il parla en ces termes :

Etoiles de juſtice, abymes de ſciences, miroirs de vérité, qui avez la peſanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puiſqu'il

m'eſt permis de parler devant cette auguſte aſſemblée, je vous jure par *Oroſmade*, que je n'ai jamais vu la chienne reſpectable de la reine, ni le cheval ſacré du roi des rois. Voici ce qui m'eſt arrivé : Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illuſtre grand-veneur. J'ai vu ſur le ſable les traces d'un animal, et j'ai jugé aiſément que c'était celles d'un petit chien. Des ſillons légers et longs, imprimés ſur de petites éminences de ſable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainſi elle avait fait des petits, il y a peu de jours. D'autres traces en un ſens différent, qui paraiſſaient toujours avoir raſé la ſurface du ſable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues; et comme j'ai remarqué que le ſable était toujours moins creuſé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguſte reine était un peu boiteuſe, ſi je l'oſe dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous ſaurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales diſtances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La pouſſière des arbres, dans

une route étroite qui n'a que ſept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi qui, par ſes mouvemens de droite et de gauche, a balayé cette pouſſière. J'ai vu ſous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que le cheval y avait touché, et qu'ainſi il avait cinq pieds de haut. Quant à ſon mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les boſſettes contre une pierre que j'ai reconnu être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'eſſai. J'ai jugé enfin par les marques que ſes fers ont laiſſées ſur des cailloux d'une autre eſpèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond et ſubtil diſcernement de *Zadig*, la nouvelle en vint juſqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet; et quoique pluſieurs mages opinaſſent qu'on devait le brûler comme ſorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huiſſiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ſes quatre cents onces; ils en retinrent

feulement trois cents quatre-vingt-dix-huit pour les frais de juftice ; et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig, vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop favant, et fe promit bien à la première occafion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occafion fe trouva bientôt. Un prifonnier d'Etat s'échappa ; il paffa fous les fenêtres de fa maifon. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia fes juges de leur indulgence, felon la coutume de Babylone. Grand Dieu, dit-il en lui-même, qu'on eft à plaindre quand on fe promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont paffé ! qu'il eft dangereux de fe mettre à la fenêtre ! et qu'il eft difficile d'être heureux dans cette vie !

CHAPITRE IV.

L'envieux.

Zadig voulut fe confoler, par la philofophie et par l'amitié, des maux que lui avait faits la fortune. Il avait dans un faubourg de Babylone une maifon ornée avec goût, où il raffemblait tous les arts et tous les plaifirs dignes d'un honnête homme. Le matin fa bibliothéque était ouverte à tous les favans ; le foir fa table l'était à la bonne compagnie ; mais il connut bientôt combien les favans font dangereux : il s'éleva une grande difpute fur une loi de *Zoroaftre*, qui défendait de manger du griffon. Comment défendre le griffon, difaient les uns, fi cet animal n'exifte pas ? Il faut bien qu'il exifte, difaient les autres, puifque *Zoroaftre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur difant : S'il y a des griffons, n'en mangeons point ; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins ; et par là nous obéirons tous à *Zoroaftre*.

Un favant qui avait compofé treize volumes fur les propriétés du griffon, et qui de plus était grand théurgite, fe hâta d'aller accufer *Zadig* devant un archimage, nommé *Yébor* (1),

(1) Anagramme de *Boyer*, théatin, confeffeur de dévotes titrées, évêque par leurs intrigues, qui n'avaient pu réuffir



le plus sot des Chaldéens, et partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empaler *Zadig* pour la plus grande gloire du soleil, et en aurait récité le bréviaire de *Zoroastre* d'un ton plus satisfait. L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux *Yébor*, et lui dit :

Vive le soleil et les griffons ! gardez-vous bien de punir *Zadig* : c'est un saint ; il a des griffons dans sa basse-cour, et il n'en mange point ; et son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu, et ne sont point immondes. Eh bien, dit *Yébor*, en branlant sa tête chauve, il faut empaler *Zadig*, pour avoir mal pensé des griffons, et l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* apaisa l'affaire, par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant, et qui avait beaucoup de crédit dans le collége des mages. Personne ne fut empalé ; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent, et en présagèrent la décadence de Babylone. *Zadig* s'écria : A quoi tient le bonheur ! tout me persécute

à le faire supérieur de son couvent ; puis précepteur du dauphin, et enfin ministre de la feuille, par le conseil du cardinal *Fleuri* qui, comme tous les hommes médiocres, aimait à faire donner les places à des hommes incapables de les remplir, mais aussi incapables de se rendre dangereux. Ce *Boyer* était un fanatique imbécille qui persécuta M. de *Voltaire* dans plus d'une occasion.

dans ce monde, jufqu'aux êtres qui n'exiftent pas. Il maudit les favans, et ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il raffemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables ; il donnait des foupers délicats, fouvent précédés de concerts, et animés par des converfations charmantes, dont il avait fu bannir l'empreffement de montrer de l'efprit, qui eft la plus sûre manière de n'en point avoir, et de gâter la fociété la plus brillante. Ni le choix de fes amis, ni celui des mets n'étaient faits par la vanité ; car en tout il préférait l'être au paraître ; et par là il s'attirait la confidération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis fa maifon demeurait *Arimaze*, perfonnage dont la méchante ame était peinte fur fa groffière phyfionomie. Il était rongé de fiel et bouffi d'orgueil ; et pour comble c'était un bel efprit ennuyeux. N'ayant jamais pû réuffir dans le monde, il fe vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à raffembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le foir chez *Zadig* l'importunait, le bruit de fes louanges l'irritait davantage. Il allait quelquefois chez *Zadig*, et fe mettait à table fans être prié : il y corrompait toute la joie de la fociété,

comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame qui, au lieu de la recevoir, alla fouper chez *Zadig*. Un autre jour, caufant avec lui dans le palais, ils abordèrent un miniftre, qui pria *Zadig* à fouper, et ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines n'ont pas fouvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on appelait l'*Envieux* dans Babylone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'appelait l'*Heureux*. L'occafion de faire du mal fe trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroaftre*.

L'Envieux alla chez *Zadig*, qui fe promenait dans fes jardins avec deux amis et une dame à laquelle il difait fouvent des chofes galantes, fans autre intention que celle de les dire. La converfation roulait fur une guerre que le roi venait de terminer heureufement contre le prince d'Hircanie, fon vaffal. *Zadig*, qui avait fignalé fon courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit fes tablettes, et écrivit quatre vers qu'il fit fur le champ, et qu'il donna à lire à cette belle perfonne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modeftie, ou plutôt un amour propre bien entendu, l'en empêcha. Il favait que des vers impromptus ne font

jamais

jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils font faits : il brifa en deux la feuille des tablettes fur laquelle il venait d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buiffon de rofes où on les chercha inutilement. Une petite pluie furvint; on regagna la maifon. L'Envieux qui refta dans le jardin, chercha tant, qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui rempliffait la ligne, fefait un fens, et même un vers d'une plus petite mefure : mais par un hafard encore plus étrange, ces petits vers fe trouvaient former un fens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi; on y lifait :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'eft le feul ennemi.

L'Envieux fut heureux pour la première fois de fa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jufqu'au roi cette fatire écrite de la main de *Zadig* : on le fit mettre en prifon, lui, fes deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, fans qu'on daignât l'entendre. Lorfqu'il vint recevoir fa fentence, l'Envieux fe trouva fur fon

paſſage, et lui dit tout haut que ſes vers ne valaient rien. *Zadig* ne ſe piquait pas d'être bon poëte; mais il était au déſeſpoir d'être condamné comme criminel de lèſe-majeſté, et de voir qu'on retînt en priſon une belle dame et deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ſes tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au ſupplice à travers une foule de curieux dont aucun n'oſait le plaindre, et qui ſe précipitaient pour examiner ſon viſage, et pour voir s'il mourrait avec bonne grâce. Ses parens ſeulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de ſon bien étaient confiſqués au profit du roi, et l'autre quart au profit de l'Envieux.

Dans le temps qu'il ſe préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de ſon balcon, et s'abattit dans le jardin de *Zadig* ſur un buiſſon de roſes. Une pêche y avait été portée d'un arbre voiſin par le vent; elle était tombée ſur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiſeau enleva la pêche et la tablette, et les porta ſur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun ſens, et qui paraiſſaient des fins de vers. Il aimait la poëſie, et il y a toujours de la reſſource avec les princes qui aiment les vers: l'aventure de ſon perroquet

le fit rêver. La reine qui se souvenait de ce qui avait été écrit sur une pièce de la tablette de *Zadig*, se la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajustaient ensemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que *Zadig* les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre.
Sur le trône affermi le roi sait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre :
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussitôt qu'on fît venir *Zadig* devant lui, et qu'on fît sortir de prison ses deux amis et la belle dame. *Zadig* se jeta, le visage contre terre, aux pieds du roi et de la reine : il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grâce, d'esprit et de raison, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint, et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'Envieux qui l'avait injustement accusé : mais *Zadig* les rendit tous ; et l'Envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien. L'estime du roi s'accrut de jour en jour pour *Zadig*. Il le mettait de tous ses plaisirs, le consultait dans toutes ses affaires. La reine le regarda dès-lors avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse

pour elle, pour le roi fon augufte époux, pour *Zadig*, et pour le royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'eft pas difficile d'être heureux.

CHAPITRE V.

Le généreux.

LE temps arriva où l'on célébrait une grande fête, qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer folennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreufe. Les grands et les mages étaient les juges. Le premier fatrape, chargé du foin de la ville, expofait les plus belles actions qui s'étaient paffées fous fon gouvernement. On allait aux voix : le roi prononçait le jugement. On venait à cette folennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui difait ces paroles : *Recevez ce prix de la générofité, et puiffent les dieux me donner beaucoup de fujets qui vous reffemblent !*

Ce jour mémorable venu, le roi parut fur fon trône, environné des grands, des mages, et des députés de toutes les nations, qui venaient à ces jeux où la gloire s'acquérait,

non par la légéreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'Envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge qui, ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une méprise dont il n'était pas même responsable, lui avait donné tout son bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme qui, étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouser, l'avait cédée à un ami près d'expirer d'amour pour elle, et qui avait encore payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paraître un soldat qui, dans la guerre d'Hircanie, avait donné encore un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevaient sa maîtresse, et il la défendait contre eux : on vint lui dire que d'autres hircaniens enlevaient sa mère à quelques pas de là : il quitta en pleurant sa maîtresse, et courut délivrer sa mère : il retourna ensuite vers celle qu'il aimait, et la trouva expirante. Il voulut se tuer; sa mère lui remontra qu'elle

n'avait que lui pour tout ſecours, et il eut le courage de ſouffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce ſoldat. Le roi prit la parole, et dit : Son action et celles des autres ſont belles, mais elles ne m'étonnent point ; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais diſgracié depuis quelques jours mon miniſtre et mon favori *Coreb*. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtiſans m'aſſuraient que j'étais trop doux ; c'était à qui me dirait le plus de mal de *Coreb*. Je demandai à *Zadig* ce qu'il en penſait, et il oſa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos hiſtoires, des exemples qu'on a payé de ſon bien une erreur, qu'on a cédé ſa maîtreſſe, qu'on a préféré une mère à l'objet de ſon amour; mais je n'ai jamais lu qu'un courtiſan ait parlé avantageuſement d'un miniſtre diſgracié contre qui ſon ſouverain était en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuſes ; mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire, lui dit-il, c'eſt votre majeſté ſeule qui mérite la coupe, c'eſt elle qui a fait l'action la plus inouie, puiſqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre eſclave, lorſqu'il contrediſait votre paſſion. On admira le roi et *Zadig*. Le juge qui avait donné ſon bien, l'amant qui avait marié ſa maîtreſſe à ſon ami,

le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présens du monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux : *Zadig* eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas long-temps. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie. *Zadig* disait : Je suis donc enfin heu reux; mais il se trompait.

CHAPITRE VI.

Le ministre.

Le roi avait perdu son premier ministre. Il choisit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés; l'Envieux en eut un crachement de sang, et le nez lui enfla prodigieusement. *Zadig*, ayant remercié le roi et la reine, alla remercier aussi le perroquet : Bel oiseau, lui dit-il, c'est vous qui m'avez sauvé la vie, et qui m'avez fait premier ministre : la chienne et le cheval de leurs majestés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les

deſtins des hommes ! mais, ajouta-t-il, un bonheur ſi étrange ſera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit : Oui. Ce mot frappe *Zadig*; cependant, comme il était bon phyſicien, et qu'il ne croyait pas que les perroquets fuſſent prophètes, il ſe raſſura bientôt; il ſe mit à exercer ſon miniſtère de ſon mieux.

Il fit ſentir à tout le monde le pouvoir ſacré des lois, et ne fit ſentir à perſonne le poids de ſa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque viſir pouvait avoir un avis ſans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi; mais quand elle était trop ſévère, il la tempérait; et quand on manquait de lois, ſon équité en feſait qu'on aurait priſes pour celles de *Zoroaſtre*.

C'eſt de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux haſarder de ſauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour ſecourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obſcurcir. Dès les premiers jours de ſon adminiſtration il mit ce grand talent en uſage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ſes héritiers ſes deux fils par portions égales, après

avoir marié leur ſœur, et il laiſſait un préſent de trente mille pièces d'or à celui de ſes deux fils qui ferait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le ſecond augmenta d'une partie de ſon héritage la dot de ſa ſœur; chacun diſait : C'eſt l'aîné qui aime le mieux ſon père, le cadet aime mieux ſa ſœur; c'eſt à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'eſt point mort, il eſt guéri de ſa dernière maladie, il revient à Babylone. DIEU ſoit loué, répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! *Zadig* dit enſuite la même choſe au cadet. DIEU ſoit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laiſsât à ma ſœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, et vous aurez les trente mille pièces; c'eſt vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promeſſe de mariage à deux mages, et après avoir reçu quelques mois des inſtructions de l'un et de l'autre, elle ſe trouva groſſe. Ils voulaient tous deux l'épouſer. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mis en état de donner un citoyen à l'empire. C'eſt moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un : C'eſt moi

qui ai eu cet avantage, dit l'autre : Eh bien, répondit-elle, je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La caufe eft portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux mages. Qu'enfeigneras-tu à ton pupille? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraifon, la dialectique, l'aftrologie, la démonomanie, ce que c'eft que la fubftance et l'accident, l'abftrait et le concret, les monades et l'harmonie préétablie. Moi, dit le fecond, je tâcherai de le rendre jufte et digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça : *Que tu fois fon père ou non, tu époufera fa mère.*

Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre l'itimadoulet de Médie, nommé *Irax*. C'était un grand feigneur dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. Il fouffrait rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne font pas plus vains, les colombes ne font pas plus voluptueufes, les tortues ont moins de pareffe, il ne refpirait que la fauffe gloire et les faux plaifirs : *Zadig* entreprit de le corriger.

Il lui envoya de la part du roi un maître de mufique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître d'hôtel avec fix cuifiniers

et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée ; et voici comme les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux *Irax* fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois minutes en trois minutes le refrain était :

Que son mérite est extrême !
Que de grâces, que de grandeur !
Ah, combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisait à table au son des instrumens. Le dîner dura trois heures ; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : il aura raison ; à peine eut-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écrie : il a raison. Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'*Irax* avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuſe, il crut que le roi des rois l'honorait ſelon ſes mérites; la ſeconde lui parut moins agréable; la troiſième fut gênante; la quatrième fut inſupportable; la cinquième fut un ſupplice: enfin, outré d'entendre toujours chanter: Ah, combien monſeigneur doit être content de lui-même! d'entendre toujours dire qu'il avait raiſon, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour ſupplier le roi qu'il daignât rappeler ſes chambellans, ſes muſiciens, ſon maître d'hôtel; il promit d'être déſormais moins vain et plus appliqué; il ſe fit moins encenſer, eut moins de fêtes, et fut plus heureux; car, comme dit *Sadder*, toujours du plaiſir n'eſt pas du plaiſir.

CHAPITRE VII.

Les diſputes et les audiences.

C'EST ainſi que *Zadig* montrait tous les jours la ſubtilité de ſon génie et la bonté de ſon ame; on l'admirait, et cependant on l'aimait. Il paſſait pour le plus fortuné de tous les hommes; tout l'empire était rempli de ſon nom; toutes les femmes le lorgnaient; tous les citoyens célébraient ſa juſtice; les ſavans le regardaient comme leur oracle; les prêtres

mêmes avouaient qu'il en favait même plus que le vieux archimage *Yébor*. On était bien loin alors de lui faire des procès fur les griffons ; on ne croyait que ce qui lui femblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux fectes opiniâtres ; l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de *Mithra* que du pied gauche ; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête folennelle du feu facré, pour favoir quelle fecte ferait favorifée par *Zadig*. L'univers avait les yeux fur fes deux pieds, et toute la ville était en agitation et en fufpens. *Zadig* entra dans le temple en fautant à pieds joints, et il prouva enfuite, par un difcours éloquent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de perfonne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'Envieux et fa femme prétendirent que dans fon difcours il n'y avait pas affez de figures, qu'il n'avait pas fait affez danfer les montagnes et les collines. Il eft fec et fans génie, difaient-ils ; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le foleil fe fondre comme de la cire : il n'a point

le bon ſtyle oriental. *Zadig* ſe contentait d'avoir le ſtyle de la raiſon. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raiſonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier viſir.

Il termina auſſi heureuſement le grand procès entre les mages blancs et les mages noirs. Les blancs ſoutenaient que c'était une impiété de ſe tourner, en priant DIEU, vers l'orient d'hiver : les noirs aſſuraient que DIEU avait en horreur les prières des hommes qui ſe tournaient vers le couchant d'été. *Zadig* ordonna qu'on ſe tournât comme on voudrait.

Il trouva ainſi le ſecret d'expédier le matin les affaires particulières et les générales : le reſte du jour il s'occupait des embelliſſemens de Babylone : il feſait repréſenter des tragédies où l'on pleurait, et des comédies où l'on riait ; ce qui était paſſé de mode depuis longtemps, et ce qu'il fit renaître parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en ſavoir plus que les artiſtes ; il les récompenſait par des bienfaits et des diſtinctions, et n'était point jaloux en ſecret de leurs talens. Le ſoir il amuſait beaucoup le roi, et ſurtout la reine. Le Roi diſait : Le grand miniſtre ! La reine diſait : L'aimable miniſtre ! et tous deux ajoutaient : C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'Envieux s'y présenta des premières ; elle lui jura par *Mithra*, par *Zenda Vesta*, et par le feu sacré, qu'elle avait détesté la conduite de son mari ; elle lui confia ensuite que ce mari était un jaloux, un brutal ; elle lui fit entendre que les dieux le punissaient, en lui refusant les précieux effets de ce feu sacré, par lequel seul l'homme est semblable aux immortels : elle finit par laisser tomber sa jarretière ; *Zadig* la ramassa avec sa politesse ordinaire ; mais il ne la rattacha point au genou de la dame ; et cette petite faute, si c'en est une, fut la cause des plus horribles infortunes. *Zadig* n'y pensa pas, et la femme de l'Envieux y pensa beaucoup.

D'autres dames se présentaient tous les jours. Les annales secrètes de Babylone prétendent qu'il succomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de jouir sans volupté, et d'embrasser son amante avec distraction. Celle à qui il donna, sans presque s'en apercevoir, des marques de sa protection, était une femme de chambre de la reine *Astarté*. Cette tendre babylonienne se disait à elle-même pour se consoler : Il faut que cet homme-là ait prodigieusement d'affaires dans la tête,

puiſqu'il y ſonge encore, même en feſant l'amour. Il échappa à *Zadig*, dans les inſtans où pluſieurs perſonnes ne diſent mot, et où d'autres ne prononcent que des paroles ſacrées, de s'écrier tout d'un coup : *La reine.* La babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, et qu'il lui diſait : *Ma reine.* Mais *Zadig* toujours très-diſtrait prononça le nom d'*Aſtarté.* La dame, qui dans ces heureuſes circonſtances interprétait tout à ſon avantage, s'imagina que cela voulait dire, vous êtes plus belle que la reine *Aſtarté.* Elle ſortit du ſérail de *Zadig* avec de très-beaux préſens. Elle alla conter ſon aventure à l'Envieuſe, qui était ſon amie intime ; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence. Il n'a pas daigné ſeulement, dit-elle, me rattacher cette jarretière que voici, et dont je ne veux plus me ſervir. Oh ! oh ! dit la fortunée à l'Envieuſe, vous portez les mêmes jarretières que la reine ! Vous les prenez donc chez la même feſeuſe ? l'Envieuſe rêva profondément, ne répondit rien, et alla conſulter ſon mari l'Envieux.

Cependant *Zadig* s'apercevait qu'il avait toujours des diſtractions quand il donnait des audiences, et quand il jugeait ; il ne ſavait à quoi les attribuer ; c'était-là ſa ſeule peine.

Il eut un ſonge : Il lui ſemblait qu'il était couché

couché d'abord fur des herbes sèches, parmi lefquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient; et qu'enfuite il repofait mollement fur un lit de rofes, dont il fortait un ferpent qui le bleffait au cœur de fa langue acérée et envenimée. Hélas, difait-il, j'ai été long-temps couché fur ces herbes sèches et piquantes, je fuis maintenant fur le lit de rofes; mais quel fera le ferpent?

CHAPITRE VIII.

La jaloufie.

Le malheur de *Zadig* vint de fon bonheur même, et furtout de fon mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi et avec *Aftarté*, fon augufte époufe. Les charmes de fa converfation redoublaient encore par cette envie de plaire qui eft à l'efprit ce que la parure eft à la beauté; fa jeuneffe et fes grâces firent infenfiblement fur *Aftarté* une impreffion dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa paffion croiffait dans le fein de l'innocence. *Aftarté* fe livrait fans fcrupule et fans crainte au plaifir de voir et d'entendre un homme cher à fon époux et à l'Etat; elle ne ceffait de le vanter au roi; elle en parlait à fes femmes,

qui enchériſſaient encore ſur ſes louanges; tout ſervait à enfoncer dans ſon cœur le trait qu'elle ne ſentait pas. Elle feſait des préſens à *Zadig*, dans leſquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne penſait ; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ſes ſervices, et quelquefois ſes expreſſions étaient d'une femme ſenſible.

Aſtarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïſſait tant les borgnes, et que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à ſon époux. La familiarité d'*Aſtarté*, ſes diſcours tendres dont elle commençait à rougir, ſes regards qu'elle voulait détourner, et qui ſe fixaient ſur les ſiens, allumèrent dans le cœur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit; il appela à ſon ſecours la philoſophie, qui l'avait toujours ſecouru ; il n'en tira que des lumières, et n'en reçut aucun ſoulagement. Le devoir, la reconnaiſſance, la majeſté ſouveraine violée, ſe préſentaient à ſes yeux comme des dieux vengeurs ; il combattait, il triomphait; mais cette victoire, qu'il fallait remporter à tout moment, lui coûtait des gémiſſemens et des larmes. Il n'oſait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux ; ſes yeux ſe couvraient d'un nuage; ſes diſcours étaient contraints et ſans ſuite :

il baiſſait la vue ; et quand, malgré lui, ſes regards ſe tournaient vers *Aſtarté*, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme : ils ſemblaient ſe dire l'un à l'autre : Nous nous adorons, et nous craignons de nous aimer ; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig ſortait d'auprès d'elle égaré, éperdu, le cœur ſurchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter : dans la violence de ſes agitations, il laiſſa pénétrer ſon ſecret à ſon ami *Cador* ; comme un homme qui, ayant ſoutenu longtemps les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître ſon mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, et par la ſueur froide qui coule ſur ſon front.

Cador lui dit : J'ai déjà démêlé les ſentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même ; les paſſions ont des ſignes auxquels on ne peut ſe méprendre. Jugez, mon cher *Zadig*, puiſque j'ai lu dans votre cœur, ſi le roi n'y découvrira pas un ſentiment qui l'offenſe. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous réſiſtez à votre paſſion avec plus de force que la reine ne combat la ſienne, parce que vous êtes philoſophe, et parce que vous êtes *Zadig*. *Aſtarté* eſt femme ; elle laiſſe parler ſes regards avec

d'autant plus d'imprudence qu'elle ne se croit pas encore coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence, elle néglige des dehors nécessaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à se reprocher. Si vous étiez d'accord l'un et l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux : une passion naissante et combattue éclate ; un amour satisfait sait se cacher. *Zadig* frémit à la proposition de trahir le roi, son bienfaiteur ; et jamais il ne fut plus fidelle à son prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait si souvent le nom de *Zadig*, son front se couvrait de tant de rougeur en le prononçant ; elle était tantôt si animée, tantôt si interdite, quand elle lui parlait en présence du roi ; une rêverie si profonde s'emparait d'elle quand il était sorti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, et imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua surtout que les babouches de sa femme étaient bleues, et que les babouches de *Zadig* étaient bleues, que les rubans de sa femme étaient jaunes, et que le bonnet de *Zadig* était jaune : c'étaient-là de terribles indices pour un prince délicat. Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois et des reines sont

autant d'efpions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'*Aftarté* était tendre, et que *Moabdar* était jaloux. L'Envieux engagea l'Envieufe à envoyer au roi fa jarretière, qui reffemblait à celle de la reine. Pour furcroît de malheur cette jarretière était bleue. Le monarque ne fongea plus qu'à la manière de fe venger. Il réfolut une nuit d'empoifonner la reine, et de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de fes vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas fourd. On le fouffrait toujours : il était témoin de ce qui fe paffait de plus fecret, comme un animal domeftique. Ce petit muet était très-attaché à la reine et à *Zadig*. Il entendit avec autant de furprife que d'horreur donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures ? Il ne favait pas écrire ; mais il avait appris à peindre, et favait furtout faire reffembler. Il paffa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son deffin repréfentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à fon eunuque ; un cordeau bleu et un vafe fur une table, avec des jarretières bleues et des rubans jaunes ; la reine,

dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ses femmes; et *Zadig* étranglé à ses pieds. L'horizon représentait un soleil levant pour marquer que cette horrible exécution devait se faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'*Astarté*, la réveilla, et lui fit entendre qu'il fallait dans l'instant même porter ce tableau à la reine.

Cependant, au milieu de la nuit, on vient frapper à la porte de *Zadig*; on le réveille; on lui donne un billet de la reine; il doute si c'est un songe; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut sa surprise, et qui pourrait exprimer la consternation et le désespoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles: *Fuyez dans l'instant même, ou l'on va vous arracher la vie. Fuyez, Zadig, je vous l'ordonne au nom de notre amour et de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable; mais je sens que je vais mourir criminelle.*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir *Cador*; et, sans rien lui dire, il lui donna ce billet. *Cador* le força d'obéir et de prendre sur le champ la route de Memphis. Si vous osez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez sa mort; si vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de sa destinée; suivez la vôtre. Je répandrai le

bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, et je vous apprendrai ce qui se sera passé à Babylone.

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la course vers une porte secrète du palais; il fit monter *Zadig*, qu'il fallut porter, et qui était près de rendre l'ame. Un seul domestique l'accompagna; et bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement et dans la douleur, perdit son ami de vue.

Cet illustre fugitif, arrivé sur le bord d'une colline d'où on voyait Babylone, tourna la vue sur le palais de la reine, et s'évanouit; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, et pour souhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes et de la première reine du monde, il fit un moment de retour sur lui-même, et s'écria: Qu'est-ce donc que la vie humaine? O vertu! à quoi m'avez-vous servi? Deux femmes m'ont indignement trompé; la troisième, qui n'est point coupable, et qui est plus belle que les autres, va mourir! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme

tant d'autres, je ferais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funeftes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort fur le vifage, et l'ame abymée dans l'excès d'un fombre défefpoir, il continuait fon voyage vers l'Egypte.

CHAPITRE IX.

La femme battue.

ZADIG dirigeait fa route fur les étoiles. La conftellation d'Orion et le brillant aftre de Sirius le guidaient vers le pôle de Canope. Il admirait ces vaftes globes de lumière qui ne paraiffent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'eft en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chofe de fi grand et de fi noble. Il fe figurait alors les hommes tels qu'ils font en effet, des infectes fe dévorant les uns les autres fur un petit atome de boue. Cette image vraie femblait anéantir fes malheurs, en lui retraçant le néant de fon être et celui de Babylone: Son ame s'élançait jufque dans l'infini, et contemplait, détachée de fes fens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorfque enfuite, rendu à

lui-

lui-même et rentrant dans son cœur, il pensait qu'*Astarté* était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, et il ne voyait dans la nature entière qu'*Astarté* mourante et *Zadig* infortuné. Comme il se livrait à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Egypte ; et déjà son domestique fidelle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit, non loin du grand chemin, une femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un homme furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait de coups et de reproches. Il jugea à la violence de l'égyptien, et aux pardons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, et l'autre une infidelle; mais quand il eut considéré cette femme qui était d'une beauté touchante, et qui même ressemblait un peu à la malheureuse *Astarté*, il se sentit pénétré de compassion pour elle et d'horreur pour l'égyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à *Zadig* avec des sanglots ; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes, sauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut se jeter entre elle et ce barbare. Il avait quelque connaissance

de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue : Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de refpecter la beauté et la faibleffe. Pouvez-vous outrager ainfi un chef-d'œuvre de la nature, qui eft à vos pieds, et qui n'a pour fa défenfe que des larmes? Ah, ah, lui dit cet emporté, tu l'aimes donc auffi! et c'eft de toi qu'il faut que je me venge. En difant ces paroles, il laiffe la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux, et prenant fa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de fang froid évita aifément le coup d'un furieux. Il fe faifit de la lance près du fer dont elle eft armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle fe brife entre leurs mains. L'égyptien tire fon épée : *Zadig* s'arme de la fienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-là porte cent coups précipités : celui-ci les pare avec adreffe. La dame, affife fur un gazon, rajufte fa coiffure et les regarde. L'égyptien était plus robufte que fon adverfaire ; *Zadig* était plus adroit. Celui-ci fe battait en homme dont la tête conduifait le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidait les mouvemens au hafard. *Zadig* paffe à lui et le défarme ; et tandis que l'égyptien devenu plus furieux veut fe jeter fur lui, il le faifit, le preffe, le fait tomber en lui tenant l'épée fur la poitrine ; il lui

offre de lui donner la vie. L'égyptien hors de lui tire son poignard ; il en blesse *Zadig* dans le temps même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné lui plonge son épée dans le sein. L'égyptien jette un cri horrible, et meurt en se débattant. *Zadig* alors s'avança vers la dame, et lui dit d'une voix soumise : Il m'a forcé de le tuer : je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, Madame ? Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle, que tu meures : tu as tué mon amant ; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, Madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit *Zadig ;* il vous battait de toutes ses forces, il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'aviez conjuré de vous secourir. Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame, en poussant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie. Plût au ciel qu'il me battît, et que tu fusses à sa place ! *Zadig* plus surpris et plus en colère qu'il ne l'avait été de sa vie, lui dit : Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battisse à mon tour, tant vous êtes extravagante ; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-dessus il remonta sur son chameau, et avança vers le bourg. A peine avait-il

ſait quelques pas qu'il ſe retourne au bruit que feſaient quatre courriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : C'eſt elle-même; elle reſſemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarraſsèrent pas du mort, et ſe ſaiſirent incontinent de la dame. Elle ne ceſſait de crier à *Zadig :* Secourez-moi encore une fois, étranger généreux ; je vous demande pardon de m'être plainte de vous : ſecourez-moi, et je ſuis à vous juſqu'au tombeau. L'envie avait paſſé à *Zadig* de ſe battre déſormais pour elle. A d'autres ! répond-il, vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs il était bleſſé, ſon ſang coulait, il avait beſoin de ſecours ; et la vue des quatre babyloniens, probablement envoyés par le roi *Moabdar*, le rempliſſait d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre courriers de Babylone venaient prendre cette égyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette dame.

CHAPITRE X.

L'efclavage.

COMME il entrait dans la bourgade égyptienne, il fe vit entouré par le peuple. Chacun criait : Voilà celui qui a enlevé la belle *Miffouf*, et qui vient d'affaffiner *Clétofis*. Meffieurs, dit-il, Dieu me préferve d'enlever jamais votre belle *Miffouf!* elle eft trop capricieufe : et à l'égard de *Clétofis*, je ne l'ai point affaffiné ; je me fuis défendu feulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très-humblement grâce pour la belle *Miffouf* qu'il battait impitoyablement. Je fuis un étranger qui viens chercher un afile dans l'Egypte ; et il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie commencé par enlever une femme, et par affaffiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors juftes et humains. Le peuple conduifit *Zadig* à la maifon de ville. On commença par le faire panfer de fa bleffure, et enfuite on l'interrogea, lui et fon domeftique féparément, pour favoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un affaffin ; mais il était coupable du fang d'un homme : la loi le condamnait à être efclave. On vendit

au profit de la bourgade ſes deux chameaux ; on diſtribua aux habitans tout l'or qu'il avait apporté ; ſa perſonne fut expoſée en vente dans la place publique, ainſi que celle de ſon compagnon de voyage. Un marchand arabe, nommé *Sétoc*, y mit l'enchère ; mais le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chèrement que le maître. On ne feſait pas de comparaiſon entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc eſclave ſubordonné à ſon valet : on les attachà enſemble avec une chaîne qu'on leur paſſa aux pieds, et en cet état ils ſuivirent le marchand arabe dans ſa maiſon. *Zadig* en chemin conſolait ſon domeſtique, et l'exhortait à la patience ; mais, ſelon ſa coutume, il feſait des réflexions ſur la vie humaine. Je vois, lui diſait-il, que les malheurs de ma deſtinée ſe répandent ſur la tienne. Tout m'a tourné juſqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu paſſer une chienne ; j'ai penſé être empalé pour un griffon ; j'ai été envoyé au ſupplice parce que j'avais fait des vers à la louange du roi ; j'ai été ſur le point d'être étranglé parce que la reine avait des rubans jaunes, et me voici eſclave avec toi, parce qu'un brutal a battu ſa maîtreſſe. Allons, ne perdons point courage ; tout ceci finira peut-être ; il faut bien que les marchands arabes aient des eſclaves ;

et pourquoi ne le ferais-je pas comme un autre, puifque je fuis un homme comme un autre? Ce marchand ne fera pas impitoyable; il faut qu'il traite bien fes efclaves, s'il en veut tirer des fervices. Il parlait ainfi, et dans le fond de fon cœur il était occupé du fort de la reine de Babylone.

Sétoc, le marchand, partit deux jours après pour l'Arabie déferte, avec fes efclaves et fes chameaux. Sa tribu habitait vers le défert d'Oreb. Le chemin fut long et pénible. *Sétoc* dans la route fefait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux; et toutes les petites diftinctions furent pour lui.

Un chameau mourut à deux journées d'Oreb: on répartit fa charge fur le dos de chacun des ferviteurs; *Zadig* en eut fa part. *Sétoc* fe mit à rire en voyant tous fes efclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raifon, et lui apprit les lois de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. *Zadig*, voyant qu'il avait excité fa curiofité, la redoubla en lui apprenant beaucoup de chofes qui n'étaient point étrangères à fon commerce; les pefanteurs fpécifiques des métaux et des denrées, fous un volume égal; les propriétés de plufieurs animaux utiles; le moyen de rendre

tels ceux qui ne l'étaient pas ; enfin il lui parut un ſage. *Sétoc* lui donna la préférence ſur ſon camarade qu'il avait tant eſtimé. Il le traita bien, et n'eut pas ſujet de s'en repentir.

Arrivé dans ſa tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq cents onces d'argent à un hébreu, auquel il les avait prêtées en préſence de deux témoins ; mais ces deux témoins étaient morts, et l'hébreu, ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant DIEU de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un arabe. *Sétoc* confia ſa peine à *Zadig*, qui était devenu ſon conſeil. En quel endroit, demanda *Zadig*, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidelle? Sur une large pierre, répondit le marchand, qui eſt auprès du mont Oreb. Quel eſt le caractère de votre débiteur? dit *Zadig*. Celui d'un fripon, reprit *Sétoc*. Mais je vous demande ſi c'eſt un homme vif ou flegmatique, aviſé ou imprudent. C'eſt de tous les mauvais payeurs, dit *Sétoc*, le plus vif que je connaiſſe. Eh bien, inſiſta *Zadig*, permettez que je plaide votre cauſe devant le juge. En effet, il cita l'hébreu au tribunal, et il parla ainſi au juge : Oreiller du trône de l'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins? dit le juge. Non, ils

ſont morts ; mais il reſte une large pierre ſur laquelle l'argent fut compté ; et s'il plaît à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'eſpère qu'elle portera témoignage ; nous reſterons ici l'hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne ; je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc*, mon maître. Très-volontiers, répondit le juge, et il ſe mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience : Eh bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'eſt pas encore venue ? L'hébreu en riant répondit : Votre grandeur reſterait ici juſqu'à demain, que la pierre ne ſerait pas encore arrivée ; elle eſt à plus de ſix milles d'ici, et il faudrait quinze hommes pour la remuer. Eh bien ! s'écria *Zadig*, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage ; puiſque cet homme ſait où elle eſt, il avoue donc que c'eſt ſur elle que l'argent fut compté. L'hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il ſerait lié à la pierre, ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'eſclave *Zadig* et la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

CHAPITRE XI.

Le bûcher.

SETOC enchanté fit de fon efclave fon ami intime. Il ne pouvait pas plus fe paffer de lui qu'avait fait le roi de Babylone; et *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans fon maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture et de bon fens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée célefte, c'eft-à-dire, le foleil, la lune et les étoiles, felon l'ancien ufage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de difcrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus fon hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, difait *Sétoc*, ce font des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages; ils animent la nature, ils règlent les faifons; ils font d'ailleurs fi loin de nous qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la mer Rouge qui porte vos marchandifes aux Indes. Pourquoi ne ferait-elle pas auffi ancienne que les étoiles? Et fi vous adorez ce qui eft éloigné de vous, vous devez adorer la terre des *Gangarides* qui eft aux extrémités du monde.

Non, difait *Sétoc*, les étoiles font trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le foir venu, *Zadig* alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait fouper avec *Sétoc ;* et dès que fon patron parut, il fe jeta à genoux devant ces cires allumées, et leur dit : Eternelles et brillantes clartés, foyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles, il fe mit à table fans regarder *Sétoc*. Que faites-vous donc ? lui dit *Sétoc* étonné. Je fais comme vous, répondit *Zadig ;* j'adore ces chandelles, et je néglige leur maître et le mien. *Sétoc* comprit le fens profond de cet apologue. La fageffe de fon efclave entra dans fon ame, il ne prodigua plus fon encens aux créatures, et adora l'Etre éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreufe venue originairement de Scythie, et qui, s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmanes, menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorfqu'un homme marié était mort, et que fa femme bien-aimée voulait être fainte, elle fe brûlait en public fur le corps de fon mari. C'était une fête folennelle, qui s'appelait *le bûcher du veuvage*. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées était la plus confidérée. Un arabe de la tribu de *Sétoc* étant mort, fa veuve, nommée

Almona, qui était fort dévote, fit favoir le jour et l'heure où elle fe jetterait dans le feu au fon des tambours et des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc* combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre-humain ; qu'on laiffait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfans à l'Etat, ou du moins élever les leurs ; et il le fit convenir qu'il fallait, fi on pouvait, abolir un ufage fi barbare. *Sétoc* répondit : Il y a plus de mille ans que les femmes font en poffeffion de fe brûler. Qui de nous ofera changer une loi que le temps a confacrée ? Y a-t-il rien de plus refpectable qu'un ancien abus ? La raifon eft plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux chefs des tribus, et je vais trouver la jeune veuve.

Il fe fit préfenter à elle ; et après s'être infinué dans fon efprit par des louanges fur fa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore fur fa conftance et fur fon courage. Vous aimiez donc prodigieufement votre mari ? lui dit-il. Moi ? point du tout, répondit la dame arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme infupportable ; mais je fuis fermement réfolue de me jeter fur fon bûcher. Il faut, dit *Zadig*, qu'il y ait apparemment un plaifir bien délicieux à être brûlée

vive. Ah ! cela fait frémir la nature, dit la dame ; mais il faut en paffer par là. Je fuis dévote, je ferais perdue de réputation, et tout le monde fe moquerait de moi fi je ne me brûlais pas. *Zadig*, l'ayant fait convenir qu'elle fe brûlait pour les autres et par vanité, lui parla long-temps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui infpirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, fi la vanité de vous brûler ne vous tenait pas ? Hélas ! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'époufer.

Zadig était trop rempli de l'idée d'*Aftarté* pour ne pas éluder cette déclaration ; mais il alla dans l'inftant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était paffé, et leur confeilla de faire une loi par laquelle il ne ferait permis à une veuve de fe brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête pendant une heure entière. Depuis ce temps aucune dame ne fe brûla en Arabie. On eut au feul *Zadig* l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume fi cruelle, qui durait depuis tant de fiècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

CHAPITRE XII.

Le souper.

SETOC, qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de Bassora, où devaient se rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'univers était une grande famille qui se rassemblait à Bassora. Il se trouva à table dès le second jour avec un égyptien, un indien gangaride, un habitant du Cathay, un grec, un celte, et plusieurs autres étrangers qui, dans leurs fréquens voyages vers le golse Arabique, avaient appris assez d'arabe pour se faire entendre. L'égyptien paraissait fort en colère. Quel abominable pays que Bassora! disait-il; on m'y refuse mille onces d'or sur le meilleur effet du monde. Comment donc, dit *Sétoc*, sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme? Sur le corps de ma tante, répondit l'égyptien; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours; elle est morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; et je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais

en la mettant en gage. Il eſt bien étrange qu'on ne veuille pas ſeulement me donner mille onces d'or ſur un effet ſi ſolide. Tout en ſe courrouçant il était prêt à manger d'une excellente poule bouillie, quand l'indien, le prenant par la main, s'écria avec douleur: Ah! qu'allez-vous faire? Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous-en bien, dit le gangaride; il ſe pourrait faire que l'ame de la défunte fût paſſée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous expoſer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'eſt outrager manifeſtement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules? reprit le colérique égyptien; nous adorons un bœuf, et nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf! eſt-il poſſible? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de ſi poſſible, repartit l'autre; il y a cent trente-cinq mille ans que nous en uſons ainſi, et perſonne parmi nous n'y trouve à redire. Ah! cent trente-cinq mille ans! dit l'indien, ce compte eſt un peu exagéré; il n'y en a que quatre-vingts mille que l'Inde eſt peuplée, et aſſurément nous ſommes vos anciens; et *Brama* nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fuſſiez aviſés de les mettre ſur les autels et à la broche. Voilà un plaiſant animal que votre *Brama*, pour le

comparer à *Apis*, dit l'égyptien; qu'a donc fait votre *Brama* de ſi beau? Le bramin répondit : C'eſt lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire, et à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un chaldéen qui était auprès de lui, c'eſt le poiſſon *Oannès* à qui on doit de ſi grands bienfaits; et il eſt juſte de ne rendre qu'à lui ſes hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il ſortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut pluſieurs enfans qui furent tous rois, comme chacun ſait. J'ai ſon portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'eſt aſſurément une très-grande impiété de ſaire cuire du poiſſon; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien diſputer. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne ſe vantent que de quatre-vingts mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille ſiècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannès*.

L'homme de Cambalu, prenant la parole, dit : Je reſpecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le

bœuf *Apis*, le beau poiſſon *Oannès*; mais peut-être que le *Li* ou le *Tien* (*a*), comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs et les poiſſons. Je ne dirai rien de mon pays; il eſt auſſi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée et les Indes enſemble. Je ne diſpute pas d'antiquité, parce qu'il ſuffit d'être heureux, et que c'eſt fort peu de choſe d'être ancien; mais, s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Aſie prend les nôtres, et que nous en avions de fort bons avant qu'on ſût l'arithmétique en Chaldée.

Vous êtes de grands ignorans tous tant que vous êtes! s'écria le grec : eſt-ce que vous ne ſavez pas que le chaos eſt le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il eſt? Ce grec parla longtemps; mais il fut enfin interrompu par le celte, qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on diſputait, ſe crut alors plus ſavant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* et le gui de chêne qui valuſſent la peine qu'on en parlât; que pour lui il avait toujours du gui dans ſa poche; que les Scythes ſes ancêtres étaient les ſeules gens de bien qui euſſent jamais été au monde; qu'ils

(*a*) Mots chinois qui ſignifient proprement, *Li*, la lumière naturelle, la raiſon; et *Tien*, le ciel; et qui ſignifient auſſi DIEU.

avaient, à la vérité, quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation; et qu'enfin, si quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, et *Sétoc* vit le moment où la table allait être ensanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin : il s'adressa d'abord au celte, comme au plus furieux; il lui dit qu'il avait raison, et lui demanda du gui; il loua le grec sur son éloquence, et adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très-peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit : Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot ils se récrièrent tous. N'est-il pas vrai, dit-il au celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne? Assurément, répondit le celte. Et vous, monsieur l'égyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs? Oui, dit l'égyptien. Le poisson *Oannès*, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poissons. D'accord, dit le chaldéen. L'indien, ajouta-t-il, et le cathayen reconnaissent comme vous un premier principe; je n'ai pas trop bien compris

les choses admirables que le grec a dites ; mais je suis sûr qu'il admet aussi un être supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. Le grec qu'on admirait, dit que *Zadig* avait très-bien pris sa pensée. Vous êtes donc tous de même avis, répliqua *Zadig* ; et il n'y a pas là de quoi se quereller. Tout le monde l'embrassa. *Sétoc*, après avoir vendu fort cher ses denrées, reconduisit son ami *Zadig* dans sa tribu. *Zadig* apprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence, et qu'il allait être brûlé à petit feu.

CHAPITRE XIII.

Le rendez-vous.

PENDANT son voyage à Bassora, les prêtres des étoiles avaient résolu de le punir. Les pierreries et les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bûcher leur appartenaient de droit ; c'était bien le moins qu'ils fissent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accusèrent donc *Zadig* d'avoir des sentimens erronés sur l'armée céleste ; ils déposèrent contre lui, et jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne se couchaient pas dans la mer. Ce blasphème

effroyable fit frémir les juges ; ils furent près de déchirer leurs vêtemens, quand ils ouïrent ces paroles impies, et ils l'auraient fait, sans doute, si *Zadig* avait eu de quoi les payer ; mais, dans l'excès de leur douleur, ils se contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* désespéré employa en vain son crédit pour sauver son ami ; il fut bientôt obligé de se taire. La jeune veuve *Almona*, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, et qui en avait obligation à *Zadig*, résolut de le tirer du bûcher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula son dessein dans sa tête, sans en parler à personne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain ; elle n'avait que la nuit pour le sauver : voici comme elle s'y prit en femme charitable et prudente.

Elle se parfuma ; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche et le plus galant, et alla demander une audience secrète au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes : Fils aîné de la grande ourse, frère du taureau, cousin du grand chien (c'étaient les titres de ce pontife), je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme, en ne me brûlant pas dans le bûcher de mon cher mari. En effet, qu'avais-je à conserver ? une chair périssable,

et qui eſt déjà toute flétrie. En diſant ces paroles, elle tira de ſes longues manches de ſoie, ſes bras nus d'une forme admirable et d'une blancheur éblouiſſante. Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut. Le pontife trouva dans ſon cœur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, et ſa bouche le confirma; il jura qu'il n'avait vu de ſa vie de ſi beaux bras. Hélas! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reſte; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions. Alors elle laiſſa voir le ſein le plus charmant que la nature eût jamais formé. Un bouton de roſe ſur une pomme d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance ſur du buis, et les agneaux ſortant du lavoir auraient ſemblé d'un jaune brun. Cette gorge, ſes grands yeux noirs qui languiſſaient en brillant doucement d'un feu tendre, ſes joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur, ſon nez qui n'était pas comme la tour du mont Liban, ſes lèvres qui étaient comme deux bordures de corail renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie, tout cela enſemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. *Almona* le voyant enflammé lui demanda la grâce de *Zadig*. Hélas! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais ſa

grâce, mon indulgence ne servirait de rien, il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confrères. Signez toujours, dit *Almona.* Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs feront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona ;* ayez seulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le soleil sera couché, et dès que la brillante étoile *Sheat* sera sur l'horizon; vous me trouverez sur un sofa couleur de rose, et vous en userez comme vous pourrez avec votre servante. Elle sortit alors, emportant avec elle la signature, et laissa le vieillard plein d'amour et de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner; il but une liqueur composée de la cannelle de Ceilan, et des précieuses épices de Tidor et de Ternate, et attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vînt à paraître.

Cependant la belle *Almona* alla trouver le second pontife. Celui-ci l'assura que le soleil, la lune et tous les feux du firmament n'étaient que des feux follets en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la même grâce, et on lui proposa d'en donner le prix. Elle se laissa vaincre, et donna rendez-vous au second pontife au lever de l'étoile *Algenib.* De-là elle passa chez le troisième et chez le quatrième prêtre, prenant toujours une signature, et

donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms, et leur dit à quel prix les prêtres avaient vendu la grâce de *Zadig*. Chacun d'eux arriva à l'heure prefcrite ; chacun fut bien étonné d'y trouver fes confrères, et plus encore d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifeftée. *Zadig* fut fauvé. *Sétoc* fut fi charmé de l'habileté d'*Almona*, qu'il en fit fa femme. (2)

(2) Les deux chapitres fuivans ne fe trouvent point dans les éditions imprimées. *Zadig* partit après s'être jeté aux pieds de fa belle libératrice. *Sétoc* et lui fe quittèrent en pleurant, en fe jurant une amitié éternelle, et en fe promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours penfant à fa malheureufe *Aftarté*, et toujours réfléchiffant fur le fort qui s'obftinait à fe jouer de lui et à le perfécuter. Quoi, difait-il, quatre cents onces d'or pour avoir vu paffer une chienne ! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! prêt à être étranglé, parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! réduit en efclavage pour avoir fecouru une femme qu'on battait ; et fur le point d'être brûlé pour avoir fauvé la vie à toutes les jeunes veuves arabes !

CHAPITRE XIV.

La danſe.

SETOC devait aller, pour les affaires de ſon commerce, dans l'île de Serendib; mais le premier mois de ſon mariage, qui eſt, comme on ſait, la lune du miel, ne lui permettait ni de quitter ſa femme, ni de croire qu'il pût jamais la quitter : il pria ſon ami *Zadig* de faire pour lui le voyage. Hélas ! diſait *Zadig*, faut-il que je mette encore un plus vaſte eſpace entre la belle *Aſtarté* et moi? mais il faut ſervir mes bienſaiteurs : il dit, il pleura, et il partit.

Il ne fut pas long-temps dans l'île de Serendib ſans y être regardé comme un homme extraordinaire. Il devint l'arbitre de tous les différens entre les négocians, l'ami des ſages, le conſeil du petit nombre de gens qui prennent conſeil. Le roi voulut le voir et l'entendre. Il connut bientôt tout ce que valait *Zadig*; il eut confiance en ſa ſageſſe, et en fit ſon ami. La familiarité et l'eſtime du roi fit trembler *Zadig*. Il était nuit et jour pénétré du malheur que lui avaient attiré les bontés de *Moabdar*. Je plais au roi, diſait-il; ne ſerai-je pas perdu? Cependant il ne pouvait ſe

dérober

dérober aux careſſes de ſa majeſté ; car il faut avouer que *Nabuſſan*, roi de Serendib, fils de *Nuſſanab*, fils de *Nabaſſun*, fils de *Sanbuſna*, était un des meilleurs princes de l'Aſie ; et que quand on lui parlait il était difficile de ne le pas aimer.

Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé : c'était à qui pillerait ſes tréſors. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple fidellement ſuivi par les autres. Le roi le ſavait ; il avait changé de tréſorier pluſieurs fois ; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à ſa majeſté, et la plus groſſe aux adminiſtrateurs.

Le roi *Nabuſſan* confia ſa peine au ſage *Zadig*. Vous qui ſavez tant de belles choſes, lui dit-il, ne ſauriez-vous point le moyen de me faire trouver un tréſorier qui ne me vole point ? Aſſurément, répondit *Zadig*, je ſais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. Le roi charmé lui demanda, en l'embraſſant, comment il fallait s'y prendre. Il n'y a, dit *Zadig*, qu'à faire danſer tous ceux qui ſe préſenteront pour la dignité de tréſorier, et celui qui danſera avec le plus de légéreté ſera infailliblement le plus honnête homme. Vous vous moquez, dit le

roi ; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances. Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile ! Je ne vous réponds pas qu'il fera le plus habile, repartit *Zadig ;* mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. *Zadig* parlait avec tant de confiance que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. Je n'aime pas le surnaturel, dit *Zadig ;* les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu : si votre majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. *Nabussan*, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple, que si on le lui avait donné pour un miracle : or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. Laissez-moi faire, dit *Zadig*, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. Le jour même, il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de sa gracieuse majesté *Nabussan*, fils de *Nussanab*, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un sallon

voisin ; tout était préparé pour le bal ; mais la porte de ce sallon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendans furent arrivés dans le sallon, sa majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. Quels fripons ! disait tout bas *Zadig*. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. Ah, l'honnête homme, le brave homme ! disait *Zadig*. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde, car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filoux. La galerie obscure fut appelée le corridor de la tentation. On aurait en Perse empalé ces soixante et trois seigneurs ;

en d'autres pays, on eût fait une chambre de juftice qui eût confommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du fouverain; dans un autre royaume, ils fe feraient pleinement juftifiés, et auraient fait difgracier ce danfeur fi léger : à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le tréfor public, car *Nabuffan* était fort indulgent.

Il était fort reconnaiffant ; il donna à *Zadig* une fomme d'argent plus confidérable qu'aucun tréforier n'en avait jamais volé au roi fon maître. *Zadig* s'en fervit pour envoyer des exprès à Babylone, qui devaient l'informer de la deftinée d'*Aftarté.* Sa voix trembla en donnant cet ordre, fon fang reflua vers fon cœur, fes yeux fe couvrirent de ténèbres, fon ame fut prête à l'abandonner. Le courrier partit, *Zadig* le vit embarquer ; il rentra chez le roi, ne voyant perfonne, croyant être dans fa chambre et prononçant le nom d'amour. Ah! l'amour, dit le roi ; c'eft précifément ce dont il s'agit : vous avez deviné ce qui fait ma peine. Que vous êtes un grand homme ! j'efpère que vous m'apprendrez à connaître une femme à toute épreuve, comme vous m'avez fait trouver un tréforier défintéreffé. *Zadig* ayant repris fes fens, lui promit de le fervir en amour comme en finance, quoique la chofe parût plus difficile encore.

CHAPITRE XV.

Les yeux bleus.

Le corps et le cœur, dit le roi à *Zadig*.... A ces mots le babylonien ne put s'empêcher d'interrompre sa majesté. Que je vous sais bon gré, dit-il, de n'avoir point dit *l'esprit et le cœur*; car on n'entend que ces mots dans les conversations de Babylone; on ne voit que des livres où il est question du cœur et de l'esprit, composés par des gens qui n'ont ni de l'un ni de l'autre : mais, de grâce, Sire, poursuivez. *Nabussan* continua ainsi : Le corps et le cœur sont chez moi destinés à aimer; la première de ces deux puissances a tout lieu d'être satisfaite. J'ai ici cent femmes à mon service, toutes belles, complaisantes, prévenantes, voluptueuses même, ou feignant de l'être avec moi. Mon cœur n'est pas à beaucoup près si heureux. Je n'ai que trop éprouvé qu'on caresse beaucoup le roi de Serendib, et qu'on se soucie fort peu de *Nabussan*. Ce n'est pas que je croie mes femmes infidelles, mais je voudrais trouver une ame qui fût à moi; je donnerais pour un pareil trésor les cent beautés dont je possède les charmes : voyez si, sur ces cent sultanes, vous pouvez m'en trouver une dont je sois sûr d'être aimé.

Zadig lui répondit comme il avait fait fur l'article des financiers : Sire, laiffez-moi faire ; mais permettez d'abord que je difpofe de ce que vous aviez étalé dans la galerie de la tentation ; je vous en rendrai bon compte, et vous n'y perdrez rien. Le roi le laiffa le maître abfolu. Il choifit dans Serendib trente-trois petits boffus des plus vilains qu'il put trouver, trente-trois pages des plus beaux, et trente-trois bonzes des plus éloquens et des plus robuftes. Il leur laiffa à tous la liberté d'entrer dans les cellules des fultanes ; chaque petit boffu eut quatre mille pièces d'or à donner, et dès le premier jour tous les boffus furent heureux. Les pages, qui n'avaient rien à donner qu'eux-mêmes, ne triomphèrent qu'au bout de deux ou trois jours. Les bonzes eurent un peu plus de peine ; mais enfin trente-trois dévotes fe rendirent à eux. Le roi, par des jaloufies qui avaient vue fur toutes les cellules, vit toutes ces épreuves, et fut émerveillé. De fes cent femmes, quatre-vingt-dix-neuf fuccombèrent à fes yeux. Il en reftait une toute jeune, toute neuve, de qui fa majefté n'avait jamais approché. On lui détacha un, deux, trois boffus qui lui offrirent jufqu'à vingt mille pièces ; elle fut incorruptible, et ne put s'empêcher de rire de l'idée qu'avaient ces boffus de croire que de l'argent les rendrait

mieux faits. On lui préfenta les deux plus beaux pages; elle dit qu'elle trouvait le roi encore plus beau. On lui lâcha le plus éloquent des bonzes, et enfuite le plus intrépide ; elle trouva le premier un bavard, et ne daigna pas même foupçonner le mérite du fecond. Le cœur fait tout, difait-elle ; je ne céderai jamais ni à l'or d'un boffu, ni aux grâces d'un jeune homme, ni aux féductions d'un bonze : j'aimerai uniquement *Nabuffan*, fils de *Nuffanab*, et j'attendrai qu'il daigne m'aimer. Le roi fut tranfporté de joie, d'étonnement et de tendreffe. Il reprit tout l'argent qui avait fait réuffir les boffus, et en fit préfent à la belle *Falide*; c'était le nom de cette jeune perfonne. Il lui donna fon cœur : elle le méritait bien. Jamais la fleur de la jeuneffe ne fut fi brillante ; jamais les charmes de la beauté ne furent fi enchanteurs. La vérité de l'hiftoire ne permet pas de taire qu'elle fefait mal la révérence, mais elle danfait comme les fées, chantait comme les firènes, et parlait comme les Grâces : elle était pleine de talens et de vertus.

Nabuffan aimé l'adora : mais elle avait les yeux bleus, et ce fut la fource des plus grands malheurs. Il y avait une ancienne loi qui défendait aux rois d'aimer une de ces femmes que les Grecs ont appelées depuis *boopies*. Le

chef des bonzes avait établi cette loi il y avait plus de cinq mille ans ; c'était pour s'approprier la maîtresse du premier roi de l'île de Serendib que ce premier bonze avait fait passer l'anathème des yeux bleus en constitution fondamentale d'Etat. Tous les ordres de l'empire vinrent faire à *Nabussan* des remontrances. On disait publiquement que les derniers jours du royaume étaient arrivés, que l'abomination était à son comble, que toute la nature était menacée d'un événement sinistre ; qu'en un mot, *Nabussan*, fils de *Nussanab*, aimait deux grands yeux bleus. Les bossus, les financiers, les bonzes et les brunes remplirent le royaume de leurs plaintes.

Les peuples sauvages qui habitent le nord de Serendib profitèrent de ce mécontentement général. Ils firent une irruption dans les Etats du bon *Nabussan*. Il demanda des subsides à ses sujets ; les bonzes, qui possédaient la moitié des revenus de l'Etat, se contentèrent de lever les mains au ciel, et refusèrent de les mettre dans leurs coffres pour aider le roi. Ils firent de belles prières en musique, et laisèrent l'Etat en proie aux barbares.

O mon cher *Zadig*, me tireras-tu encore de cet horrible embarras ! s'écria douloureusement *Nabussan*. Très-volontiers, répondit

Zadig ; vous aurez de l'argent des bonzes tant que vous en voudrez. Laiſſez à l'abandon les terres où ſont ſitués leurs châteaux, et défendez ſeulement les vôtres. *Nabuſſan* n'y manqua pas : les bonzes vinrent ſe jeter aux pieds du roi, et implorer ſon aſſiſtance. Le roi leur répondit par une belle muſique dont les paroles étaient des prières au ciel pour la conſervation de leurs terres. Les bonzes enfin donnèrent de l'argent, et le roi finit heureuſement la guerre. Ainſi *Zadig*, par ſes conſeils ſages et heureux, et par les plus grands ſervices, s'était attiré l'irréconciliable inimitié des hommes les plus puiſſans de l'Etat ; les bonzes et les brunes jurèrent ſa perte ; les financiers et les boſſus ne l'épargnèrent pas ; on le rendit ſuſpect au bon *Nabuſſan*. Les ſervices rendus reſtent ſouvent dans l'antichambre, et les ſoupçons entrent dans le cabinet, ſelon la ſentence de *Zoroaſtre :* c'était tous les jours de nouvelles accuſations ; la première eſt repouſſée, la ſeconde effleure, la troiſième bleſſe, la quatrième tue.

Zadig intimidé, qui avait bien fait les affaires de ſon ami *Sétoc*, et qui lui avait fait tenir ſon argent, ne ſongea plus qu'à partir de l'île, et réſolut d'aller lui-même chercher des nouvelles d'*Aſtarté :* car, diſait-il, ſi je reſte dans Serendib les bonzes me feront

empaler ; mais où aller ? je ferai efclave en Egypte, brûlé felon toutes les apparences en Arabie, étranglé à Babylone. Cependant il faut favoir ce qu'*Aftarté* eft devenue : partons, et voyons à quoi me réferve ma trifte deftinée.

CHAPITRE XVI.

Le brigand.

En arrivant aux frontières qui féparent l'Arabie pétrée de la Syrie, comme il paffait près d'un château affez fort, des arabes armés en fortirent. Il fe vit entouré ; on lui criait : Tout ce que vous avez nous appartient, et votre perfonne appartient à notre maître. *Zadig* pour réponfe tira fon épée ; fon valet qui avait du courage en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers arabes qui mirent la main fur eux ; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point, et réfolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes fe défendre contre une multitude ; un tel combat ne pouvait durer long-temps. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que fefait *Zadig*, conçut de l'eftime pour lui. Il defcendit en hâte, et vint lui-même écarter fes gens, et délivrer les deux voyageurs.

Tout ce qui paſſe ſur mes terres eſt à moi, dit-il, auſſi-bien que ce que je trouve ſur les terres des autres; mais vous me paraiſſez un ſi brave homme, que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans ſon château, ordonnant à ſes gens de le bien traiter; et le ſoir *Arbogad* voulut ſouper avec *Zadig*.

Le ſeigneur du château était un de ces arabes qu'on appelle *voleurs;* mais il fesait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaiſes; il volait avec une rapacité furieuſe, et donnait libéralement: intrépide dans l'action, aſſez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, et ſurtout plein de franchiſe. *Zadig* lui plut beaucoup; ſa converſation qui s'anima fit durer le repas: enfin *Arbogad* lui dit: Je vous conſeille de vous enrôler ſous moi, vous ne ſauriez mieux faire; ce métier-ci n'eſt pas mauvais; vous pourrez un jour devenir ce que je ſuis. Puis-je vous demander, dit *Zadig*, depuis quel temps vous exercez cette noble profeſſion? Dès ma plus tendre jeuneſſe, reprit le ſeigneur. J'étais valet d'un arabe aſſez habile; ma ſituation m'était inſupportable. J'étais au déſeſpoir de voir que dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la deſtinée ne m'eût pas réſervé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil

arabe, qui me dit : Mon fils, ne déſeſpérez pas ; il y avait autrefois un grain de ſable qui ſe lamentait d'être un atome ignoré dans les déſerts ; au bout de quelques années il devint diamant, et il eſt à préſent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce diſcours me fit impreſſion ; j'étais le grain de ſable, je réſolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux ; je m'aſſociai des camarades ; je me mis en état de voler de petites caravanes ; ainſi je fis ceſſer peu à peu la diſproportion qui était d'abord entre les hommes et moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, et je fus même dédommagé avec uſure : on me conſidéra beaucoup ; je devins ſeigneur brigand ; j'acquis ce château par voie de fait. Le ſatrape de Syrie voulut m'en dépoſſéder ; mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre ; je donnai de l'argent au ſatrape, moyennant quoi je conſervai ce château, et j'agrandis mes domaines ; il me nomma même tréſorier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, et point du tout celle de payeur.

Le grand deſterham de Babylone envoya ici au nom du roi *Moabdar* un petit ſatrape, pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec ſon ordre : j'étais inſtruit de tout ; je fis

étrangler en fa préfence les quatre perfonnes qu'il avait amenées avec lui pour ferrer le lacet ; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commiffion de m'étrangler. Il me répondit que fes honoraires pouvaient aller à trois cents pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis fous-brigand ; il eft aujourd'hui un de mes meilleurs officiers, et des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réuffirez comme lui. Jamais la faifon de voler n'a été meilleure, depuis que *Moabdar* eft tué, et que tout eft en confufion dans Babylone.

Moabdar eft tué ! dit *Zadig ;* et qu'eft devenue la reine *Aftarté ?* Je n'en fais rien, reprit *Arbogad ;* tout ce que je fais, c'eft que *Moabdar* eft devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone eft un grand coupe-gorge, que tout l'empire eft défolé, qu'il y a de beaux coups à faire encore, et que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine ? dit *Zadig ;* de grâce, ne favez-vous rien de la deftinée de la reine ? On m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il ; elle eft probablement parmi fes concubines, fi elle n'a pas été tuée dans le tumulte ; mais je fuis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plufieurs femmes dans mes courfes ; je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles font

belles, ſans m'informer de ce qu'elles ſont. On n'achète point le rang ; une reine qui ſerait laide ne trouverait pas marchand ; peut-être ai-je vendu la reine *Aſtarté ;* peut-être eſt-elle morte ; mais peu m'importe, et je penſe que vous ne devez pas vous en ſoucier plus que moi. En parlant ainſi il buvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclairciſſement.

Il reſtait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* buvait toujours, feſait des contes, répétait ſans ceſſe qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* à ſe rendre auſſi heureux que lui. Enfin doucement aſſoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un ſommeil tranquille. *Zadig* paſſa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, diſait-il, le roi eſt devenu fou ! il eſt tué ! Je ne puis m'empêcher de le plaindre. L'empire eſt déchiré, et ce brigand eſt heureux : ô fortune ! ô deſtinée ! un voleur eſt heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuſe, ou vit dans un état pire que la mort. O *Aſtarté !* qu'êtes-vous devenue ?

Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château ; mais tout le monde était occupé, perſonne ne lui répondit :

on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes, on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confusion tumultueuse, ce fut la permission de partir. Il en profita sans tarder, plus abymé que jamais dans ses réflexions douloureuses.

Zadig marchait inquiet, agité, l'esprit tout occupé de la malheureuse *Astarté*, du roi de Babylone, de son fidelle *Cador*, de l'heureux brigand *Arbogad*, de cette femme si capricieuse que des babyloniens avaient enlevée sur les confins de l'Egypte, enfin de tous les contretemps et de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.

CHAPITRE XVII.

Le pêcheur.

A quelques lieues du château d'*Arbogad* il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, et se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, et levant les yeux vers le ciel.

Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été,

de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crême dans Babylone, et j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme pût posséder, et j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vue pillée et détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, et je ne prends pas un poisson. O mon filet ! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi de m'y jeter. En disant ces mots il se lève, et s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter et finir sa vie.

Eh quoi ! se dit *Zadig* à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi ! L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri et consolant. On prétend qu'on en est moins malheureux quand on ne l'est pas seul : mais, selon *Zoroastre*, ce n'est pas par malignité, c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles qui, s'appuyant l'un sur l'autre, se fortifient contre l'orage.

Pourquoi succombez-vous à vos malheurs ? dit *Zadig* au pêcheur. C'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été

le

le plus confidéré du village de Derlback auprès de Babylone, et je fefais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la crême de l'empire. La reine *Aftarté* et le fameux miniftre *Zadig* les aimaient paffionnément. J'avais fourni à leurs maifons fix cents fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé ; j'appris en arrivant dans Babylone que la reine et *Zadig* avaient difparu. Je courus chez le feigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vu ; je trouvai les archers du grand defterham, qui, munis d'un papier royal, pillaient fa maifon loyalement et avec ordre. Je volai aux cuifines de la reine ; quelques-uns des feigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle était en prifon ; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite ; mais tous m'affurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le feigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques : nous lui demandâmes fa protection dans notre difgrâce. Il l'accorda à ma femme, et me la refufa. Elle était plus blanche que ces fromages à la crême qui commencèrent mon malheur ; et l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'eft ce qui fit qu'*Orcan* la retint, et me chaffa de fa maifon. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un

défefpéré. Elle dit au porteur : Ah, ah ; oui, je fais quel eft l'homme qui m'écrit ; j'en ai entendu parler : on dit qu'il fait des fromages à la crême excellens ; qu'on m'en apporte, et qu'on les lui paye.

Dans mon malheur je voulus m'adreffer à la juftice. Il me reftait fix onces d'or : il fallut en donner deux onces à l'homme de loi que je confultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au fecrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encore commencé, et j'avais déjà dépenfé plus d'argent que mes fromages et ma femme ne valaient. Je retournai à mon village dans l'intention de vendre ma maifon pour avoir ma femme.

Ma maifon valait bien foixante onces d'or ; mais on me voyait pauvre et preffé de vendre. Le premier à qui je m'adreffai m'en offrit trente onces, le fecond vingt, et le troifième dix. J'étais près enfin de conclure, tant j'étais aveuglé, lorfqu'un prince d'Hircanie vint à Babylone, et ravagea tout fur fon paffage. Ma maifon fut d'abord faccagée, et enfuite brûlée.

Ayant ainfi perdu mon argent, ma femme et ma maifon, je me fuis retiré dans ce pays où vous me voyez ; j'ai tâché de fubfifter du métier de pêcheur. Les poiffons fe moquent

de moi comme les hommes ; je ne prends rien, je meurs de faim ; et fans vous, augufte confolateur, j'allais mourir dans la rivière.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de fuite ; car à tout moment *Zadig* ému et tranfporté lui difait : Quoi, vous ne favez rien de la deftinée de la reine ? Non, feigneur, répondait le pêcheur ; mais je fais que la reine et *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crême, qu'on a pris ma femme, et que je fuis au défefpoir. Je me flatte, dit *Zadig*, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig* ; il eft honnête homme ; et s'il retourne à Babylone, comme il l'efpère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit ; mais pour votre femme qui n'eft pas fi honnête, je vous confeille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone ; j'y ferai avant vous, parce que je fuis à cheval, et que vous êtes à pied. Adreffez-vous à l'illuftre *Cador* ; dites-lui que vous avez rencontré fon ami ; attendez-moi chez lui ; allez : peut-être ne ferez-vous pas toujours malheureux.

O puiffant *Orofmade !* continua-t-il, vous vous fervez de moi pour confoler cet homme ; de qui vous fervirez-vous pour me confoler ? En parlant ainfi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie,

et le pêcheur confondu et ravi baisait les pieds de l'ami de *Cador*, et disait : Vous êtes un ange sauveur.

Cependant *Zadig* demandait toujours des nouvelles, et versait des larmes. Quoi, seigneur, s'écria le pêcheur, vous seriez donc aussi malheureux, vous qui faites du bien ? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment se peut-il faire, disait le bon homme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit? C'est que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le besoin, et que je suis infortuné par le cœur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme? dit le pêcheur. Ce mot rappela dans l'esprit de *Zadig* toutes ses aventures; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah! dit-il au pêcheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le seigneur *Cador*, et attends-moi. Ils se séparèrent : le pêcheur marcha en remerciant son destin, et *Zadig* courut en accusant toujours le sien.

CHAPITRE XVIII.

Le basilic.

ARRIVÉ dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, et de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous-en bien, répondit la syrienne ; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange, dit *Zadig ;* oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher ? C'est un basilic, dit-elle. Un basilic, Madame ! et pour quelle raison, s'il vous plaît, cherchez-vous un basilic ? C'est pour notre seigneur et maître *Ogul*, dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très-humbles esclaves ; le seigneur *Ogul* est malade ; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau rose ; et comme c'est un animal fort rare, qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le seigneur *Ogul* a promis de choisir pour sa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic : laissez-moi chercher, s'il vous plaît ; car vous voyez ce qu'il

m'en coûterait, si j'étais prévenue par mes compagnes.

Zadig laissa cette syrienne et les autres chercher leur basilic, et continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau, il y trouva une autre dame couchée sur le gazon, et qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse, mais son visage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruisseau; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon et le ruisseau. *Zadig* eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivait; il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A, il fut étonné; puis parut un D, il tressaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne, quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque temps immobile : enfin rompant le silence d'une voix entrecoupée : O généreuse Dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine? A cette voix, à ces paroles, la dame releva son voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jeta un cri d'attendrissement, de surprise et de joie, et succombant sous tous les mouvemens divers qui assaillaient à la fois

ſon ame, elle tomba évanouie entre ſes bras. C'était *Aſtarté* elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, et qu'il ſe reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la deſtinée. Il fut un moment privé de l'uſage de ſes ſens; et quand il eut attaché ſes regards ſur les yeux d'*Aſtarté*, qui ſe rouvraient avec une langueur mêlée de confuſion et de tendreſſe : O puiſſances immortelles! s'écria-t-il, qui préſidez aux deſtins des faibles humains, me rendez-vous *Aſtarté?* en quel temps, en quels lieux, en quel état la revois-je? il ſe jeta à genoux devant *Aſtarté*, et il attacha ſon front à la pouſſière de ſes pieds. La reine de Babylone le relève, et le fait aſſeoir auprès d'elle ſur le bord de ce ruiſſeau; elle eſſuyait à pluſieurs repriſes ſes yeux dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des diſcours que ſes gémiſſemens interrompaient; elle l'interrogeait ſur le haſard qui les raſſemblait, et prévenait ſoudain ſes réponſes par d'autres queſtions. Elle entamait le récit de ſes malheurs, et voulait ſavoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux ayant un peu apaiſé le tumulte de leurs ames, *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle aventure il ſe trouvait dans cette prairie. Mais, ô malheureuſe et reſpectable reine! comment vous

retrouvé-je en ce lieu écarté, vêtue en esclave et accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un basilic pour le faire cuire dans de l'eau rose par ordonnance du médecin ?

Pendant qu'elles cherchent leur basiliç, dit la belle *Astarté*, je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert, et tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes ; et ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler et de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertît de l'ordre de sa sublime majesté. A peine le fidelle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéir et de partir, qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit par une issue secrète. Il m'enleva et me conduisit dans le temple d'*Orosmade*, où le mage, son frère, m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondemens du temple, et dont la tête atteint la voûte. Je fus là comme ensevelie, mais servie par le mage, et ne manquant d'aucune chose nécessaire. Cependant au point du jour l'apothicaire de sa majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jusquiame, d'opium, de ciguë, d'ellébore noir, et d'aconit, et un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleue. On ne trouva

personne.

perfonne. *Cador*, pour mieux tromper le roi, feignit de venir nous accufer tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes, et moi celle de Memphis : on envoya des fatellites après vous et après moi.

Les courriers qui me cherchaient ne me connaiffaient pas. Je n'avais prefque jamais montré mon vifage qu'à vous feul, en préfence et par ordre de mon époux. Ils coururent à ma pourfuite, fur le portrait qu'on leur fefait de ma perfonne : une femme de la même taille que moi, et qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards fur les frontières de l'Egypte. Elle était éplorée, errante; ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone ; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur méprife fit entrer d'abord le roi dans une violente colère; mais bientôt ayant confidéré de plus près cette femme, il la trouva très-belle, et fut confolé. On l'appelait *Miffouf*. On m'a dit depuis que ce nom fignifie en langue égyptienne *la belle capricieufe*. Elle l'était en effet; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar*. Elle le fubjugua au point de fe faire déclarer fa femme. Alors fon caractère fe développa tout entier; elle fe livra fans crainte à toutes les folies de fon imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de

danſer devant elle; et ſur le refus du mage, elle le perſécuta violemment. Elle ordonna à ſon grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui repréſenter qu'il n'était point pâtiſſier, il fallut qu'il fît la tourte; et on le chaſſa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à ſon nain, et la place de chancelier à un page. C'eſt ainſi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi, qui avait été aſſez honnête homme juſqu'au moment où il avait voulu m'empoiſonner et vous faire étrangler, ſemblait avoir noyé ſes vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuſe. Il vint au temple le grand jour du feu ſacré. Je le vis implorer les dieux pour *Miſſouf* aux pieds de la ſtatue où j'étais renfermée. J'élevai la voix; je lui criai : *Les dieux refuſent les vœux d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire mourir une femme raiſonnable, pour épouſer une extravagante. Moabdar* fut confondu de ces paroles au point que ſa tête ſe troubla. L'oracle que j'avais rendu, et la tyrannie de *Miſſouf*, ſuffiſaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtiment du ciel, fut le ſignal de la révolte. On ſe ſouleva, on courut aux armes. Babylone, ſi long-temps plongée dans une molleſſe oiſive, devint le

théâtre d'une guerre civile affreuse. On me tira du creux de ma ftatue, et on me mit à la tête d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie apprenant ces funeftes nouvelles, revint avec fon armée faire un troifième parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi qui courut au-devant de lui avec fon extravagante égyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Miffouf* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fuffe prife moi-même par un parti hircanien, et qu'on me menât devant le prince précifément dans le temps qu'on lui amenait *Miffouf*. Vous ferez flatté fans doute en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'égyptienne, mais vous ferez fâché d'apprendre qu'il me deftina à fon férail. Il me dit fort réfolument que, dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec *Moabdar* étaient rompus, je pouvais être à *Zadig*, et je tombais dans les chaînes de ce barbare! Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang et mes fentimens. J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux perfonnes de ma forte un caractère de grandeur, qui d'un mot et d'un coup d'œil fefait rentrer dans l'abaiffement du plus profond refpect les téméraires qui ofaient s'en

écarter. Je parlai en reine, mais je fus traitée en demoiselle suivante. L'hircanien, sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son eunuque noir que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir soin de moi et de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraîchir le teint, et de me rendre plus digne de ses faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais : il répliqua, en riant, qu'on ne se tuait point, qu'il était fait à ces façons-là, et me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, et je dirai plus, pour un cœur qui était à *Zadig!*

A ces paroles il se jeta à ses genoux, et les baigna de larmes. *Astarté* le releva tendrement, et elle continua ainsi : Je me voyais au pouvoir d'un barbare, et rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta son aventure d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le temps, par le dromadaire sur lequel vous étiez monté, par toutes les circonstances, que c'était *Zadig* qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis; je pris la résolution de m'y retirer. Belle *Missouf*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaisante que moi,

vous divertirez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me fauver ; vous régnerez feule ; vous me rendrez heureufe, en vous débarraffant d'une rivale. *Miffouf* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc fecrétement avec une efclave égyptienne.

J'étais déjà près de l'Arabie, lorfqu'un fameux voleur, nommé *Arbogad*, m'enleva et me vendit à des marchands qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le feigneur *Ogul*. Il m'a achetée fans favoir qui j'étais. C'eft un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que DIEU l'a mis au monde pour tenir table. Il eft d'un embonpoint exceffif, qui eft toujours prêt à le fuffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne defpotiquement quand il a trop mangé. Il lui a perfuadé qu'il le guérirait avec un bafilic cuit dans de l'eau rofe. Le feigneur *Ogul* a promis fa main à celle de fes efclaves qui lui apporterait un bafilic. Vous voyez que je les laiffe s'empreffer à mériter cet honneur, et je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce bafilic que depuis que le ciel a permis que je vous reviffe.

Alors *Aftarté* et *Zadig* fe dirent tout ce que des fentimens long-temps retenus, tout ce

que leurs malheurs et leurs amours pouvaient inſpirer aux cœurs les plus nobles et les plus paſſionnés; et les génies qui préſident à l'amour portèrent leurs paroles juſqu'à la ſphère de *Vénus*.

Les femmes rentrèrent chez *Ogul* ſans avoir rien trouvé. *Zadig* ſe fit préſenter à lui, et lui parla en ces termes : Que la ſanté immortelle deſcende du ciel pour avoir ſoin de tous vos jours ! Je ſuis médecin; j'ai accouru vers vous ſur le bruit de votre maladie, et je vous ai apporté un baſilic cuit dans de l'eau roſe. Ce n'eſt pas que je prétende vous épouſer. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune eſclave de Babylone que vous avez depuis quelques jours ; et je conſens de reſter en eſclavage à ſa place, ſi je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique ſeigneur *Ogul*.

La propoſition fut acceptée. *Aſtarté* partit pour Babylone avec le domeſtique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer inceſſamment un courrier, pour l'inſtruire de tout ce qui ſe ferait paſſé. Leurs adieux furent auſſi tendres que l'avait été leur reconnaiſſance. Le moment où l'on ſe retrouve, et celui où l'on ſe ſépare, ſont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la reine autant qu'il le jurait, et la reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui diſait.

Cependant *Zadig* parla ainsi à *Ogul :* Seigneur, on ne mange point mon basilic, toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans une petite outre bien enflée et couverte d'une peau fine : il faut que vous poussiez cette outre de toute votre force, et que je vous la renvoie à plusieurs reprises ; et en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. *Ogul* dès le premier jour fut tout essoufflé, et crut qu'il mourrait de fatigue. Le second il fut moins fatigué, et dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la santé, la légéreté et la gaieté de ses plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, et vous avez été sobre, lui dit *Zadig :* apprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété et de l'exercice, et que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé est un art aussi chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire et la théologie des mages.

Le premier médecin d'*Ogul*, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer *Zadig* chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était près de périr pour avoir guéri un seigneur

gourmand. On l'invita à un excellent dîner. Il devait être empoisonné au second service; mais il reçut un courrier de la belle *Astarté* au premier. Il quitta la table et partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroastre*, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

CHAPITRE XIX.

Les combats.

LA reine avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'*Astarté* épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari d'*Astarté* et de roi de Babylone, dépendît des intrigues et des cabales. On jura de reconnaître roi le plus vaillant et le plus sage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattans devaient s'y rendre armés de toutes pièces. Chacun d'eux avait

derrière les amphithéâtres un appartement féparé, où il ne devait être vu ni connu de perfonne. Il fallait courir quatre lances. Ceux qui feraient affez heureux pour vaincre quatre chevaliers, devaient combattre enfuite les uns contre les autres; de façon que celui qui refterait le dernier maître du camp ferait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après, avec les mêmes armes, et expliquer les énigmes propofées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, et il fallait recommencer à courir des lances, jufqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car on voulait abfolument pour roi le plus vaillant et le plus fage. La reine, pendant tout ce temps, devait être étroitement gardée : on lui permettait feulement d'affifter aux jeux, couverte d'un voile; mais on ne fouffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injuftice.

Voilà ce qu'*Aftarté* fefait favoir à fon amant, efpérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur et d'efprit que perfonne. Il partit, et pria *Vénus* de fortifier fon courage et d'éclairer fon efprit. Il arriva fur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit infcrire fa devife parmi celle des combattans, en cachant

fon vifage et fon nom, comme la loi l'ordonnait, et alla fe repofer dans l'appartement qui lui échut par le fort. Son ami *Cador*, qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans fa loge une armure complète que la reine lui envoyait. Il lui fit amener auffi de fa part le plus beau cheval de Perfe. *Zadig* reconnut *Aftarté* à ces préfens : fon courage et fon amour en prirent de nouvelles forces et de nouvelles efpérances.

Le lendemain la reine étant venue fe placer fous un dais de pierreries, et les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre fa devife aux pieds du grand mage. On tira au fort les devifes ; celle de *Zadig* fut la dernière. Le premier qui s'avança était un feigneur très-riche, nommé *Itobad*, fort vain, peu courageux, très-mal-adroit et fans efprit. Ses domeftiques l'avaient perfuadé qu'un homme comme lui devait être roi ; il leur avait répondu : Un homme comme moi doit régner ; ainfi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord, à la manière dont *Itobad* gouvernait fon cheval, que ce n'était pas à

un homme comme lui que le ciel réfervait le fceptre de Babylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le défarçonna; le fecond le renverfa fur la croupe de fon cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. *Itobad* fe remit, mais de fi mauvaife grâce que tout l'amphithéâtre fe mit à rire. Un troifième ne daigna pas fe fervir de fa lance; mais en lui fefant faire une paffe, il le prit par la jambe droite, et lui fefant faire un demi-tour, il le fit tomber fur le fable : les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, et le remirent en felle. Le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduifit avec des huées à fa loge, où il devait paffer la nuit felon la loi; et il difait en marchant à peine : Quelle aventure pour un homme comme moi!

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de fuite; quelques-uns allèrent jufqu'à trois. Il n'y eut que le prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à fon tour : il défarçonna quatre cavaliers de fuite avec toute la grâce poffible. Il fallut donc voir qui ferait vainqueur d'*Otame* ou de *Zadig*. Le premier portait des armes bleues et or; avec un panache de même; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les vœux fe

partageaient entre le chevalier bleu et le chevalier blanc. La reine, à qui le cœur palpitait, fesait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes et des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lance, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, souhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin, leurs chevaux étant lassés et leurs lances rompues, *Zadig* usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place, et caracole autour d'*Otame* étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie : Victoire au chevalier blanc! *Otame* indigné se relève, tire son épée; *Zadig* saute de cheval, le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour à tour. Les plumes de leur casque, les clous de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille, à droite, à gauche, sur la tête, sur la poitrine; ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpens, ils s'attaquent comme

des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils ſe portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris ſes eſprits, s'arrête, fait une feinte, paſſe ſur *Otame*, le fait tomber, le déſarme, et *Otame* s'écrie : O chevalier blanc ! c'eſt vous qui devez régner ſur Babylone. La reine était au comble de la joie. On reconduiſit le chevalier bleu et le chevalier blanc chacun à ſa loge, ainſi que tous les autres, ſelon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les ſervir et leur apporter à manger. On peut juger ſi le petit muet de la reine ne fut pas celui qui ſervit *Zadig*. Enſuite on les laiſſa dormir ſeuls juſqu'au lendemain matin, temps où le vainqueur devait apporter ſa deviſe au grand mage, pour la confronter et ſe faire reconnaître.

Zadig dormit, quoique amoureux, tant il était fatigué. *Itobad*, qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il ſe leva pendant la nuit, entra dans ſa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec ſa deviſe, et mit ſon armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas ; mais il fut proclamé pendant que *Zadig* dormait encore. *Aſtarté* ſurpriſe, et le déſeſpoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéâtre

était prefque vide, lorfque *Zadig* s'éveilla; il chercha fes ârmes, et ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre chofe auprès de lui. Etonné et indigné, il les endoffe avec fureur; il avance dans cet équipage.

Tout ce qui était encore fur l'amphithéâtre et dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entourait; on lui infultait en face. Jamais homme n'effuya des mortifications fi humiliantes. La patience lui échappa; il écarta à coups de fabre la populace qui ofait l'outrager; mais il ne favait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine, il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre: ainfi, tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur et d'inquiétude. Il fe promenait fur les bords de l'Euphrate, perfuadé que fon étoile le deftinait à être malheureux fans reffource, repaffant dans fon efprit toutes fes difgrâces, depuis l'aventure de la femme qui haïffait les borgnes, jufqu'à celle de fon armure. Voilà ce que c'eft, difait-il, de m'être éveillé trop tard; fi j'avais moins dormi, je ferais roi de Babylone, je pofféderais *Aftarté*. Les fciences, les mœurs, le courage, n'ont donc jamais fervi qu'à mon infortune. Il lui échappa enfin de murmurer contre la Providence, et

il fut tenté de croire que tout était gouverné par une destinée cruelle qui opprimait les bons et qui fesait prospérer les chevaliers verts. Un de ses chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand passa, il la lui vendit à vil prix, et prit du marchand une robe et un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de désespoir, en accusant en secret la Providence qui le persécutait toujours.

CHAPITRE XX.

L'hermite.

Il rencontra en marchant un hermite, dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. *Zadig* s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'hermite le salua d'un air si noble et si doux que *Zadig* eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait : C'est le livre des destinées, dit l'hermite, voulez-vous en lire quelque chose ? Il mit le livre dans les mains de *Zadig* qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité.

Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. Hélas ! que j'en ai sujet ! dit *Zadig*. Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile : j'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* se sentit du respect pour l'air, pour la barbe et pour le livre de l'hermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'hermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante que *Zadig* se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne point le quitter, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard; jurez-moi par *Orosmade* que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. *Zadig* jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'hermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur

fit

fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à ſa table au bas bout, ſans que le ſeigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent ſervis comme les autres, avec délicateſſe et profuſion. On leur donna enſuite à laver dans un baſſin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et le lendemain matin un domeſtique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maiſon, dit *Zadig* en chemin, me paraît être un homme généreux, quoique un peu fier; il exerce noblement l'hoſpitalité. En diſant ces paroles, il aperçut qu'une eſpèce de poche très-large que portait l'hermite paraiſſait tendue et enflée : il y vit le baſſin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'oſa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange ſurpriſe.

Vers le midi l'hermite ſe préſenta à la porte d'une maiſon très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hoſpitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, et fit entrer l'hermite et *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain et de la bière gâtée. L'hermite but et mangea d'un air auſſi content que la veille; puis s'adreſſant à ce vieux valet qui les obſervait tous deux

pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduisit les deux voyageurs : Magnifique seigneur, dit l'hermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus : daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. L'avare fut près de tomber à la renverse. L'hermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement, il partit au plus vîte avec son jeune voyageur. Mon père, lui dit *Zadig*, qu'est-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes : vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, et pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, et suivez-moi. *Zadig* ne savait encore s'il avait à faire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes; mais l'hermite parlait avec tant d'ascendant que *Zadig*, lié d'ailleurs

par ſon ſerment, ne put s'empêcher de le ſuivre.

Ils arrivèrent le ſoir à une maiſon agréablement bâtie, mais ſimple, où rien ne ſentait ni ſa prodigalité, ni l'avarice. Le maître était un philoſophe retiré du monde, qui cultivait en paix la ſageſſe et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers avec une nobleſſe qui n'avait rien de l'oſtentation. Il alla lui-même au-devant des deux voyageurs, qu'il fit repoſer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après il les vint prendre lui-même, pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec diſcrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut ſincèrement attaché à la reine, et ſouhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour diſputer la couronne ; mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme *Zadig*. Celui-ci rougiſſait, et ſentait redoubler ſes douleurs. On convint dans la converſation que les choſes de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus ſages. L'hermite ſoutint toujours qu'on ne connaiſſait pas les voies de la Providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions : Ah ! qu'elles sont funestes ! disait *Zadig*. Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, repartit l'hermite : elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade ; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas, et tout est nécessaire.

On parla de plaisir, et l'hermite prouva que c'est un présent de la Divinité ; car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensation ni idées, il reçoit tout ; la peine et le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être.

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'hermite le refusa, et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre ; *Zadig* surtout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'hermite et lui furent dans leur appartement, ils firent long-temps l'éloge de

leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla ſon camarade. Il faut partir, dit-il ; mais tandis que tout le monde dort encore, je veux laiſſer à cet homme un témoignage de mon eſtime et de mon affection. En diſant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maiſon. *Zadig* épouvanté jeta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action ſi affreuſe. L'hermite l'entraînait par une force ſupérieure; la maiſon était enflammée. L'hermite, qui était déjà aſſez loin avec ſon compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maiſon de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir : mais il ne fit rien de tout cela, et toujours ſubjugué par l'aſcendant de l'hermite, il le ſuivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuſe qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrémens, et ſon unique eſpérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de ſa maiſon. Le lendemain elle ordonna à ſon neveu d'accompagner les voyageurs juſqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un paſſage dangereux. Le jeune homme empreſſé marche au-devant d'eux. Quand ils

furent fur le pont : Venez, dit l'hermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaiffance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment fur l'eau, et eft engouffré dans le torrent. O monftre! ô le plus fcélérat de tous les hommes ! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'hermite en l'interrompant : apprenez que fous les ruines de cette maifon où la providence a mis le feu, le maître a trouvé un tréfor immenfe : apprenez que ce jeune homme dont la providence a tordu le cou, aurait affaffiné fa tante dans un an, et vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare? cria *Zadig* : et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des deftinées, t'eft-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?

Tandis que le babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que fon vifage prenait les traits de la jeuneffe. Son habit d'hermite difparut ; quatre belles ailes couvraient un corps majeftueux et refplendiffant de lumière. O envoyé du ciel! ô ange divin ! s'écria *Zadig* en fe profternant, tu es donc defcendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à fe foumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'ange *Jefrad*, jugent de tout fans rien connaître : tu étais

celui de tous les hommes qui méritais le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permission de parler. Je me défie de moi-même, dit-il; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute: ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer? *Jesrad* reprit: S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser, et le fils qui en devait naître. Mais quoi? dit *Zadig*, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs, et que les malheurs tombent sur les gens de bien? Les méchans, répondit *Jesrad*, sont toujours malheureux: ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, et point de mal? Alors, reprit *Jesrad*, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événemens serait un autre ordre de sagesse; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel,

qui ſoient ſemblables, et tout ce que tu vois ſur le petit atome où tu es né, devait être dans ſa place et dans ſon temps fixe, ſelon les ordres immuables de celui qui embraſſe tout. Les hommes penſent que cet enſant qui vient de périr eſt tombé dans l'eau par haſard, que c'eſt par un même haſard que cette maiſon eſt brûlée : mais il n'y a point de haſard ; tout eſt épreuve, ou punition, ou récompenſe, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui ſe croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Oroſmade* t'a envoyé pour changer ſa deſtinée. Faible mortel, ceſſe de diſputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig*... Comme il diſait *mais*, l'ange prenait déjà ſon vol vers la dixième ſphère. *Zadig* à genoux adora la Providence, et ſe ſoumit. L'ange lui cria du haut des airs : Prends ton chemin vers Babylone.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Les énigmes.

ZADIG hors de lui-même, et comme un homme auprès de qui eſt tombé le tonnerre, marchait au haſard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice étaient déjà aſſemblés dans le grand veſtibule du palais pour expliquer les énigmes, et pour répondre aux queſtions du grand mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'aſſembla autour de lui; les yeux ne ſe raſſaſiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui ſouhaiter l'empire. L'Envieux le vit paſſer, frémit et ſe détourna; le peuple le porta juſqu'au lieu de l'aſſemblée. La reine, à qui on apprit ſon arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte et de l'eſpérance; l'inquiétude la dévorait: elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi *Zadig* était ſans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de *Zadig*. On était ſurpris et charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu de paraître dans l'aſſemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; et en attendant que j'aye l'honneur de le prouver, je demande la permiſſion de me préſenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix: ſa réputation de probité était encore ſi fortement imprimée dans les eſprits qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand mage propoſa d'abord cette queſtion: Quelle eſt de toutes les choſes du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus diviſible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, ſans qui rien ne ſe peut faire, qui dévore tout ce qui eſt petit, et qui vivifie tout ce qui eſt grand?

C'était à *Itobad* à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, et qu'il lui ſuffiſait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres la lumière. *Zadig* dit que c'était le temps: Rien n'eſt plus long, ajouta-t-il, puiſqu'il eſt la meſure de l'éternité; rien n'eſt plus court, puiſqu'il manque à tous nos projets; rien n'eſt plus lent pour qui attend; rien de plus rapide pour qui jouit; il s'étend juſqu'à l'infini en grand; il ſe diviſe juſque dans l'infini en petit; tous les hommes le

négligent, tous en regrettent la perte; rien ne fe fait fans lui; il fait oublier tout ce qui eft indigne de la poftérité, et il immortalife les grandes chofes. L'affemblée convint que *Zadig* avait raifon.

On demanda enfuite: Quelle eft la chofe qu'on reçoit fans remercier, dont on jouit fans favoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne fait où l'on en eft, et qu'on perd fans s'en apercevoir?

Chacun dit fon mot: *Zadig* devina feul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. *Itobad* difait toujours que rien n'était plus aifé, èt qu'il en ferait venu à bout tout auffi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On propofa des queftions fur la juftice, fur le fouverain bien, fur l'art de régner. Les réponfes de *Zadig* furent jugées les plus folides. C'eft bien dommage, difait-on, qu'un fi bon efprit foit un fi mauvais cavalier.

Illuftres Seigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'eft à moi qu'appartient l'armure blanche. Le feigneur *Itobad* s'en empara pendant mon fommeil: il jugea apparemment qu'elle lui fiérait mieux que la verte. Je fuis prêt à lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe et mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il

ma prise, que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame*.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué, cuirassé, brassardé, il ne vînt aisément à bout d'un champion en bonnet de nuit et en robe de chambre. *Zadig* tira son épée, en saluant la reine qui le regardait, pénétrée de joie et de crainte. *Itobad* tira la sienne, en ne saluant personne. Il s'avança sur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête : *Zadig* sut parer le coup, en opposant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de son adversaire, de façon que l'épée d'*Itobad* se rompit. Alors *Zadig* saisissant son ennemi au corps, le renversa par terre; et lui portant la pointe de son épée au défaut de la cuirasse : Laissez-vous désarmer, dit-il, ou je vous tue. *Itobad* toujours surpris des disgrâces qui arrivaient à un homme comme lui, laissa faire *Zadig*, qui lui ôta paisiblement son magnifique casque, sa superbe cuirasse, ses beaux brassards, ses brillans cuissards, s'en revêtit, et courut dans cet équipage se jeter aux genoux d'*Astarté*. *Cador* prouva aisément que l'armure appartenait à *Zadig*. Il fut reconnu roi d'un consentement unanime, et surtout de celui d'*Astarté*, qui goûtait, après tant d'adversités, la douceur

de voir son amant digne aux yeux de l'univers d'être son époux. *Itobad* alla se faire appeler monseigneur dans sa maison. *Zadig* fut roi, et fut heureux. Il avait présent à l'esprit ce que lui avait dit l'ange *Jesrad*. Il se souvenait même du grain de sable devenu diamant. La reine et lui adorèrent la Providence. *Zadig* laissa la belle capricieuse *Missouff* courir le monde. Il envoya chercher le brigand *Arbogad*, auquel il donna un grade honorable dans son armée, avec promesse de l'avancer aux premières dignités, s'il se comportait en vrai guerrier, et de le faire pendre, s'il fesait le métier de brigand.

Sétoc fut appelé du fond de l'Arabie, avec la belle *Almona*, pour être à la tête du commerce de Babylone. *Cador* fut placé et chéri selon ses services ; il fut l'ami du roi, et le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. *Orcan* fut condamné à lui payer une grosse somme, et à lui rendre sa femme ; mais le pêcheur, devenu sage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Sémire* ne se consolait d'avoir cru que *Zadig* serait borgne, ni *Azora* ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des présens. L'Envieux mourut de rage et de honte. L'empire

jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance : ce fut le plus beau fiècle de la terre ; elle était gouvernée par la juſtice et par l'amour. On béniſſait *Zadig*, et *Zadig* béniſſait le ciel. (*)

(*) C'eſt ici que finit le manuſcrit qu'on a retrouvé de l'hiſtoire de *Zadig*. Ces deux chapitres doivent certainement être placés après le douzième, et avant l'arrivée de *Zadig* en Syrie : on ſait qu'il a eſſuyé bien d'autres aventures qui ont été fidellement écrites. On prie meſſieurs les interprètes des langues orientales de les communiquer, ſi elles parviennent juſqu'à eux.

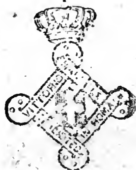
Fin de l'hiſtoire de Zadig.

LE

MONDE COMME IL VA,

VISION DE BABOUC,

Ecrite par lui-même.





LE

MONDE COMME IL VA,

VISION DE BABOUC.

PARMI les génies qui préfident aux empires du monde, *Ituriel* tient un des premiers rangs, et il a le département de la haute Afie. Il defcendit un matin dans la demeure du fcythe *Babouc* fur le rivage de l'Oxus, et lui dit : *Babouc*, les folies et les excès des Perfes ont attiré notre colère ; il s'eft tenu hier une affemblée des génies de la haute Afie, pour favoir fi on châtierait Perfépolis, ou fi on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout ; tu reviendras m'en rendre un compte fidelle, et je me déterminerai fur ton rapport à corriger la ville, ou à l'exterminer. Mais, Seigneur, dit humblement *Babouc*, je n'ai jamais été en Perfe ; je n'y connais perfonne. Tant mieux, dit l'ange, tu ne feras point partial ; tu as reçu du ciel le difcernement, et j'y ajoute le don d'infpirer la confiance ; marche, regarde, écoute, obferve et ne crains rien ; tu feras par-tout bien reçu.

Babouc monta fur fon chameau, et partit avec fes ferviteurs. Au bout de quelques

journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée perſane qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adreſſa d'abord à un ſoldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le ſujet de la guerre. Par tous les dieux, dit le ſoldat, je n'en ſais rien. Ce n'eſt pas mon affaire ; mon métier eſt de tuer et d'être tué pour gagner ma vie : il n'importe qui je ſerve. Je pourrais bien même dès demain paſſer dans le camp des Indiens ; car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour à leurs ſoldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit ſervice de Perſe. Si vous voulez ſavoir pourquoi on ſe bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit préſent au ſoldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaiſſance avec le capitaine, et lui demanda le ſujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le ſache ? dit le capitaine ; et que m'importe ce beau ſujet ? J'habite à deux cents lieues de Perſépolis ; j'entends dire que la guerre eſt déclarée ; j'abandonne auſſitôt ma famille, et je vais chercher, ſelon ma coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit *Babouc*, ne ſont-ils pas un peu plus inſtruits que vous ? Non, dit l'officier, il n'y a guère que nos principaux ſatrapes qui ſavent bien préciſément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduifit chez les généraux ; il entra dans leur familiarité. L'un deux lui dit enfin : La caufe de cette guerre, qui défole depuis vingt ans l'Afie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perfe et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agiffait d'un droit qui revenait à peu-près à la trentième partie d'une darique. Le premier miniftre des Indes et le nôtre foutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de foldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cents mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévaftations fe multiplient ; l'univers fouffre, et l'acharnement continue. Notre premier miniftre et celui des Indes proteftent fouvent qu'ils n'agiffent que pour le bonheur du genre-humain ; et à chaque proteftation il y a toujours quelque ville détruite et quelques provinces ravagées.

Le lendemain, fur un bruit qui fe répandit que la paix allait être conclue, le général perfan et le général indien s'emprefsèrent de donner bataille ; elle fut fanglante. *Babouc* en vit toutes les fautes et toutes les abominations ; il fut témoin des manœuvres des principaux

ſatrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes ; il vit des ſoldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux ſanglans, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on tranſportait les bleſſés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux mêmes que le roi de Perſe payait chèrement pour les ſecourir. Sont-ce là des hommes, s'écria *Babouc*, ou des bêtes féroces ? Ah ! je vois bien que Perſépolis ſera détruite.

Occupé de cette penſée, il paſſa dans le camp des Indiens ; il y fut auſſi bien reçu que dans celui des Perſes, ſelon ce qui lui avait été prédit ; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient ſaiſi d'horreur. Oh, oh, dit-il en lui-même, ſi l'ange *Ituriel* veut exterminer les Perſans, il faut donc que l'ange des Indes détruiſe auſſi les Indiens. S'étant enſuite informé plus en détail de ce qui s'était paſſé dans l'une et l'autre armée, il apprit des actions de générosité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravirent. Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de baſſeſſe et de grandeur, tant de vertus et de crimes ?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs

des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur feul intérêt avaient fait verfer le fang de tant d'hommes leurs femblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenfes. On célébra la paix dans des écrits publics qui n'annonçaient que le retour de la vertu et de la félicité fur la terre. Dieu foit loué ! dit *Babouc;* Perfépolis fera le féjour de l'innocence épurée ; elle ne fera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies : courons fans tarder dans cette capitale de l'Afie.

Il arriva dans cette ville immenfe par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, et dont la rufticité dégoûtante offenfait les yeux. Toute cette partie de la ville fe reffentait du temps où elle avait été bâtie ; car, malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers effais font toujours groffiers.

Babouc fe mêla dans la foule d'un peuple compofé de ce qu'il y avait de plus fale et de plus laid dans les deux fexes. Cette foule fe précipitait d'un air hébété dans un enclos vafte et fombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques perfonnes donnaient à d'autres pour

avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille; mais bientôt, voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en fesant semblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes, fesaient retentir la voûte de sons mal articulés, qui fesaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves, au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchait les oreilles; mais il fut prêt à se boucher encore les yeux et le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jetèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-dessus. Quoi, s'écria *Babouc*, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité? quoi, leurs temples sont pavés de cadavres? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, et celle de tant de vivans rassemblés et pressés dans le même lieu, est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah, la vilaine ville que

Persépolis ! apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, et pour la peupler d'habitans moins malpropres, et qui chantent mieux. La Providence peut avoir ses raisons ; laissons-la faire.

Cependant le soleil approchait du haut de sa carrière. *Babouc* devait aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame, pour laquelle son mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis ; il vit d'autres temples mieux ornés, remplis d'un peuple poli, et retentissant d'une musique harmonieuse ; il remarqua des fontaines publiques, lesquelles, quoique mal placées, frappaient les yeux par leur beauté ; des places où semblaient respirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perse ; d'autres places où il entendait le peuple s'écrier : Quand verrons nous ici le maître que nous chérissons ? Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes et commodes, les palais bâtis à droite et à gauche, une maison immense, où des milliers de vieux soldats blessés et vainqueurs rendaient chaque jour grâce au Dieu des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre et ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle,

ſpirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle; et *Babouc* diſait en lui-même à tout moment : L'ange *Ituriel* ſe moque du monde, de vouloir détruire une ville ſi charmante.

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de ſon mari, parlait plus tendrement encore ſur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magiſtrat qui, en préſence de ſa femme, preſſait avec vivacité une veuve, et cette veuve indulgente avait une main paſſée autour du cou du magiſtrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très-beau et très-modeſte. La femme du magiſtrat ſe leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voiſin ſon directeur qui arrivait trop tard, et qu'on avait attendu à dîner; et le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence et d'onction que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal aſſurée, la parole tremblante.

Alors *Babouc* commença à craindre que le génie *Ituriel* n'eût raiſon. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit le jour même dans les ſecrets de la dame; elle lui confia ſon goût pour le jeune mage, et l'aſſura que dans toutes

les

les maifons de Perfépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la fienne. *Babouc* conclut qu'une telle fociété ne pouvait fubfifter ; que la jaloufie, la difcorde, la vengeance devaient défoler toutes les maifons ; que les larmes et le fang devaient couler tous les jours ; que certainement les maris tueraient les galans de leurs femmes, ou en feraient tués ; et qu'enfin *Ituriel* fefait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels défordres.

Il était plongé dans ces idées funeftes, quand il fe préfenta à la porte un homme grave, en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magiftrat. Celui-ci, fans fe lever, fans le regarder, lui donna fièrement, et d'un air diftrait, quelques papiers et le congédia. *Babouc* demanda quel était cet homme. La maîtreffe de la maifon lui dit tout bas : C'eft un des meilleurs avocats de la ville; il y a cinquante ans qu'il étudie les lois. Monfieur, qui n'a que vingt-cinq ans, et qui eft fatrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger demain, et qu'il n'a pas encore examiné. Ce jeune étourdi fait fagement, dit *Babouc*, de demander confeil à un vieillard ; mais pourquoi n'eft-ce pas ce vieillard qui eft juge ? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux

qui ont vieilli dans les emplois laborieux et fubalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que fon père eft riche, et qu'ici le droit de rendre la juftice s'achète comme une métairie. O mœurs ! ô malheureufe ville ! s'écria *Babouc*, voilà le comble du défordre ; fans doute, ceux qui ont ainfi acheté le droit de juger vendent leurs jugemens : je ne vois ici que des abymes d'iniquité.

Comme il marquait ainfi fa douleur et fa furprife, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit : Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe ? j'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande ; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher fur la terre trente nuits de fuite en habit rouge, et pour recevoir enfuite deux bons coups de flèches dont je me fens encore. Si je me ruine pour fervir l'empereur perfan que je n'ai jamais vu, M. le fatrape de robe peut bien payer quelque chofe pour avoir le plaifir de donner audience à des plaideurs. *Babouc* indigné ne put s'empêcher de condamner dans fon cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre ; il conclut précipitamment que l'on y devait

ignorer abſolument la guerre et les lois, et que, quand même *Ituriel* n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur déteſtable adminiſtration.

Sa mauvaiſe opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme, qui, ayant ſalué très-familièrement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier, et lui dit : Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or; car, en vérité, les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cents mille cette année. *Babouc* s'informa quel était cet homme qui ſe plaignait de gagner ſi peu; il apprit qu'il y avait dans Perſépolis quarante rois plébéïens qui tenaient à bail l'empire de Perſe, et qui en rendaient quelque choſe au monarque.

Après dîner il alla dans un des plus ſuperbes temples de la ville; il s'aſſit au milieu d'une troupe de femmes et d'hommes qui étaient venus là pour paſſer le temps. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla longtemps du vice et de la vertu. Ce mage diviſa en pluſieurs parties ce qui n'avait pas beſoin d'être diviſé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair; il enſeigna tout ce qu'on ſavait. Il ſe paſſionna froidement, et ſortit ſuant et hors d'haleine. Toute l'aſſemblée alors ſe réveilla, et crut avoir aſſiſté à une

inſtruction. *Babouc* dit : Voilà un homme qui a fait de ſon mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ſes concitoyens ; mais ſon intention était bonne, il n'y a pas là de quoi détruire Perſépolis.

Au ſortir de cette aſſemblée, on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année ; c'était dans une eſpèce de baſilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Perſépolis, les plus conſidérables ſatrapes rangés avec ordre formaient un ſpectacle ſi beau, que *Babouc* crut d'abord que c'était - là toute la fête. Deux ou trois perſonnes, qui paraiſſaient des rois et des reines, parurent bientôt dans le veſtibule de ce palais ; leur langage était très - différent de celui du peuple, il était meſuré, harmonieux et ſublime. Perſonne ne dormait, on écoutait dans un profond ſilence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la ſenſibilité et de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des paſſions étaient exprimés par des traits ſi viſs et ſi touchans, que *Babouc* verſa des larmes. Il ne douta pas que ces héros et ces héroïnes, ces rois et ces reines qu'il venait d'entendre, ne fuſſent les prédicateurs de l'empire. Il ſe propoſa même d'engager *Ituriel* à les venir entendre ; bien

sûr qu'un tel ſpectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale ſi noble et ſi pure ; il ſe fit introduire chez ſa majeſté ; on le mena par un petit eſcalier, au ſecond étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et pathétique : Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, et ſans argent on n'accouche point. *Babouc* lui donna cent dariques d'or, en diſant : S'il n'y avait que que ce mal-là dans la ville, *Ituriel* aurait tort de ſe tant fâcher.

De là il alla paſſer ſa ſoirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaiſſance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, et on le lui vendit avec politeſſe beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. *Babouc* mit ſur ſes tablettes le nom du marchand, pour le faire diſtinguer par *Ituriel* au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à ſa porte ; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter ſa bourſe, que *Babouc*

avait laissée par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il, s'écria *Babouc*, que vous soyez si fidelle et si généreux, après n'avoir pas eu de honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur ? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourse; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut ; je vous l'ai vendu dix fois davantage : et cela est si vrai, que, si dans un mois vous voulez le revendre, vous n'aurez pas même ce dixième. Mais rien n'est plus juste ; c'est la fantaisie des hommes qui met le prix à ces choses frivoles ; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie ; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux ; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abondance.

Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, et par là je suis utile à l'empire. *Babouc*, après avoir un peu rêvé, le raya de ses tablettes.

Babouc, fort incertain sur ce qu'il devait penser de Persépolis, résolut de voir les mages et les lettrés; car les uns étudient la sagesse, et les autres la religion; et il se flatta que

ceux-là obtiendraient grâce pour le reſte du peuple. Dès le lendemain matin il ſe tranſporta dans un collége de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, et qu'il exerçait un empire aſſez étendu en vertu de ſon vœu d'humilité ; après quoi il laiſſa *Babouc* entre les mains d'un petit frère qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maiſon de pénitence, un bruit ſe répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces maiſons. Auſſitôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; et les mémoires diſaient tous en ſubſtance : *Conſervez-nous, et détruiſez toutes les autres.* A entendre leurs apologies, ces ſociétés étaient toutes néceſſaires ; à entendre leurs accuſations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui, pour édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors il ſe préſenta un petit homme qui était un demi-mage, et qui lui dit : Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir ; car *Zerduſt* eſt revenu ſur la terre ; les petites filles prophétiſent, en ſe feſant donner des coups de pincettes par devant et le fouet par derrière. Ainſi nous vous demandons votre protection contre le grand-lama. Comment,

dit *Babouc*, contre ce pontife roi qui réside au Thibet ? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, et vous levez contre lui des armées ? Non ; mais il dit que l'homme est libre, et nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de petits livres qu'il ne lit pas ; à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a seulement fait condamner, comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. *Babouc* frémit de la folie de ces hommes qui fesaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité et le désintéressement ; il conclut qu'*Ituriel* avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, et il pria quelques lettrés à dîner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger et de parler ; ils louaient deux sortes de personnes, les morts et eux-mêmes, et jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux et se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages,

parce

parce qu'ils n'avaient pas de ſi grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand homme ; ils ſe diſaient en face des choſes inſultantes, qu'ils croyaient des traits d'eſprit. Ils avaient eu quelque connaiſſance de la miſſion de *Babouc*. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas aſſez loué il y avait cinq ans ; un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ſes comédies ; un troiſième demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla ſeul ; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui puſſent ſe ſouffrir, ni même ſe parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. *Babouc* jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la deſtruction générale.

Dès qu'il ſe fut défait d'eux, il ſe mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'eſprit de ſes convives. Il vit ſurtout avec indignation ces gazettes de la médiſance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la baſſeſſe et la faim ont dictées ; ces lâches ſatires où l'on ménage le vautour, et où l'on déchire la colombe ; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits des femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jeta au feu tous ces déteſtables écrits, et ſortit pour aller le ſoir à la promenade. On le préſenta à un vieux lettré qui n'était point venu groſſir le nombre de ſes paraſites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaiſſait les hommes, en feſait uſage, et ſe communiquait avec diſcrétion. *Babouc* lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu et de ce qu'il avait vu.

Vous avez lu des choſes bien mépriſables, lui dit le ſage lettré; mais dans tous les temps, dans tous les pays, et dans tous les genres, le mauvais fourmille, et le bon eſt rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que, dans toutes les profeſſions, ce qu'il y a de plus indigne de paraître eſt toujours ce qui ſe préſente avec le plus d'impudence. Les véritables ſages vivent entre eux retirés et tranquilles; il y a encore parmi nous des hommes et des livres dignes de votre attention. Dans le temps qu'il parlait ainſi, un autre lettré les joignit; leurs diſcours furent ſi agréables et ſi inſtructifs, ſi élevés au-deſſus des préjugés et ſi conformes à la vertu, que *Babouc* avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, diſait-il tout bas, à qui l'ange *Ituriel* n'oſera toucher, ou il ſera bien impitoyable.

Raccommodé avec les lettrés, il était

toujours en colère contre le reſte de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait; les abus ſe préſentent à vos yeux en foule, et le bien qui eſt caché, et qui réſulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échappe. Alors il apprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, et que parmi les mages même il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui ſemblaient en ſe choquant préparer leurs communes ruines, étaient au fond des inſtitutions ſalutaires; que chaque ſociété de mages était un frein à ſes rivales; que ſi ces émules différaient dans quelques opinions, ils enſeignaient tous la même morale, qu'ils inſtruiſaient le peuple, et qu'ils vivaient ſoumis aux lois; ſemblables aux précepteurs qui veillent ſur le fils de la maiſon, tandis que le maître veille ſur eux-mêmes. Il en pratiqua pluſieurs, et vit des ames céleſtes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendaient faire la guerre au grand-lama, il y avait eu de très-grands hommes. Il ſoupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Perſépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, et les autres l'avaient ravi en admiration.

Il dit à ſon lettré : Je connais très-bien que ces mages, que j'avais crus ſi dangereux,

font en effet très-utiles, furtout quand un gouvernement fage les empêche de fe rendre trop néceffaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magiftrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, et tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux fans doute donner ces places gratuitement à ces vieux jurifconfultes qui ont paffé toute leur vie à pefer le pour et contre.

Le lettré lui répliqua : Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Perfépolis; vous favez que nos jeunes officiers fe battent très-bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges : peut-être verrez-vous que nos jeunes magiftrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La caufe était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient, étaient flottans dans leurs opinions; ils alléguaient cent lois, dont aucune n'était applicable au fond de la queftion; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans fon vrai jour : les juges décidèrent plus vîte que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut prefque unanime; ils jugèrent bien,

parce qu'ils ſuivaient les lumières de la raiſon ; et les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient conſulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avait ſouvent de très-bonnes choſes dans les abus. Il vit dès le jour même que les richeſſes des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent ; car l'empereur ayant eu beſoin d'argent, il trouva en une heure par leur moyen ce qu'il n'aurait pas eu en ſix mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages, enflés de la roſée de la terre, lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs, les enfans de ces hommes nouveaux, ſouvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne ſoit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'Etat habile, quand on a eu un père bon calculateur.

Inſenſiblement *Babouc* ſeſait grâce à l'avidité du financier, qui n'eſt pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui eſt néceſſaire. Il excuſait la folie de ſe ruiner pour juger et pour ſe battre, folie qui produit de grands magiſtrats et des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi leſquels il ſe trouvait des hommes qui éclairaient le monde ; il ſe réconciliait avec les mages

ambitieux et intrigans, chez lefquels il y avait plus de grandes vertus encore que de petits vices; mais il lui reftait bien des griefs, et furtout les galanteries des dames, et les défolations qui en devaient être la fuite, le rempliffaient d'inquiétude et d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il fe fit mener chez un miniftre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût affaffinée en fa préfence par fon mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il refta deux heures dans l'antichambre fans être annoncé, et deux heures encore après l'avoir été. Il fe promettait bien dans cet intervalle de recommander à l'ange *Ituriel* et le miniftre et fes infolens huiffiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pédans; tous fe plaignaient du miniftre. L'avare et l'ufurier difaient : Sans doute, cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux difait : Il ne fonge qu'à fes plaifirs; l'intrigant fe flattait de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes efpéraient qu'on leur donnerait bientôt un miniftre plus jeune.

Babouc entendait leurs difcours; il ne put

s'empêcher de dire : Voilà un homme bien heureux ; il a tous ſes ennemis dans ſon antichambre ; il écraſe de ſon pouvoir ceux qui l'envient ; il voit à ſes pieds ceux qui le déteſtent. Il entra enfin ; il vit un petit vieillard courbé ſous le poids des années et des affaires, mais encore vif et plein d'eſprit.

Babouc lui plut, et il parut à *Babouc* un homme eſtimable. La converſation devint intéreſſante. Le miniſtre lui avoua qu'il était un homme très-malheureux ; qu'il paſſait pour riche, et qu'il était pauvre ; qu'on le croyait tout-puiſſant, et qu'il était toujours contredit ; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, et que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de conſolation. *Babouc* en fut touché, et penſa que, ſi cet homme avait fait des fautes, et ſi l'ange *Ituriel* voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais ſeulement lui laiſſer ſa place.

Tandis qu'il parlait au miniſtre, entre bruſquement la belle dame chez qui *Babouc* avait dîné ; on voyait dans ſes yeux et ſur ſon front les ſymptômes de la douleur et de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat ; elle en verſa des larmes ; elle ſe plaignit avec amertume de ce qu'on avait refuſé à ſon mari

une place où sa naissance lui permettait d'aspirer, et que ses services et ses blessures méritaient; elle s'exprima avec tant de force; elle mit tant de grâces dans ses plaintes; elle détruisit les objections avec tant d'adresse; elle fit valoir les raisons avec tant d'éloquence, qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main : Est-il possible, Madame, lui dit-il, que vous vous soyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, et dont vous avez tout à craindre? Un homme que je n'aime point? s'écria-t-elle : sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aye au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant; et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Je veux vous la faire connaître; c'est une femme charmante, pleine d'esprit et du meilleur caractère du monde; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari et mon petit mage; venez partager notre joie.

La dame mena *Babouc* chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit sa femme avec des transports d'allégresse et de reconnaissance : il embrassait tour à tour sa femme, sa maîtresse, le petit mage et *Babouc*. L'union, la gaieté, l'esprit et les grâces furent l'ame de ce repas. Apprenez, lui dit la belle

dame chez laquelle il foupait, que celles qu'on appelle quelquefois de mal-honnêtes femmes ont prefque toujours le mérite d'un très-honnête homme; et pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle *Téone*. Il y a quelques vieilles veftales qui la déchirent; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enfemble. Elle ne commettrait pas une légère injuftice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à fon amant que des confeils généreux; elle n'eft occupée que de fa gloire : il rougirait devant elle, s'il avait laiffé échapper une occafion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueufes, que d'avoir pour témoin et pour juge de fa conduite une maîtreffe dont on veut mériter l'eftime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maifon où régnaient tous les plaifirs. *Téone* régnait fur eux; elle favait parler à chacun fon langage. Son efprit naturel mettait à fon aife celui des autres; elle plaifait fans prefque le vouloir; elle était auffi aimable que bienfefante; et, ce qui augmentait le prix de toutes fes bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout fcythe et tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que s'il reftait encore à Perfépolis, il oublierait *Ituriel* pour *Téone*. Il s'affectionnait à la ville dont le peuple était poli, doux et bienfefant, quoique léger,

médiſant et plein de vanité. Il craignait que Perſépolis ne fût condamnée ; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite ſtatue compoſée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuſes et les plus viles ; il la porta à *Ituriel* : Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or et diamans ? *Ituriel* entendit à demi-mot ; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſépolis, et de laiſſer aller *le monde comme il va* ; car, dit-il : *Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.* On laiſſa donc ſubſiſter Perſépolis ; et *Babouc* fut bien loin de ſe plaindre, comme *Jonas* qui ſe fâcha de ce qu'on ne détruiſait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'eſt pas de ſi bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, et qu'on a ſoupé en bonne compagnie.

Fin de la Viſion de Babouc.

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

POUR UNE NOUVELLE EDITION.

Nous tromper dans nos entreprifes,
C'eft à quoi nous fommes fujets ;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des fottifes.

Ces petits vers conviennent affez à un grand nombre de raifonneurs; et c'eft une chofe affez plaifante de voir un grave directeur d'ames finir par un procès criminel, conjointement avec un banqueroutier (*). A ce propos nous réimprimons ici ce petit conte qui eft ailleurs, car il eft bon qu'il foit par-tout.

(*) *Billard*, et l'abbé *Grifel*, fameux directeur de confcience.

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

Memnon conçut un jour le projet infenfé d'être parfaitement fage. Il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois paffé par la tête. *Memnon* fe dit à lui-même : Pour être très-fage, et par conféquent très-heureux, il n'y a qu'à être fans paffions ; et rien n'eft plus aifé, comme on fait. Premièrement, je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même : Ces joues-là fe rideront un jour ; ces beaux yeux feront bordés de rouge ; cette gorge ronde deviendra plate et pendante ; cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à préfent des mêmes yeux dont je la verrai alors ; et affurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En fecond lieu, je ferai toujours fobre ; j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la féduction de la fociété ; je n'aurai qu'à me repréfenter les fuites des excès, une tête pefante, un eftomac embarraffé, la perte de la raifon, de la fanté

et du temps, je ne mangerai alors que pour le befoin; ma fanté fera toujours égale, mes idées toujours pures et lumineufes. Tout cela eft fi facile qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Enfuite, difait *Memnon*, il faut penfer un peu à ma fortune; mes défirs font modérés; mon bien eft folidement placé fur le receveur général des finances de Ninive; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance : c'eft-là le plus grand des biens. Je ne ferai jamais dans la cruelle néceffité de faire ma cour : je n'envierai perfonne, et perfonne ne m'enviera. Voilà qui eft encore très-aifé. J'ai des amis, continuait-il, je les conferverai, puifqu'ils n'auront rien à me difputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi; cela eft fans difficulté.

Ayant ainfi fait fon petit plan de fageffe dans fa chambre, *Memnon* mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui fe promenaient fous des platanes auprès de fa maifon. L'une était vieille, et paraiffait ne fonger à rien; l'autre était jeune, jolie, et femblait fort occupée. Elle foupirait, elle pleurait, et n'en avait que plus de grâces. Notre fage fut touché, non pas de la beauté de la dame (il était bien sûr de ne pas fentir une telle faibleffe), mais de l'affliction où il la voyait. Il defcendit, il aborda la jeune ninivienne, dans le deffein de

la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta, de l'air le plus naïf et le plus touchant, tout le mal que lui fesait un oncle qu'elle n'avait point; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais possédé, et tout ce qu'elle avait à craindre de sa violence. Vous me paraissez un homme de si bon conseil, lui dit-elle, que si vous aviez la condescendance de venir jusque chez moi, et d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. *Memnon* n'hésita pas à la suivre, pour examiner sagement ses affaires, et pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée, et le fit asseoir avec elle poliment sur un large sofa, où ils se tenaient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux, dont il échappait quelquefois des larmes, et qui en se relevant rencontraient toujours les regards du sage *Memnon*. Ses discours étaient pleins d'un attendrissement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. *Memnon* prenait ses affaires extrêmement à cœur, et se sentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête et si malheureuse. Ils cessèrent insensiblement, dans la chaleur de la conversation, d'être vis-à-vis l'un de l'autre,

Leurs jambes ne furent plus croifées. *Memnon* la confeilla de fi près, et lui donna des avis fi tendres, qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires, et qu'ils ne favaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'oncle, ainfi qu'on peut bien le penfer : il était armé de la tête aux pieds; et la première chofe qu'il dit, fut qu'il allait tuer, comme de raifon, le fage *Memnon* et fa nièce; la dernière qui lui échappa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. *Memnon* fut obligé de donner tout ce qu'il avait. On était heureux dans ce temps-là d'en être quitte à fi bon marché; l'Amérique n'était pas encore découverte, et les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près fi dangereufes qu'elles le font aujourd'hui.

Memnon honteux et défefpéré rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de fes intimes amis. Si je refte feul chez moi, dit-il, j'aurai l'efprit occupé de ma trifte aventure, je ne mangerai point, je tomberai malade; il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur fociété la fottife que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour diffiper fa trifteffe. Un peu de vin pris modérément eft un remède pour l'ame

et

et pour le corps. C'eſt ainſi que penſe le ſage *Memnon;* et il s'enivre. On lui propoſe de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis eſt un paſſe-temps honnête. Il joue; on lui gagne tout ce qu'il a dans ſa bourſe, et quatre fois autant ſur ſa parole. Une diſpute s'élève ſur le jeu, on s'échauffe : l'un de ſes amis intimes lui jette à la tête un cornet, et lui crève un œil. On rapporte chez lui le ſage *Memnon* ivre, ſans argent, et ayant un œil de moins.

Il cuve un peu ſon vin; et dès qu'il a la tête plus libre, il envoie ſon valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive, pour payer ſes intimes amis : on lui dit que ſon débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuſe qui met en alarme cent familles. *Memnon* outré va à la cour avec un emplâtre ſur l'œil et un placet à la main, pour demander juſtice au roi contre le banqueroutier. Il rencontre dans un ſalon pluſieurs dames, qui portaient toutes d'un air aiſé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles, qui le connaiſſait un peu, dit en le regardant de côté : Ah l'horreur! Une autre qui le connaiſſait davantage lui dit : Bon ſoir, M. *Memnon;* mais vraiment, monſieur *Memnon*, je ſuis fort aiſe de vous voir; à propos, M. *Memnon*, pourquoi avez-vous perdu

un œil ? Et elle paſſa ſans attendre ſa réponſe. *Memnon* ſe cacha dans un coin, et attendit le moment où il put ſe jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baiſa trois fois la terre, et préſenta ſon placet. Sa gracieuſe majeſté le reçut très-favorablement, et donna le mémoire à un de ſes ſatrapes pour lui en rendre compte. Le ſatrape tire *Memnon* à part, et lui dit d'un air de hauteur, en ricanant amèrement : Je vous trouve un plaiſant borgne, de vous adreſſer au roi plutôt qu'à moi, et encore plus plaiſant d'oſer demander juſtice contre un honnête banqueroutier que j'honore de ma protection, et qui eſt le neveu d'une femme de chambre de ma maîtreſſe. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, ſi vous voulez conſerver l'œil qui vous reſte.

Memnon ayant ainſi le matin renoncé aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, et ſurtout à la cour, avait été avant la nuit trompé et volé par une belle dame, s'était enivré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, et avait été à la cour, où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement et navré de douleur, il s'en retourne, la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huiſſiers qui démeublaient ſa maiſon de la part de ſes créanciers. Il reſte preſque évanoui ſous un platane ; il y rencontre la belle dame du matin,

qui se promenait avec son cher oncle, et qui éclata de rire en voyant *Memnon* avec son emplâtre. La nuit vint; *Memnon* se coucha sur de la paille auprès des murs de sa maison. La fièvre le saisit; il s'endormit dans l'accès, et un esprit céleste lui apparut en songe.

Il était tout resplendissant de lumière. Il avait six belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, et ne ressemblait à rien. Qui es-tu? lui dit *Memnon*. Ton bon génie, lui répondit l'autre. Rends-moi donc mon œil, ma santé, mon bien, ma sagesse, lui dit *Memnon*. Ensuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'esprit. Et quel monde habitez-vous? dit l'homme affligé. Ma patrie, répondit-il, est à cinq cents millions de lieues du soleil, dans une petite étoile auprès de Sirius, que tu vois d'ici. Le beau pays! dit *Memnon* : quoi! vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent son argent et qui lui crèvent un œil, point de banqueroutiers, point de satrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice? Non, dit l'habitant de l'étoile; rien de tout cela. Nous ne sommes jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point; nous ne sesons point d'excès de

O 2

table, parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; et les ſatrapes ne nous font jamais d'injuſtice, parce que dans notre petite étoile tout le monde eſt égal.

Memnon lui dit alors : Monſeigneur, ſans femme et ſans dîné, à quoi paſſez-vous votre temps ? A veiller, dit le génie, ſur les autres globes qui nous ſont confiés : et je viens pour te conſoler. Hélas ! reprit *Memnon*, que ne veniez-vous la nuit paſſée, pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étais auprès d'*Aſſan*, ton frère aîné, dit l'être céleſte. Il eſt plus à plaindre que toi. Sa gracieuſe majeſté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiſcrétion, et il eſt actuellement dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. C'eſt bien la peine, dit *Memnon*, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un ſoit borgne, l'autre aveugle, l'un couché ſur la paille, l'autre en priſon. Ton ſort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il eſt vrai que tu ſeras toujours borgne ; mais, à cela près, tu ſeras aſſez heureux, pourvu que tu ne faſſes jamais le ſot projet

d'être parfaitement fage. C'eft donc une chofe à laquelle il eft impoffible de parvenir ? s'écria *Memnon* en foupirant. Auffi impoffible, lui répliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puiffant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en fommes bien loin. Il y a un globe où tout cela fe trouve ; mais dans les cent mille millions de mondes qui font difperfés dans l'étendue, tout fe fuit par degrés. On a moins de fageffe et de plaifir dans le fecond que dans le premier, moins dans le troifième que dans le fecond, ainfi du refte jufqu'au dernier, où tout le monde eft complétement fou. J'ai bien peur, dit *Memnon*, que notre petit globe terraquée ne foit précifément les petites-maifons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait, dit l'efprit ; mais il en approche : il faut que tout foit en fa place. Eh mais, dit *Memnon*, certains poëtes, certains philofophes ont donc grand tort de dire que *tout eft bien?* Ils ont grande raifon, dit le philofophe de là-haut, en confidérant l'arrangement de l'univers entier. Ah ! je ne croirai cela, répliqua le pauvre *Memnon*, que quand je ne ferai plus borgne.

Fin de Memnon ou la Sageffe humaine.

LES

DEUX CONSOLÉS.

Le grand philofophe *Citophile* difait un jour à une femme défolée, et qui avait jufte fujet de l'être : Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand *Henri IV*, a été auffi malheureufe que vous : on la chaffa de fes royaumes ; elle fut près de périr fur l'Océan par les tempêtes ; elle vit mourir fon royal époux fur l'échafaud. J'en fuis fâchée pour elle, dit la dame ; et elle fe mit à pleurer fes propres infortunes.

Mais, dit *Citophile*, fouvenez-vous de *Marie Stuart :* elle aimait fort honnêtement un brave muficien qui avait une très-belle baffe-taille. Son mari tua fon muficien à fes yeux ; et enfuite fa bonne amie et fa bonne parente, la reine *Elifabeth*, qui fe difait pucelle, lui fit couper le cou fur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prifon dix-huit années. Cela eft fort cruel, répondit la dame ; et elle fe replongea dans fa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler, dit le confolateur, de la belle *Jeanne de Naples*, qui fut prife et étranglée ? Je m'en fouviens confufément, dit l'affligée.

Il faut que je vous conte, ajouta l'autre, l'aventure d'une fouveraine qui fut détrônée de mon temps après foupé, et qui eft morte dans une île déferte. Je fais toute cette hiftoire, répondit la dame.

Eh bien donc, je vais vous apprendre ce qui eft arrivé à une autre grande princeffe à qui j'ai montré la philofophie. Elle avait un amant, comme en ont toutes les grandes et belles princeffes. Son père entra dans fa chambre, et furprit l'amant qui avait le vifage tout en feu et l'œil étincelant comme une efcarboucle; la dame auffi avait le teint fort animé. Le vifage du jeune homme déplut tellement au père, qu'il lui appliqua le plus énorme foufflet qu'on eût jamais donné dans fa province. L'amant prit une paire de pincettes et caffa la tête au beau-père, qui guérit à peine, et qui porte encore la cicatrice de cette bleffure. L'amante éperdue fauta par la fenêtre et fe démit le pied; de manière qu'aujourd'hui elle boite vifiblement, quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à la mort pour avoir caffé la tête à un très-grand prince. Vous pouvez juger de l'état où était la princeffe quand on menait pendre l'amant. Je l'ai vue longtemps lorfqu'elle était en prifon; elle ne me parlait jamais que de fes malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je ſonge aux miens ? lui dit la dame. C'eſt, dit le philoſophe, parce qu'il n'y faut pas ſonger, et que, tant de grandes dames ayant été ſi infortunées, il vous ſied mal de vous déſeſpérer. Songez à *Hécube*, ſongez à *Niobé.* Ah ! dit la dame, ſi j'avais vécu de leur temps, ou de celui de tant de belles princeſſes, et ſi pour les conſoler vous leur aviez conté mes malheurs, penſez-vous qu'elles vous euſſent écouté ?

Le lendemain le philoſophe perdit ſon fils unique, et fut ſur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dreſſer une liſte de tous les rois qui avaient perdu leurs enfans, et la porta au philoſophe ; il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins. Trois mois après ils ſe revirent, et furent étonnés de ſe retrouver d'une humeur très-gaie. Ils firent ériger une belle ſtatue au *Temps*, avec cette inſcription :

A CELUI QUI CONSOLE.

Fin des deux Conſolés.

HISTOIRE

HISTOIRE

DES VOYAGES

DE SCARMENTADO,

Ecrite par lui-même.

Je naquis dans la ville de Candie, en 1600. Mon père en était gouverneur ; et je me fouviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans lefquels il me fefait defcendre de *Minos* en droite ligne ; mais mon père ayant été difgracié, il fit d'autres vers où je ne defcendais plus que de *Pafiphaé* et de fon amant. C'était un bien méchant homme que cet *Iro*, et le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'île. (1)

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'efpérance

(1) Anagramme de *Roi*, poëte né avec des talens que fon penchant pour la fatire, les aventures qui en furent la fuite, fa jaloufie contre les hommes de la littérature qui lui étaient fupérieurs, avilirent et rendirent malheureux. Le ballet des *Elémens* et l'opéra de *Callirhoé*, font les feuls de fes ouvrages qui lui aient furvécu : il mourut vieux, et avait fini par fe faire dévot.

d'apprendre toutes les vérités; car jusque-là on m'avait enseigné tout le contraire, selon l'usage de ce bas monde, depuis la Chine jusqu'aux Alpes. *Monsignor Profondo*, à qui j'étais recommandé, était un homme singulier, et un des plus terribles savans qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'*Aristote*, et fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons : je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes et quelques rapines. On disait, mais très-faussement, que *la signora Olimpia*, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée *la signora Fatélo*, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend père *Poignardini*, et par le révérend père *Aconiti*, jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces ; mais en même temps je courus risque d'être excommunié et empoisonné. Je partis très-content de l'architecture de Saint-Pierre.

Je voyageai en France ; c'était le temps du règne de *Louis le juste*. La première chose qu'on me demanda, ce fut, si je voulais à mon déjeûné un petit morceau du maréchal d'*Ancre* dont le peuple avait fait rôtir la chair,

et qu'on diſtribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet Etat était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conſeil, quelquefois pour deux pages de controverſe. Il y avait plus de ſoixante ans que ce feu, tantôt couvert, et tantôt ſoufflé avec violence, déſolait ces beaux climats. C'étaient-là les libertés de l'Egliſe gallicane. Hélas, dis-je, ce peuple eſt pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainſi de ſon caractère? Il plaiſante, et il fait des Saint-Barthelemi. Heureux le temps où il ne fera que plaiſanter!

Je paſſai en Angleterre : les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De ſaints catholiques avaient réſolu, pour le bien de l'Egliſe, de faire ſauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale, et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuſe reine *Marie*, fille de *Henri VIII*, avait fait brûler plus de cinq cents de ſes ſujets. Un prêtre ibernois m'aſſura que c'était une très-bonne action; premièrement, parce que ceux qu'on avait brûlés étaient anglais; en ſecond lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils ne croyaient pas au trou de St *Patrice*. Il s'étonnait ſurtout

que la reine *Marie* ne fût pas encore canonisée; mais il espérait qu'elle le ferait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus flegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à la Haie. C'était la tête chauve du premier ministre *Barnevelt*, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié je demandai quel était son crime, et s'il avait trahi l'Etat? Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la foi. Vous sentez bien que si de telles opinions s'établissaient, une république ne pourrait subsister, et qu'il faut des lois sévères pour réprimer de si scandaleuses horreurs. Un profond politique du pays me dit en soupirant : Hélas! Monsieur, le bon temps ne durera pas toujours; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé; le fonds de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vîte un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers et de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infans, les infantes étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : A moins que ce trône ne soit réservé pour DIEU, je ne vois pas à quoi il peut servir. Ces indiscrètes paroles furent entendues d'un grave espagnol, et me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand-inquisiteur parut sur ce trône d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, et sans capuchon; puis marchait le bourreau; puis on voyait au milieu des alguazils et des grands environ quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables et des flammes. C'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à *Moïse*, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs

P 3

commères, ou qui n'avaient pas adoré *Notre-Dame d'Atocha*, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit, arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad : ils m'embrassèrent tendrement, et me menèrent sans me dire un seul mot dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me serra quelque temps entre ses bras, avec une affection toute paternelle; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé; mais que tous les appartemens de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Eh bien, mon cher enfant, pour quel péché? parlez-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me fouvins de mes indifcrètes paroles. J'en fus quitte pour la difcipline et une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand-inquifiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé fa petite fête. Je lui dis que cela était délicieux, et j'allai preffer mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il eft. Ils avaient eu le temps de s'inftruire de toutes les grandes chofes que les Efpagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par lefquels il paraît qu'on avait égorgé ou brûlé ou noyé dix millions d'infidelles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait ; mais quand on réduirait ces facrifices à cinq millions de victimes, cela ferait encore admirable.

Le défir de voyager me preffait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie ; nous en prîmes la route. Je me propofai bien de ne plus dire mon avis fur les fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, font des mécréans qui n'ont point été baptifés, et qui par conféquent feront bien plus cruels que les révérends pères inquifiteurs. Gardons le filence quand nous ferons chez les mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement

furpris de voir en Turquie beaucoup plus d'églifes chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jufqu'à des troupes nombreufes de moines qu'on laiffait prier la vierge *Marie* librement, et maudire *Mahomet*, ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien. Les bonnes gens que les Turcs ! m'écriai-je. Les chrétiens grecs et les chrétiens latins étaient ennemis mortels dans Conftantinople; ces efclaves fe perfécutaient les uns les autres, comme des chiens qui fe mordent dans la rue, et à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les féparer. Le grand-vifir protégeait alors les Grecs. Le patriarche grec m'accufa d'avoir foupé chez le patriarche latin, et je fus condamné en plein divan à cent coups de latte fur la plante des pieds, rachetables de cinq cents fequins. Le lendemain le grand-vifir fut étranglé; le furlendemain fon fucceffeur, qui était pour le parti des latins, et qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende, pour avoir foupé chez le patriarche grec. Je fus dans la trifte néceffité de ne plus fréquenter ni l'Eglife grecque ni la latine. Pour m'en confoler je pris à loyer une fort belle circaffienne, qui était la perfonne la plus tendre dans le tête à tête, et la plus dévote à la mofquée. Une nuit, dans les doux tranfports

de ſon amour, elle s'écria en m'embraſſant : *Alla*, *Illa*, *Alla ;* ce ſont les paroles ſacramentales des Turcs ; je crus que c'était celles de l'amour : je m'écriai auſſi fort tendrement : *Alla*, *Illa*, *Alla*. Ah ! me dit-elle, le DIEU miſéricordieux ſoit loué ! vous êtes turc. Je lui dis que je le béniſſais de m'en avoir donné la force, et je me crus trop heureux. Le matin l'iman vint pour me circoncire ; et comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me propoſa de m'empaler : je ſauvai mon prépuce et mon derrière avec mille ſequins, et je m'enfuis vîte en Perſe, réſolu de ne plus entendre ni meſſe grecque ni latine en Turquie, et de ne plus crier *Alla*, *Illa*, *Alla*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Iſpahan, on me demanda ſi j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc ? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut ſavoir que les factions du *mouton blanc* et du *mouton noir* partageaient encore les Perſans. On crut que je me moquais des deux partis, de ſorte que je me trouvai déjà une violente affaire ſur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encore grand nombre de ſequins pour me débarraſſer des moutons.

Je pouſſai juſqu'à la Chine avec un interprète, qui m'aſſura que c'était là le pays où

l'on vivait librement et gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu et à ſang; et les révérends pères jéſuites, d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, diſaient qu'ils y gagnaient des ames à DIEU, ſans que perſonne en ſût rien. On n'a jamais vu de convertiſſeurs ſi zélés; car ils ſe perſécutaient les uns les autres tour à tour: ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies; ils ſe traitaient d'infidelles et de prévaricateurs pour une ame. Il y avait ſurtout une horrible querelle entre eux ſur la manière de faire la révérence. Les jéſuites voulaient que les Chinois ſaluaſſent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, et les dominicains voulaient qu'on les ſaluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jéſuites pour un dominicain. On me fit paſſer chez ſa majeſté tartare pour un eſpion du pape. Le conſeil ſuprême chargea un premier mandarin qui ordonna à un ſergent qui commanda à quatre sbires du pays de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent quarante génuflexions devant ſa majeſté. Elle me fit demander ſi j'étais l'eſpion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en perſonne le détrôner? Je lui répondis que le pape était un prêtre de ſoixante et dix ans; qu'il

demeurait à quatre mille lieues de ſa ſacrée majeſté tartaro-chinoiſe; qu'il avait environ deux mille ſoldats qui montaient la garde avec un paraſol; qu'il ne détrônait perſonne, et que ſa majeſté pouvait dormir en ſureté. Ce fut l'aventure la moins funeſte de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaiſſeau eut beſoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la cour du grand *Aureng-Zeb*, dont on diſait des merveilles dans le monde: il était alors dans Dehli. J'eus la conſolation de l'enviſager le jour de la pompeuſe cérémonie dans laquelle il reçut le préſent céleſte que lui envoyait le shérif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maiſon ſainte, le *caaba*, le *beth Alla*. Ce balai eſt le ſymbole qui balaie toutes les ordures de l'ame. *Aureng-Zeb* ne paraiſſait pas en avoir beſoin; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indouſtan. Il eſt vrai qu'il avait égorgé un de ſes frères et empoiſonné ſon père. Vingt raïas et autant d'omras étaient morts dans les ſupplices; mais cela n'était rien, et on ne parlait que de ſa dévotion. On ne lui comparait que la ſacrée majeſté du ſéréniſſime empereur de Maroc, *Muley Iſmaël*, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot; les voyages m'avaient formé, et je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains. Un jeune français avec qui je logeais, manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes et à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très-indiscrétement qu'il y avait en Europe de très-pieux souverains qui gouvernaient bien leurs Etats, et qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères et leurs frères, et sans couper les têtes de leurs sujets. Notre interprète transmit en indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vîte seller mes chameaux : nous partîmes le français et moi. J'ai su depuis que la nuit même les officiers du grand *Aureng-Zeb* étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, et tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très-juste.

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des nations ? Le capitaine nègre lui répondit : Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, et notre laine est frisée ; vous avez la peau

de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène ; par conféquent nous devons, par les lois facrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée, comme des bêtes de fomme, pour nous faire travailler à je ne fais quel emploi auffi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une efpèce de terre jaune qui par elle-même n'eft bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Egypte ; auffi quand nous vous rencontrons, et que nous fommes les plus forts, nous vous fefons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles.

On n'avait rien à répliquer à un difcours fi fage. J'allai labourer le champ d'une vieille négreffe, pour conferver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable fur la terre : je réfolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi : je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

Fin de l'hiftoire des voyages de Scarmentado.

MICROMEGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

AVERTISSEMENT.

Ce roman peut être regardé comme une imitation d'un des voyages de *Gulliver*. Il contient plusieurs allusions. Le nain de Saturne est M. de *Fontenelle*. Malgré sa douceur, sa circonspection, sa philosophie qui devait lui faire aimer celle de M. de *Voltaire*, il s'était lié avec les ennemis de ce grand homme, et avait paru partager, sinon leur haine, du moins leurs préventions. Il fut fort blessé du rôle qu'il jouait dans ce roman, et d'autant plus peut-être que la critique était juste, quoique sévère, et que les éloges qui s'y mêlaient y donnaient encore plus de poids. Le mot qui termine l'ouvrage n'adoucit point la blessure, et le bien qu'on dit du secrétaire de l'académie de Paris ne consola point M. de *Fontenelle* des plaisanteries qu'on se permettait sur celui de l'académie de Saturne.

MICROMEGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.

DANS une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée *Sirius*, il y avait un jeune homme de beaucoup d'efprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit fur notre petite fourmillière; il s'appelait *Micromégas*, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut: j'entends, par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques algébriftes, gens toujours utiles au public, prendront fur le champ la plume, et trouveront que, puifque M. *Micromégas*, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre, nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues

de tour ; ils trouveront , dis-je , qu'il faut abſolument que le globe qui l'a produit ait au juſte vingt-un millions ſix cents mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'eſt plus ſimple et plus ordinaire dans la nature. Les Etats de quelques ſouverains d'Allemagne ou d'Italie , dont on peut faire le tour en une demi-heure , comparés à l'empire de Turquie , de Moſcovie ou de la Chine , ne ſont qu'une très-faible image des prodigieuſes différences que la nature a miſes dans tous les êtres.

La taille de ſon excellence étant de la hauteur que j'ai dite , tous nos ſculpteurs et tous nos peintres conviendront ſans peine que ſa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour ; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à ſon eſprit , c'eſt un des plus cultivés que nous ayons ; il ſait beaucoup de choſes , il en a inventé quelques-unes : il n'avait pas encore deux cents cinquante ans , et il étudiait ſelon la coutume au collége des jéſuites de ſa planète , lorſqu'il devina , par la force de ſon eſprit , plus de cinquante propoſitions d'*Euclide*. C'eſt dix-huit de plus que *Blaiſe Paſcal* , lequel , après en avoir deviné trente-deux en ſe jouant , à ce que dit ſa

sœur, devint depuis un géomètre assez médiocre (1), et un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cents cinquante ans, au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti de son pays, grand vétillard, et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, mal-sonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuivit vivement: il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celle des colimaçons. *Micromégas* se défendit avec esprit; il mit les femmes de son côté; le procès dura deux cents vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années. (2)

(1) *Pascal* devint un très-grand géomètre, non dans la classe de ceux qui ont contribué par de grandes découvertes au progrès des sciences, comme *Descartes*, *Newton*, mais dans celle des géomètres qui ont montré par leurs ouvrages un génie du premier ordre.

(2) M. de *Voltaire* avait été persécuté par le théatin *Boyer*, pour avoir dit dans ses Lettres philosophiques que les facultés de notre ame se développent en même temps que nos organes, de la même manière que les facultés de l'ame des animaux.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracafferies et de petiteffes. Il fit une chanfon fort plaifante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarraffa guère ; et il fe mit à voyager de planète en planète, pour achever de fe former *l'efprit et le cœur*, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaife de pofte ou en berline feront, fans doute, étonnés des équipages de là-haut ; car nous autres, fur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos ufages. Notre voyageur connaiffait merveilleufement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulfives. Il s'en fervait fi à propos, que, tantôt à l'aide d'un rayon du foleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe lui et les fiens, comme un oifeau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps ; et je fuis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle eft femée, ce beau ciel empyrée que l'illuftre vicaire *Derham* (3)

(3) Savant anglais, auteur de la *Théologie aftronomique*, et de quelques autres ouvrages qui ont pour objet de prouver l'exiftence de DIEU par le détail des merveilles de la nature : malheureufement lui et fes imitateurs fe trompent fouvent dans l'expofition de ces merveilles ; ils s'extafient fur la fageffe qui fe montre dans l'ordre d'un phénomène, et on decouvre que ce phénomène eft tout différent de ce qu'ils

ſe vante d'avoir vu au bout de ſa lunette. Ce n'eſt pas que je prétende que M. *Derham* ait mal vu, à Dieu ne plaiſe ! mais *Micromégas* était ſur les lieux, c'eſt un bon obſervateur, et je ne veux contredire perſonne. *Micromégas*, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choſes nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petiteſſe du globe et de ſes habitans, ſe défendre de ce ſourire de ſupériorité qui échappe quelquefois aux plus ſages. Car enfin Saturne n'eſt guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là ſont des nains qui n'ont que mille toiſes de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ſes gens, à peu-près comme un muſicien italien ſe met à rire de la muſique de *Lulli*, quand il vient en France. Mais comme le ſirien avait un bon eſprit, il comprit bien vîte qu'un être penſant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que ſix mille pieds de haut. Il ſe familiariſa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le ſecrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'eſprit,

ont ſuppoſé ; alors c'eſt ce nouvel ordre qui leur paraît un chef-d'œuvre de ſageſſe. Ce défaut commun à tous les ouvrages de ce genre les a décrédités. On fait trop d'avance que, de quelque manière que les choſes ſoient, l'auteur finira toujours par les admirer.

qui n'avait, à la vérité, rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui fesait passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que *Micromégas* eut un jour avec M. le secrétaire.

CHAPITRE II.

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que son excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage, il faut avouer, dit *Micromégas*, que la nature est bien variée. Oui, dit le saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs.... Ah, dit l'autre, laissez là votre parterre. Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes dont les parures... Et qu'ai-je affaire de vos brunes? dit l'autre. Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits... Et non, dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le

voyageur, je veux qu'on m'inſtruiſe ; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de ſens. Nous en avons ſoixante et douze, dit l'académicien ; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos beſoins ; nous trouvons qu'avec nos ſoixante et douze ſens, notre anneau, nos cinq lunes, nous ſommes trop bornés ; et, malgré toute notre curioſité et le nombre aſſez grand de paſſions qui réſultent de nos ſoixante et douze ſens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. Je le crois bien, dit *Micromégas ;* car dans notre globe nous avons près de mille ſens, et il nous reſte encore je ne ſais quel déſir vague, je ne ſais quelle inquiétude, qui nous avertit ſans ceſſe que nous ſommes peu de choſe, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-deſſous de nous ; j'en ai vu de fort ſupérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de déſirs que de vrais beſoins, et plus de beſoins que de ſatisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais juſqu'à préſent perſonne ne m'a donné de nouvelles poſitives de ce pays-là. Le ſaturnien et le ſirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais après beaucoup de raiſonnemens fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir

aux faits. Combien de temps vivez-vous? dit le ſirien. Ah ! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. C'eſt tout commé chez nous, dit le ſirien : nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce ſoit une loi univerſelle de la nature. Hélas ! nous ne vivons, dit le ſaturnien, que cinq cents grandes révolutions du ſoleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'eſt mourir preſque au moment que l'on eſt né; notre exiſtence eſt un point, notre durée un inſtant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'inſtruire un peu, que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi je n'oſe faire aucuns projets; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immenſe. Je ſuis honteux ſurtout devant vous de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui repartit : Si vous n'étiez pas philoſophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie eſt ſept cents fois plus longue que la vôtre; mais vous ſavez trop bien que quand il faut rendre ſon corps aux élémens, et ranimer la nature ſous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphoſe eſt venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour,

c'eſt

c'eſt préciſément la même choſe. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus long-temps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a par-tout des gens de bon ſens qui ſavent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu ſur cet univers une profuſion de variétés, avec une eſpèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres penſans ſont différens, et tous ſe reſſemblent au fond par le don de la penſée et des déſirs. La matière eſt par-tout étendue ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverſes. Combien comptez-vous de ces propriétés diverſes dans votre matière? Si vous parlez de ces propriétés, dit le ſaturnien, ſans leſquelles nous croyons que ce globe ne pourrait ſubſiſter tel qu'il eſt, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la diviſibilité, et le reſte. Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre ſuffit aux vues que le Créateur avait ſur votre petite habitation. J'admire en tout ſa ſageſſe; je vois par-tout des différences, mais auſſi par-tout des proportions. Votre globe eſt petit, vos habitans le ſont auſſi; vous avez peu de ſenſations; votre matière a peu de propriétés; tout cela eſt l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur eſt votre ſoleil bien

examiné ? D'un blanc fort jaunâtre, dit le saturnien; et quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs. Notre soleil tire sur le rouge, dit le sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres.

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme DIEU, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensans qui n'ont point d'étendue, ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le sirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.

CHAPITRE III.

Voyage des deux habitans de Sirius et de Saturne.

Nos deux philosophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmosphère de Saturne avec une fort jolie provision d'instrumens mathématiques, lorsque la maîtresse du saturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ses remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que six cents soixante toises, mais qui réparait par bien des agrémens la petitesse de sa taille. Ah cruel! s'écria-t-elle, après t'avoir résisté quinze cents ans, lorsqu'enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine passé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour; si tu étais un vrai saturnien, tu serais fidelle. Où vas-tu courir? que veux-tu? nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant. Voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il était; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit-maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent ; ils fautèrent d'abord fur l'anneau qu'ils trouvèrent affez plat, comme l'a fort bien deviné un illuftre habitant de notre petit globe ; de là ils allèrent de lune en lune. Une comète paffait tout auprès de la dernière ; ils s'élancèrent fur elle avec leurs domeftiques et leurs inftrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les fatellites de Jupiter. Ils pafsèrent dans Jupiter même, et y reftèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux fecrets qui feraient actuellement fous preffe fans meffieurs les inquifiteurs, qui ont trouvé quelques propofitions un peu dures. Mais j'en ai lu le manufcrit dans la bibliothéque de l'illuftre archevêque de . . . qui m'a laiffé voir fes livres avec cette générofité et cette bonté qu'on ne faurait affez louer.

Mais revenons à nos voyageurs. En fortant de Jupiter, ils traversèrent un efpace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on fait, eft cinq fois plus petite que notre petit globe ; ils virent deux lunes qui fervent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos aftronomes. Je fais bien que le père *Caftel* écrira, et même affez plaifamment, contre l'exiftence de ces deux lunes ; mais je m'en

rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussèrent jusqu'à la ville voisine. Mais le sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent long-temps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur, c'était la terre; cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style.

CHAPITRE IV.

Ce qui leur arrive fur le globe de la terre.

Après s'être repofés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeûné deux montagnes que leurs gens leur apprêtèrent affez proprement. Enfuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du Nord au Sud. Les pas ordinaires du firien et de fes gens étaient d'environ trente mille pieds de roi; le nain de Saturne fuivait de loin en haletant; or il fallait qu'il fît environ douze pas, quand l'autre fefait une enjambée: figurez-vous (s'il eft permis de faire de telles comparaifons) un très-petit chien de manchon qui fuivrait un capitaine des gardes du roi de Pruffe.

Comme ces étrangers-là vont affez vîte, ils eurent fait le tour du globe en trente-fix heures; le foleil, à la vérité, ou plutôt la terre fait un pareil voyage en une journée; mais il faut fonger qu'on va bien plus à fon aife, quand on tourne fur fon axe, que quand on marche fur fes pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare prefque imperceptible pour eux,

qu'on nomme *la Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, ſous le nom du *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé ſon talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant deſſus et deſſous pour tâcher d'apercevoir ſi ce globe était habité ou non. Ils ſe baiſsèrent, ils ſe couchèrent, ils tâtèrent par-tout ; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre ſenſation qui pût leur faire ſoupçonner que nous et nos confrères les autres habitans de ce globe avons l'honneur d'exiſter.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vîte, décida d'abord qu'il n'y avait perſonne ſur la terre. Sa première raiſon était qu'il n'avait vu perſonne. *Micromégas* lui fit ſentir poliment que c'était raiſonner aſſez mal : car, diſait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-diſtinctement ; concluez-vous de là que ces étoiles n'exiſtent pas ? Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal ſenti. Mais, dit le nain, ce globe-ci eſt ſi mal conſtruit, cela eſt ſi irrégulier et d'une forme qui me paraît ſi ridicule ! tout ſemble être ici dans le

chaos : voyez-vous ces petits ruiſſeaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne ſont ni ronds, ni quarrés, ni ovales, ni ſous aucune forme régulière; tous ces petits grains pointus dont ce globe eſt hériſſé, et qui m'ont écorché les pieds ? (il voulait parler des montagnes) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il eſt plat aux pôles, comme il tourne autour du ſoleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles ſont néceſſairement incultes ? En vérité, ce qui fait que je penſe qu'il n'y a ici perſonne, c'eſt qu'il me paraît que des gens de bon ſens ne voudraient pas y demeurer. Eh bien, dit *Micromégas*, ce ne ſont peut-être pas non plus des gens de bon ſens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'eſt pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout eſt tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh, c'eſt peut-être pour cette raiſon-là même qu'il y a ici un peu de confuſion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété ? Le ſaturnien répliqua à toutes ces raiſons. La diſpute n'eût jamais fini, ſi par bonheur *Micromégas*, en s'échauffant à parler, n'eût caſſé le fil de ſon collier de diamans. Les diamans tombèrent ; c'étaient de jolis petits carats aſſez inégaux, dont les

plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns ; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellens microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle ; et *Micromégas* en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellens ; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuait entre deux eaux dans la mer Baltique : c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement ; et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitans de notre globe. Le saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vîte qu'il ne l'était que par des baleines ; et comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. *Micromégas* y fut fort embarrassé ; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une ame fût logée là. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a

point d'efprit dans notre habitation, lorfqu'à l'aide du microfcope, ils aperçurent quelque chofe de plus gros qu'une baleine qui flottait fur la mer Baltique. On fait que dans ce temps-là même une volée de philofophes revenait du cercle polaire, fous lequel ils avaient été faire des obfervations dont perfonne ne s'était avifé jufqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaiffeau échoua aux côtes de Bofnie, et qu'ils eurent bien de la peine à fe fauver : mais on ne fait jamais dans ce monde le deffous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chofe fe paffa, fans y rien mettre du mien, ce qui n'eft pas un petit effort pour un hiftorien.

CHAPITRE V.

Expériences et raifonnemens des deux voyageurs.

MICROMEGAS étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraiffait, et avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de fe tromper, puis les ouvrant et les ferrant, il faifit fort adroitement le vaiffeau qui portait ces meffieurs, et le mit encore fur fon ongle, fans le trop preffer, de peur de

l'écrafer. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne; le firien mit le prétendu animal dans le creux de fa main. Les paffagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui fe croyaient fur une efpèce de rocher, fe mettent tous en mouvement; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent fur la main de *Micromégas*, et fe précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs fecteurs, et des filles laponnes (*), et defcendent fur les doigts du firien. Ils en firent tant, qu'il fentit enfin remuer quelque chofe qui lui chatouillait les doigts; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index, il jugea par ce picotement qu'il était forti quelque chofe du petit animal qu'il tenait, mais il n'en foupçonna pas d'abord davantage. Le microfcope qui fefait à peine difcerner une baleine et un vaiffeau, n'avait point de prife fur un être auffi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de perfonne, mais je fuis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi; c'eft qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous

(*) Voyez les notes du difcours en vers fur la *modération*, (volume des *Poëmes*,) et celles du *Ruffe à Paris*. (volume des *Contes et Satires*.)

ne fesons pas fur la terre une plus grande figure qu'en ferait fur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu-près la fix cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une fubftance qui pourrait tenir la terre dans fa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres; et il fe peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces fubftances : or concevez, je vous prie, ce qu'elles penferaient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a fallu rendre.

Je ne doute pas que fi quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hauffe de deux grands pieds au moins les bonnets de fa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les fiens ne feront jamais que des infiniment petits.

Quelle adreffe merveilleufe ne fallut-il donc pas à notre philofophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler! Quand *Leuwenhoek* et *Hartfoëker* virent les premiers, ou crurent voir la graine dont nous fommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une fi étonnante découverte. Quel plaifir fentit *Micromégas* en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les fuivant dans toutes leurs opérations! comme il s'écria! comme il mit avec joie un de fes microfcopes dans les mains de fon compagnon

de voyage! je les vois, difaient-ils tous deux à la fois; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui fe baiffent, qui fe relèvent? En parlant ainfi, les mains leur tremblaient, par le plaifir de voir des objets fi nouveaux, et par la crainte de les perdre. Le faturnien, paffant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation. *Ah!* difait-il, *j'ai pris la nature fur le fait* (4). Mais il fe trompait fur les apparences, ce qui n'arrive que trop, foit qu'on fe ferve ou non des microfcopes.

CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec des hommes.

MICROMEGAS, bien meilleur obfervateur que fon nain, vit clairement que les atomes fe parlaient : et il le fit remarquer à fon compagnon qui, honteux de s'être mépris fur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles efpèces puffent fe communiquer des idées. Il avait le don des langues

(4) Expreffion heureufe et plaifante de *Fontenelle*, en rendant compte de quelques obfervations d'hiftoire naturelle.

aussi-bien que le sirien ; il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire? Pour parler, il faut penser, ou à peu-près; mais s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une ame : or attribuer l'équivalent d'une ame à cette espèce, cela lui paraissait absurde. Mais, dit le sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils fesaient l'amour; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire entendre? supposez-vous d'ailleurs qu'il soit plus difficile de produire un argument qu'un enfant? Pour moi, l'un et l'autre me paraissent de grands mystères : je n'ose plus ni croire ni nier, dit le nain, je n'ai plus d'opinion ; il faut tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après. C'est fort bien dit, reprit *Micromégas;* et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son pouce, il fit sur le champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle, de sorte que,

grâce à ſon induſtrie, le philoſophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos inſectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à diſtinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoique avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque inſtant. Ils entendaient des mites parler d'aſſez bon ſens : ce jeu de la nature leur paraiſſait inexplicable. Vous croyez bien que le ſirien et ſon nain brûlaient d'impatience de lier converſation avec les atomes ; le nain craignait que ſa voix de tonnerre, et ſurtout celle de *Micromégas*, n'aſſourdît les mites ſans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils ſe mirent dans la bouche des eſpèces de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaiſſeau. Le ſirien tenait le nain ſur ſes genoux, et le vaiſſeau avec l'équipage ſur un ongle ; il baiſſait la tête et parlait bas. Enfin, moyennant toutes ces précautions et bien d'autres encore, il commença ainſi ſon diſcours.

Inſectes inviſibles, que la main du Créateur s'eſt plu à faire naître dans l'abyme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des ſecrets impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour, mais je ne mépriſe perſonne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaiſſeau récita les prières des exorciſmes, les matelots jurèrent, et les philoſophes du vaiſſeau firent un ſyſtême; mais quelque ſyſtême qu'ils fiſſent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de Saturne, qui avait la voix plus douce que *Micromégas*, leur apprit alors en peu de mots à quelles eſpèces ils avaient à faire. Il leur conta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était M. *Micromégas*, et après les avoir plaints d'être ſi petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce miſérable état ſi voiſin de l'anéantiſſement, ce qu'ils feſaient dans un globe qui paraiſſait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une ame, et cent autres queſtions de cette nature.

Un raiſonneur de la troupe, plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutait de ſon ame, obſerva l'interlocuteur avec des pinnules braquées ſur un quart de cercle, fit deux ſtations, et à la troiſième il parla ainſi : Vous croyez donc, Monſieur, parce que vous avez mille toiſes depuis la tête juſqu'aux pieds, que vous êtes un..... Mille toiſes, s'écria le nain : Juſte ciel ! d'où peut-il ſavoir ma hauteur ?

hauteur? mille toifes! il ne fe trompe pas d'un pouce; quoi! cet atome m'a mefuré! il eft géomètre, il connaît ma grandeur; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microfcope, je ne connais pas encore la fienne! Oui, je vous ai mefuré, dit le phyficien, et je mefurerai bien encore votre grand compagnon. La propofition fut acceptée; fon excellence fe coucha de fon long, car s'il fe fût tenu debout, fa tête eût été trop au-deffus des nuages. Nos philofophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur *Swift* nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par fon nom à caufe de mon grand refpect pour les dames. Puis, par une fuite de triangles liés enfemble, ils conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors *Micromégas* prononça ces paroles : Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien fur fa grandeur apparente. O DIEU, qui avez donné une intelligence à des fubftances qui paraiffent fi méprifables, l'infiniment petit vous coûte auffi peu que l'infiniment grand; et s'il eft poffible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un efprit fupérieur à ceux de ces fuperbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied feul couvrirait le globe où je fuis defcendu.

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sureté croire qu'il est en effet des êtres intelligens beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que *Virgile* a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que *Swammerdam* a découvert, et ce que *Réaumur* a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et *Micromégas* parla ainsi.

CHAPITRE VII.

Converſation avec les hommes.

O Atomes intelligens, dans qui l'Etre éternel s'eſt plu à vous manifeſter ſon adreſſe et ſa puiſſance, vous devez, ſans doute, goûter des joies bien pures ſur votre globe; car ayant ſi peu de matière, et paraiſſant tout eſprit, vous devez paſſer votre vie à aimer et à penſer; c'eſt la véritable vie des eſprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il eſt ici, ſans doute. A ce diſcours, tous les philoſophes ſecouèrent la tête; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, ſi l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu conſidérés, tout le reſte eſt un aſſemblage de fous, de méchans et de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, ſi le mal vient de la matière, et trop d'eſprit ſi le mal vient de l'eſprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre eſpèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui ſont maſſacrés par eux, et que preſque par toute la terre c'eſt ainſi qu'on en

ufe de temps immémorial? Le firien frémit, et demanda quel pouvait être le fujet de ces horribles querelles entre de fi chétifs animaux. Il s'agit, dit le philofophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'eft pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui fe font égorger prétende un fétu fur ces tas de boue. Il ne s'agit que de favoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne fais pourquoi, *Céfar*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu, ni ne verra jamais, le petit coin de terre dont il s'agit; et prefque aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

Ah, malheureux! s'écria le firien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas, et d'écrafer de trois coups de pied toute cette fourmillière d'affaffins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent affez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne refte jamais la centième partie de ces miférables; fachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance les emportent prefque tous. D'ailleurs ce n'eft pas eux qu'il faut punir, ce font ces barbares fédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de

leur digeſtion, le maſſacre d'un million d'hommes, et qui enſuite en font remercier DIEU ſolennellement. Le voyageur ſe ſentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de ſi étonnans contraſtes. Puiſque vous êtes du petit nombre des ſages, dit-il à ces meſſieurs, et qu'apparemment vous ne tuez perſonne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez? Nous diſſéquons des mouches, dit le philoſophe, nous meſurons des lignes, nous aſſemblons des nombres, nous ſommes d'accord ſur deux ou trois points que nous entendons, et nous diſputons ſur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit auſſitôt fantaiſie au ſirien et au ſaturnien d'interroger ces atomes penſans, pour ſavoir les choſes dont ils convenaient. Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la canicule, à la grande étoile des gémeaux? Ils répondirent tous à la fois : Trente-deux degrés et demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune? Soixante demi-diamètres de la terre en nombres ronds. Combien pèſe votre air? Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèſe environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponſes, fut tenté de prendre

pour des forciers ces mêmes gens auxquels il avait refufé une ame un quart-d'heure auparavant.

Enfin *Micromégas* leur dit : Puifque vous favez fi bien ce qui eft hors de vous, fans doute vous favez encore mieux ce qui eft en dedans. Dites-moi ce que c'eft que votre ame, et comment vous formez vos idées? Les philofophes parlèrent tous à la fois comme auparavant : mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citait *Ariftote*, l'autre prononçait le nom de *Defcartes*, celui-ci de *Mallebranche*, cet autre de *Leibnitz*, cet autre de *Locke*. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance : L'ame eft une *entéléchie*, et une raifon par qui elle a la puiffance d'être ce qu'elle eft. C'eft ce que déclare expreffément *Ariftote*, page 633 de l'édition du louvre.

Ἐντελεχεῖα ἐστι, &c.

Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant. Ni moi non plus, dit la mite philofophique. Pourquoi donc, reprit le firien, citez-vous un certain *Ariftote* en grec? C'eft, répliqua le favant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le cartéfien prit la parole, et dit : L'ame eft un efprit pur, qui a reçu dans le ventre de fa mère toutes les idées métaphyfiques, et qui, en fortant de là, eft obligée d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a fi bien fu, et qu'elle ne faura plus. Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton ame fût fi favante dans le ventre de ta mère, pour être fi ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par efprit? Que me demandez-vous là, dit le raifonneur? je n'en ai point d'idée ; on dit que ce n'eft pas de la matière. Mais fais-tu au moins ce que c'eft que de la matière? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre eft grife, et d'une telle forme; elle a fes trois dimenfions, elle eft pefante et divifible. Eh bien, dit le firien, cette chofe qui te paraît être divifible, pefante et grife, me dirais-tu bien ce que c'eft? tu vois quelques attributs, mais le fond de la chofe, le connais-tu? Non, dit l'autre. Tu ne fais donc point ce que c'eft que la matière.

Alors M. *Micromégas* adreffant la parole à un autre fage qu'il tenait fur fon pouce, lui demanda ce que c'était que fon ame, et ce qu'elle fefait? Rien du tout, répondit le philofophe mallebranchifte, c'eft DIEU qui fait

tout pour moi ; je vois tout en lui, je fais tout en lui ; c'eſt lui qui fait tout ſans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être, reprit le ſage de Sirius. Et toi, mon ami, dit-il à un leibnitzien qui était là, qu'eſt-ce que ton ame ? C'eſt, répondit le leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne ; ou bien, ſi vous voulez, c'eſt elle qui carillonne, pendant que mon corps montre l'heure ; ou bien mon ame eſt le miroir de l'univers, et mon corps eſt la bordure du miroir : cela eſt clair.

Un petit partiſan de *Locke* était là tout auprès ; et quand on lui eût enfin adreſſé la parole : Je ne ſais pas, dit-il, comment je penſe, mais je ſais que je n'ai jamais penſé qu'à l'occaſion de mes ſens. Qu'il y ait des ſubſtances immatérielles et intelligentes, c'eſt de quoi je ne doute pas : mais qu'il ſoit impoſſible à DIEU de communiquer la penſée à la matière, c'eſt de quoi je doute fort. Je révère la puiſſance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner ; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choſes poſſibles qu'on ne penſe.

L'animal de Sirius ſourit : il ne trouva pas celui-là le moins ſage ; et le nain de Saturne aurait embraſſé le ſectateur de *Locke* ſans l'extrême diſproportion. Mais il y avait là par

malheur

malheur un petit animalcule en bonnet carré, qui coupa la parole à tous les animalcules philosophes ; il dit qu'il savait tout le secret, que cela se trouvait dans la Somme de saint *Thomas ;* il regarda de haut en bas les deux habitans célestes ; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon *Homère*, est le partage des dieux ; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et dans ces convulsions le vaisseau que le sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent long-temps ; enfin ils retrouvèrent l'équipage, et le rajustèrent fort proprement. Le sirien reprit les petites mites ; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que dans ce livre ils verraient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris à l'académie

des ſciences ; mais quand le ſecrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc : *Ah !* dit-il, *je m'en étais bien douté.*

Fin de l'hiſtoire de Micromégas.

HISTOIRE
D'UN
BON BRAMIN.

HISTOIRE

D'UN

BON BRAMIN.

Je rencontrai dans mes voyages un vieux bramin, homme fort ſage, plein d'eſprit et très-ſavant : de plus il était riche, et partant il en était plus ſage encore ; car ne manquant de rien, il n'avait beſoin de tromper perſonne. Sa famille était très-bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; et quand il ne s'amuſait pas avec ſes femmes, il s'occupait à philoſopher.

Près de ſa maiſon, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmans, demeurait une vieille indienne, bigote, imbécille et aſſez pauvre.

Le bramin me dit un jour : je voudrais n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : J'étudie depuis quarante ans, ce ſont quarante années de perdues ; j'enſeigne les autres, et j'ignore tout ; cet état porte dans mon ame tant d'humiliation et de dégoût, que la vie m'eſt inſupportable : je ſuis né, je vis dans le temps, et je

ne fais pas ce que c'eſt que le temps : je me trouve dans un point entre deux éternités, comme diſent nos ſages, et je n'ai nulle idée de l'éternité : je ſuis compoſé de matière ; je penſe, je n'ai jamais pu m'inſtruire de ce qui produit la penſée : j'ignore ſi mon entendement eſt en moi une ſimple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et ſi je penſe avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non-ſeulement le principe de ma penſée m'eſt inconnu, mais le principe de mes mouvemens m'eſt également caché : je ne fais pourquoi j'exiſte ; cependant on me fait chaque jour des queſtions ſur tous ces points ; il faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

C'eſt bien pis quand on me demande ſi *Brama* a été produit par *Vitſnou*, ou s'ils ſont tous deux éternels. DIEU m'eſt témoin que je n'en fais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponſes. Ah! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. Je ſuis auſſi en peine que ceux qui me font cette queſtion : je leur dis quelquefois que tout eſt le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni

moi non plus : je me retire chez moi accablé de ma curiofité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons; les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie, et fe moquer des hommes; les autres croient favoir quelque chofe, et fe perdent dans des idées extravagantes; tout augmente le fentiment douloureux que j'éprouve. Je fuis près quelquefois de tomber dans le défefpoir, quand je fonge qu'après toutes mes recherches je ne fais ni d'où je viens, ni ce que je fuis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bon homme me fit une vraie peine; perfonne n'était ni plus raifonnable, ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans fon entendement, et de fenfibilité dans fon cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans fon voifinage : je lui demandai fi elle avait jamais été affligée de ne favoir pas comment fon ame était faite? Elle ne comprit feulement pas ma queftion : elle n'avait jamais réfléchi un feul moment de fa vie fur un feul des points qui tourmentaient le bramin : elle croyait aux métamorphofes de *Vitfnou* de tout fon cœur; et pourvu qu'elle

pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis: N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien, et qui vit content? Vous avez raison, me répondit-il; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur.

Cette réponse de mon bramin me fit une plus grande impression que tout le reste; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécille.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. Il y a pourtant, disais-je, une furieuse contradiction dans cette manière de penser: car enfin de quoi s'agit-il? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot? Il y a bien plus: ceux qui sont contens de leur être sont bien sûrs d'être contens; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun, pour peu que ce sens commun

contribue à notre mal-être. Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai perſonne qui voulût accepter le marché de devenir imbécille pour devenir content. De là je conclus que ſi nous feſons cas du bonheur, nous feſons encore plus de cas de la raiſon.

Mais, après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raiſon à la félicité, c'eſt être très-inſenſé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer? comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

Fin de l'hiſtoire du bon Bramin.

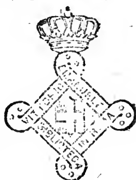
CANDIDE

OU

L'OPTIMISME,

Traduit de l'allemand de M. le docteur RALPH.

Avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759.



CANDIDE

OU

L'OPTIMISME.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chaſſé d'icelui.

Il y avait en Veſtphalie, dans le château de M. le baron de *Thunder-ten-tronckh*, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa phyſionomie annonçait ſon ame. Il avait le jugement aſſez droit, avec l'eſprit le plus ſimple ; c'eſt, je crois, pour cette raiſon qu'on le nommait *Candide*. Les anciens domeſtiques de la maiſon ſoupçonnaient qu'il était fils de la ſœur de monſieur le baron, et d'un bon et honnête gentilhomme du voiſinage, que cette demoiſelle ne voulut jamais épouſer, parce qu'il n'avait pu prouver que ſoixante et onze quartiers, et que le reſte de ſon arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

Monfieur le baron était un des plus puiffans feigneurs de la Veftphalie, car fon château avait une porte et des fenêtres. Sa grande falle même était ornée d'une tapifferie. Tous les chiens de fes baffes-cours compofaient une meute dans le befoin ; fes palefreniers étaient fes piqueurs ; le vicaire du village était fon grand-aumônier. Ils l'appelaient tous *Monfeigneur*, et ils riaient quand il fefait des contes.

Madame la baronne, qui pefait environ trois cents cinquante livres, s'attirait par là une très-grande confidération, et fefait les honneurs de la maifon avec une dignité qui la rendait encore plus refpectable. Sa fille *Cunégonde*, âgée de dix-fept ans, était haute en couleur, fraîche, graffe, appétiffante. Le fils du baron paraiffait en tout digne de fon père. Le précepteur *Panglofs* était l'oracle de la maifon, et le petit *Candide* écoutait fes leçons avec toute la bonne foi de fon âge et de fon caractère.

Panglofs enfeignait la métaphyfico-théologo-cofmolo-nigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet fans caufe, et que dans ce meilleur des mondes poffibles, le château de monfeigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes poffibles.

Il eſt démontré, diſait-il, que les choſes ne peuvent être autrement; car tout étant fait pour une fin, tout eſt néceſſairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, auſſi avons-nous des lunettes. Les jambes ſont viſiblement inſtituées pour être chauſſées, et nous avons des chauſſes. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux, auſſi monſeigneur a un très-beau château; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé: et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année: par conſéquent ceux qui ont avancé que tout eſt bien ont dit une ſottiſe; il fallait dire que tout eſt au mieux.

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment; car il trouvait mademoiſelle *Cunégonde* extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardieſſe de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de *Thunder-ten-tronckh*, le ſecond degré de bonheur était d'être mademoiſelle *Cunégonde*, le troiſième de la voir tous les jours, et le quatrième d'entendre maître *Pangloſs*, le plus grand philoſophe de la province, et par conſéquent de toute la terre.

Un jour *Cunégonde*, en ſe promenant

auprès du château dans le petit bois qu'on appelait *parc*, vit entre des brouffailles le docteur *Planglofs* qui donnait une leçon de phyfique expérimentale à la femme de chambre de fa mère, petite brune très-jolie et très-docile. Comme mademoifelle *Cunégonde* avait beaucoup de difpofitions pour les fciences, elle obferva fans fouffler les expériences réitérées dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raifon fuffifante du docteur, les effets et les caufes, et s'en retourna toute agitée, toute penfive, toute remplie du défir d'être favante, fongeant qu'elle pourrait bien être la raifon fuffifante du jeune *Candide*, qui pouvait auffi être la fienne.

Elle rencontra *Candide* en revenant au château, et rougit : *Candide* rougit auffi. Elle lui dit bon jour d'une voix entrecoupée ; et *Candide* lui parla fans favoir ce qu'il difait. Le lendemain après le dîner, comme on fortait de table, *Cunégonde* et *Candide* fe trouvèrent derrière un paravent ; *Cunégonde* laiffa tomber fon mouchoir, *Candide* le ramaffa ; elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baifa innocemment la main de la jeune demoifelle avec une vivacité, une fenfibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches fe rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs

mains

mains s'égarèrent. M. le baron de *Thunder-ten-tronckh* paſſa auprès du paravent, et voyant cette cauſe et cet effet, chaſſa *Candide* du château à grands coups de pied dans le derrière; *Cunégonde* s'évanouit : elle fut ſouffletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même; et tout fut conſterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux poſſibles.

CHAPITRE II.

Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

CANDIDE, chaſſé du paradis terreſtre, marcha long-temps ſans ſavoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant ſouvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes; il ſe coucha ſans ſouper au milieu des champs entre deux ſillons; la neige tombait à gros flocons. *Candide* tout tranſi ſe traîna le lendemain vers la ville voiſine qui s'appelle *Valdberghoff-trarbk-dikdorff*, n'ayant point d'argent, mourant de faim et de laſſitude. Il s'arrêta triſtement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très-bien fait, et qui a la taille requiſe; ils s'avancèrent vers

Candide, et le prièrent à dîner très-civilement. Meſſieurs, leur dit *Candide* avec une modeſtie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah, Monſieur! lui dit un des bleus, les perſonnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut? Oui, Meſſieurs, c'eſt ma taille, dit-il, en feſant la révérence. Ah, Monſieur! mettez-vous à table; non-ſeulement nous vous défrayerons, mais nous ne ſouffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent; les hommes ne ſont faits que pour ſe ſecourir les uns les autres. Vous avez raiſon; dit *Candide*; c'eſt ce que M. *Pangloſs* m'a toujours dit, et je vois bien que tout eſt au mieux. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire ſon billet, on n'en veut point, on ſe met à table. N'aimez-vous pas tendrement?.... Oh oui! répond-il, j'aime tendrement mademoiſelle *Cunégonde*. Non, dit l'un de ces Meſſieurs, nous vous demandons ſi vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares? Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment? c'eſt le plus charmant des rois, et il faut boire à ſa ſanté. — Oh! très-volontiers, Meſſieurs; et il boit. C'en eſt aſſez, lui dit-on, vous voilà l'appui,

le foutien, le défenfeur, le héros des Bulgares; votre fortune eft faite, et votre gloire eft affurée. On lui met fur le champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hauffer la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton; le lendemain il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups; le furlendemain on ne lui en donne que dix, et il eft regardé par fes camarades comme un prodige.

Candide tout ftupéfait ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avifa un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilége de l'efpèce humaine, comme de l'efpèce animale, de fe fervir de fes jambes à fon plaifir. Il n'eut pas fait deux lieues que voilà quatre autres héros de fix pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fuftigé trente-fix fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés font libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix; il fe détermina, en vertu du don de DIEU qu'on

nomme *liberté*, à paffer trente-fix fois par les baguettes ; il effuya deux promenades. Le régiment était compofé de deux mille hommes; cela lui compofa quatre mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du cou jufqu'au cul, lui découvrirent les mufcles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troifième courfe, *Candide* n'en pouvant plus demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui caffer la tête; il obtint cette faveur; on lui bande les yeux; on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares paffe dans ce moment, s'informe du crime du patient; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de *Candide*, que c'était un jeune métaphyficien fort ignorant des chofes de ce monde, et il lui accorda fa grâce avec une clémence qui fera louée dans tous les journaux et dans tous les fiècles. Un brave chirurgien guérit *Candide* en trois femaines avec les émolliens enfeignés par *Diofcoride*. Il avait déjà un peu de peau, et pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares.

CHAPITRE III.

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.

RIEN n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu-près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille ames. *Candide*, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois fesaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourans, et gagna d'abord un village voisin; il était en cendres: c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards

criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfans à leurs mamelles ſanglantes; là des filles éventrées, après avoir aſſouvi les beſoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers ſoupirs; d'autres à demi brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues ſur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vîte dans un autre village : il appartenait à des bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. *Candide*, toujours marchant ſur des membres palpitans, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites proviſions dans ſon biſſac, et n'oubliant jamais mademoiſelle *Cunégonde*. Ses proviſions lui manquèrent quand il fut en Hollande; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât auſſi bien qu'il l'avait été dans le château de M. le baron, avant qu'il en eût été chaſſé pour les beaux yeux de mademoiſelle *Cunégonde*.

Il demanda l'aumône à pluſieurs graves perſonnages, qui lui répondirent tous, que s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maiſon de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adreſſa enſuite à un homme qui venait de parler tout ſeul une heure de ſuite ſur la charité dans une grande aſſemblée. Cet orateur le regardant de travers, lui dit : Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous pour la bonne cauſe ? Il n'y a point d'effet ſans cauſe, répondit modeſtement *Candide ;* tout eſt enchaîné néceſſairement, et arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fuſſe chaſſé d'auprès de mademoiſelle *Cunégonde*, que j'aye paſſé par les baguettes, et il faut que je demande mon pain, juſqu'à ce que je puiſſe en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape ſoit l'antechriſt ? Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit *Candide ;* mais qu'il le ſoit, ou qu'il ne le ſoit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre : va, coquin, va, miſérable, ne m'approche de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, et aviſant un homme qui doutait que le pape fût antechriſt, lui répandit ſur le chef un plein..... O ciel ! à quel excès ſe porte le zèle de la religion dans les dames !

Un homme qui n'avait point été baptiſé, un bon anabaptiſte, nommé *Jacques*, vit la manière cruelle et ignominieuſe dont on traitait ainſi un de ſes frères, un être à deux pieds ſans plumes, qui avait une ame ; il l'amena

chez lui, le nettoya, lui donna du pain et de la bière, lui fit préfent de deux florins, et voulut même lui apprendre à travailler dans fes manufactures aux étoffes de Perfe qu'on fabrique en Hollande. *Candide* fe profternant prefque devant lui s'écriait : Maître *Panglofs* l'avait bien dit que tout était au mieux dans ce monde, car je fuis infiniment plus touché de votre extrême générofité que de la dureté de ce monfieur à manteau noir, et de madame fon époufe.

Le lendemain, en fe promenant, il rencontra un gueux tout couvert de puftules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, et crachant une dent à chaque effort.

CHAPITRE IV.

Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie, le docteur Panglofs, et ce qui en advint.

CANDIDE, plus ému encore de compaffion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de fon honnête anabaptifte *Jacques*. Le fantôme le regarda fixement, verfa des larmes, et fauta à fon cou. *Candide* effrayé recule. Hélas! dit le miférable à l'autre miférable, ne reconnaiffez-vous plus votre cher *Panglofs*? Qu'entends-je? vous, mon cher maître! vous, dans cet état horrible! quel malheur vous eft-il donc arrivé? pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux? qu'eft devenue mademoifelle *Cunégonde*, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature? Je n'en peux plus, dit *Panglofs*. Auffitôt *Candide* le mena dans l'étable de l'anabaptifte, où il lui fit manger un peu de pain; et quand *Panglofs* fut refait: Eh bien, lui dit-il, *Cunégonde*? Elle eft morte, reprit l'autre. *Candide* s'évanouit à ce mot: fon ami rappela fes fens avec un peu de mauvais vinaigre qui fe trouva par hafard dans l'étable,

Candide rouvre les yeux. *Cunégonde* eſt morte ! Ah ! meilleur des mondes, où êtes-vous ? mais de quelle maladie eſt-elle morte ? ne ſerait-ce point de m'avoir vu chaſſer du beau château de monſieur ſon père à grands coups de pied ? Non, dit *Pangloſs*, elle a été éventrée par des ſoldats bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être ; ils ont caſſé la tête à monſieur le baron qui voulait la défendre ; madame la baronne a été coupée en morceaux ; mon pauvre pupille traité préciſément comme ſa ſœur ; et quant au château, il n'eſt pas reſté pierre ſur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre ; mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une baronnie voiſine qui appartenait à un ſeigneur bulgare.

A ce diſcours *Candide* s'évanouit encore ; mais revenu à ſoi, et ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cauſe et de l'effet, et de la raiſon ſuffiſante qui avait mis *Pangloſs* dans un ſi piteux état. Hélas ! dit l'autre, c'eſt l'amour : l'amour, le conſolateur du genre-humain, le conſervateur de l'univers, l'ame de tous les êtres ſenſibles, le tendre amour. Hélas ! dit *Candide*, je l'ai connu cet amour, ce ſouverain des cœurs, cette ame de notre ame ; il ne m'a jamais valu qu'un baiſer et vingt coups de pied au cul. Comment cette

belle caufe a-t-elle pu produire en vous un effet fi abominable ?

Panglofs répondit en ces termes : O mon cher *Candide!* vous avez connu *Paquette*, cette jolie fuivante de notre augufte baronne ; j'ai goûté dans fes bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourmens d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en eft peut-être morte. *Paquette* tenait ce préfent d'un cordelier très-favant qui avait remonté à la fource, car il l'avait eu d'une vieille comteffe, qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquife, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jéfuite qui, étant novice, l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de *Criftophe Colomb*. Pour moi, je ne le donnerai à perfonne, car je me meurs.

O *Panglofs !* s'écria *Candide*, voilà une étrange généalogie ! n'eft-ce pas le diable qui en fut la fouche ? Point du tout, répliqua ce grand homme ; c'était une chofe indifpenfable dans le meilleur des mondes, un ingrédient néceffaire ; car fi *Colomb* n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie qui empoifonne la fource de la génération, qui fouvent même empêche la génération, et qui eft évidemment l'oppofé du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat ni

la cochenille ; il faut encore obferver que jufqu'aujourd'hui dans notre continent cette maladie nous eft particulière, comme la controverfe. Les Turcs, les Indiens, les Perfans, les Chinois, les Siamois, les Japonais ne la connaiffent pas encore; mais il y a une raifon fuffifante pour qu'ils la connaiffent à leur tour dans quelques fiècles. En attendant elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, et furtout dans ces grandes armées compofées d'honnêtes ftipendiaires bien élevés, qui décident du deftin des Etats ; on peut affurer que, quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés de chaque côté.

Voilà qui eft admirable, dit *Candide;* mais il faut vous faire guérir. Et comment le puis-je? dit *Panglofs ;* je n'ai pas le fou, mon ami, et dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni fe faire faigner, ni prendre un lavement fans payer, ou fans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.

Ce dernier difcours détermina *Candide ;* il alla fe jeter aux pieds de fon charitable anabaptifte *Jacques*, et lui fit une peinture fi touchante de l'état où fon ami était réduit, que le bon homme n'héfita pas à recueillir le docteur *Panglofs ;* il le fit guérir à fes dépens.

Panglofs dans la cure ne perdit qu'un œil et une oreille. Il écrivait bien, et favait parfaitement l'arithmétique. L'anabaptifte *Jacques* en fit fon teneur de livres. Au bout de deux mois, étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de fon commerce, il mena dans fon vaiffeau fes deux philofophes. *Panglofs* lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. *Jacques* n'était pas de cet avis. Il faut bien, difait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne font point nés loups, et ils font devenus loups. DIEU ne leur a donné ni canons de vingt-quatre, ni baïonnettes, et ils fe font fait des baïonnettes et des canons pour fe détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes et la juftice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en fruftrer les créanciers. Tout cela était indifpenfable, répliquait le docteur borgne, et les malheurs particuliers font le bien général, de forte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout eft bien. Tandis qu'il raifonnait, l'air s'obfcurcit, les vents foufflèrent des quatre coins du monde, et le vaiffeau fut affailli de la plus horrible tempête, à la vue du port de Lisbonne.

CHAPITRE V.

Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Panglofs, de Candide et de l'anabaptifte Jacques.

LA moitié des paffagers affaiblis, expirans de ces angoiffes inconcevables que le roulis d'un vaiffeau porte dans les nerfs et dans toutes les humeurs du corps agitées en fens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et fefait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts brifés, le vaiffeau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, perfonne ne s'entendait, perfonne ne commandait. L'anabaptifte aidait un peu à la manœuvre; il était fur le tillac; un matelot furieux le frappe rudement et l'étend fur les planches; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une fi violente fecouffe, qu'il tomba hors du vaiffeau, la tête la première. Il reftait fufpendu et accroché à une partie de mât rompu. Le bon *Jacques* court à fon fecours, l'aide à remonter, et de l'effort qu'il fit il eft précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laiffa périr fans daigner feulement le regarder. *Candide* approche, voit fon

bienfaiteur qui reparaît un moment, et qui eſt englouti pour jamais. Il veut ſe jeter après lui dans la mer, le philoſophe *Pangloſs* l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiſte s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *à priori*, le vaiſſeau s'entr'ouvre, tout périt à la réſerve de *Pangloſs*, de *Candide* et de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiſte; le coquin nagea heureuſement juſqu'au rivage, où *Pangloſs* et *Candide* furent portés ſur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne; il leur reſtait quelque argent, avec lequel ils eſpéraient ſe ſauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils ſentent la terre trembler ſous leurs pas; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et briſe les vaiſſeaux qui ſont à l'ancre. Des tourbillons de flamme et de cendres couvrent les rues et les places publiques : les maiſons s'écroulent, les toits ſont renverſés ſur les fondemens, et les fondemens ſe diſperſent; trente mille habitans de tout âge et de tout ſexe ſont écraſés-ſous des ruines. Le matelot

difait en fifflant et en jurant : Il y aura quelque chofe à gagner ici. Quelle peut être la raifon fuffifante de ce phénomène? difait *Panglofs*. Voici le dernier jour du monde, s'écriait *Candide*. Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et ayant cuvé fon vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre fur les ruines des maifons détruites et au milieu des mourans et des morts. *Panglofs* le tirait cependant par la manche : Mon ami, lui difait-il, cela n'eft pas bien, vous manquez à la raifon univerfelle, vous prenez mal votre temps. Tête et fang, répondit l'autre, je fuis matelot et né à Batavia; j'ai marché quatre fois fur le crucifix dans quatre voyages au Japon; tu as bien trouvé ton homme avec ta raifon univerfelle!

Quelques éclats de pierre avaient bleffé *Candide;* il était étendu dans la rue et couvert de débris. Il difait à *Panglofs :* Hélas! procure-moi un peu de vin et d'huile; je me meurs. Ce tremblement de terre n'eft pas une chofe nouvelle, répondit *Panglofs ;* la ville de Lima éprouva les mêmes fecouffes en Amérique l'année paffée; mêmes caufes, mêmes effets; il y a certainement une traînée de

foufre fous terre depuis Lima jufqu'à Lisbonne. Rien n'eft plus probable, dit *Candide;* mais pour DIEU, un peu d'huile et de vin. Comment probable? répliqua le philofophe, je foutiens que la chofe eft démontrée. *Candide* perdit connaiffance, et *Panglofs* lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voifine.

Le lendemain ayant trouvé quelques provifions de bouche en fe gliffant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Enfuite ils travaillèrent comme les autres à foulager les habitans échappés à la mort. Quelques citoyens, fecourus par eux, leur donnèrent un auffi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel défaftre : il eft vrai que le repas était trifte ; les convives arrofaient leur pain de leurs larmes ; mais *Panglofs* les confola, en les affurant que les chofes ne pouvaient être autrement ; car, dit-il, tout ceci eft ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car il eft impoffible que les chofes ne foient pas où elles font ; car tout eft bien.

Un petit homme noir, familier de l'inquifition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et dit : Apparemment que monfieur ne croit pas au péché originel ; car fi tout eft au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très-humblement pardon à

votre excellence, répondit *Panglofs* encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient néceſſairement dans le meilleur des mondes poſſibles. Monſieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier. Votre excellence m'excuſera, dit *Panglofs;* la liberté peut ſubſiſter avec la néceſſité abſolue; car il était néceſſaire que nous fuſſions libres; car enfin la volonté déterminée.......... *Panglofs* était au milieu de ſa phraſe, quand le familier fit un ſigne de tête à ſon eſtafier qui lui ſervait à boire du vin de Porto ou d'Oporto.

CHAPITRE VI.

Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre, et comment Candide fut feſſé.

APRÈS le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les ſages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé; il était décidé par l'univerſité de Coimbre, que le ſpectacle de quelques perſonnes brûlées à

petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur *Pangloss* et son disciple *Candide*, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartemens d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *sanbenito*, et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le sanbenito de *Candide* étaient peints de flammes renversées, et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes ; mais les diables de *Pangloss* portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très-pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. *Candide* fut fessé en cadence pendant qu'on chantait ; le biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et *Pangloss* fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout

ſanglant, tout palpitant, ſe diſait à lui-même: Si c'eſt ici le meilleur des mondes poſſibles, que ſont donc les autres? paſſe encore ſi je n'étais que feſſé, je l'ai été chez les Bulgares; mais, ô mon cher *Pangloſs!* le plus grand des philoſophes, faut-il vous avoir vu pendre, ſans que je ſache pourquoi! ô mon cher anabaptiſte, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port! ô mademoiſelle *Cunégonde*, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre!

Il s'en retournait, ſe ſoutenant à peine, prêché, feſſé, abſous et béni, lorſqu'une vieille l'aborda, et lui dit: Mon fils, prenez courage, ſuivez-moi.

CHAPITRE VII.

Comment une vieille prit ſoin de Candide, et comment il retrouva ce qu'il aimait.

CANDIDE ne prit point courage, mais il ſuivit la vieille dans une maſure: elle lui donna un pot de pommade pour ſe frotter, lui laiſſa à manger et à boire; elle lui montra un petit lit aſſez propre; il y avait auprès du lit un habit complet: Mangez, buvez,

dormez, lui dit-elle, et que notre-dame d'*Atocha*, monſeigneur S[t] *Antoine* de Padoue, et monſeigneur S[t] *Jacques* de Compoſtelle prennent ſoin de vous : je reviendrai demain. *Candide*, toujours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait ſouffert, et encore plus de la charité de la vieille, voulut lui baiſer la main. Ce n'eſt pas ma main qu'il faut baiſer, dit la vieille ; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez et dormez.

Candide, malgré tant de malheurs, mangea et dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeûner, viſite ſon dos, le frotte elle-même d'une autre pommade : elle lui apporte enſuite à dîner : elle revient ſur le ſoir et apporte à ſouper. Le ſurlendemain elle fit encore les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous? lui diſait toujours *Candide;* qui vous a inſpiré tant de bonté? quelles grâces puis-je vous rendre? La bonne femme ne répondait jamais rien : elle revint ſur le ſoir, et n'apporta point à ſouper ; venez avec moi, dit-elle, et ne dites mot. Elle le prend ſous le bras et marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille : ils arrivent à une maiſon iſolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre ; elle mène *Candide*, par un eſcalier dérobé, dans un cabinet doré, le laiſſe ſur un canapé

de brocart, referme la porte, et s'en va. *Candide* croyait rêver, et regardait toute ſa vie comme un ſonge funeſte, et le moment préſent comme un ſonge agréable.

La vieille reparut bientôt; elle ſoutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majeſtueuſe, brillante de pierreries, et couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à *Candide*. Le jeune homme approche; il lève le voile d'une main timide. Quel moment! quelle ſurpriſe! il croit voir mademoiſelle *Cunégonde;* il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ſes pieds. *Cunégonde* tombe ſur le canapé. La vieille les accable d'eaux ſpiritueuſes; ils reprennent leurs ſens, ils ſe parlent: ce ſont d'abord des mots entrecoupés, des demandes et des réponſes qui ſe croiſent, des ſoupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, et les laiſſe en liberté. Quoi! c'eſt vous, lui dit *Candide*, vous vivez! je vous retrouve en Portugal! On ne vous a donc pas violée? on ne vous a point fendu le ventre, comme le philoſophe *Pangloſs* me l'avait aſſuré? Si fait, dit la belle *Cunégonde;* mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidens. —Mais votre père et votre mère ont-ils été tués? Il n'eſt que trop vrai, dit *Cunégonde*

en pleurant. — Et votre frère ? — Mon frère a été tué auſſi. — Et pourquoi êtes-vous en Portugal ? et comment avez-vous ſu que j'y étais ? et par quelle étrange aventure m'avez-vous fait conduire dans cette maiſon ? Je vous dirai tout cela, répliqua la dame ; mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous eſt arrivé depuis le baiſer innocent que vous me donnâtes, et les coups de pied que vous reçûtes.

Candide lui obéit avec un profond reſpect ; et quoiqu'il fût interdit, quoique ſa voix fût faible et tremblante, quoique l'échine lui fît encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur ſéparation. *Cunégonde* levait les yeux au ciel : elle donna des larmes à la mort du bon anabaptiſte et de *Pangloſs* ; après quoi elle parla en ces termes à *Candide*, qui ne perdait pas une parole, et qui la dévorait des yeux.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire de Cunégonde.

J'ETAIS dans mon lit et je dormais profondément, quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh ; ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par morceaux. Un grand bulgare, haut de ſix pieds, voyant qu'à ce ſpectacle j'avais perdu connaiſſance, ſe mit à me violer ; cela me fit revenir, je repris mes ſens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand bulgare, ne ſachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une choſe d'uſage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque. Hélas ! j'eſpère bien la voir, dit le naïf *Candide.* Vous la verrez, dit *Cunégonde* ; mais continuons. Continuez, dit *Candide.*

Elle reprit ainſi le fil de ſon hiſtoire : Un capitaine bulgare entra, il me vit toute ſanglante, et le ſoldat ne ſe dérangeait pas. Le capitaine ſe mit en colère du peu de reſpect que lui témoignait ce brutal, et le tua ſur mon corps. Enſuite il me fit panſer, et m'emmena

prisonnière

prisonnière de guerre dans son quartier. Je blanchissais le peu de chemises qu'il avait, je fesais sa cuisine; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer; et je ne nierai pas qu'il ne fût très-bien fait, et qu'il n'eût la peau blanche et douce; d'ailleurs peu d'esprit, peu de philosophie: on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur *Pangloss*. Au bout de trois mois, ayant perdu tout son argent, et s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un juif nommé don *Issacar*, qui trafiquait en Hollande et en Portugal, et qui aimait passionnément les femmes. Ce juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher; je lui ai mieux résisté qu'au soldat bulgare: une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. Le juif, pour m'apprivoiser, me mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais cru jusque-là qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Thunder-ten-tronckh; j'ai été détrompée.

Le grand-inquisiteur m'aperçut un jour à la messe, il me lorgna beaucoup, et me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secrètes. Je fus conduite à son palais; je lui appris ma naissance; il me représenta combien il était au-dessous de mon rang d'appartenir à un israélite. On proposa de sa part à don *Issacar*

de me céder à monſeigneur. Don *Iſſacar*, qui eſt le banquier de la cour, et homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquiſiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin mon juif intimidé conclut un marché par lequel la maiſon et moi leur appartiendraient à tous deux en commun; que le juif aurait pour lui les lundis, mercredis et le jour du ſabbat, et que l'inquiſiteur aurait les autres jours de la ſemaine. Il y a ſix mois que cette convention ſubſiſte. Ce n'a pas été ſans querelles; car ſouvent il a été indécis ſi la nuit du ſamedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi ou à la nouvelle. Pour moi, j'ai réſiſté juſqu'à préſent à toutes les deux; et je crois que c'eſt pour cette raiſon que j'ai toujours été aimée.

Enfin, pour détourner le fléau des tremblemens de terre, et pour intimider don *Iſſacar*, il plut à monſeigneur l'inquiſiteur de célébrer un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très-bien placée; on ſervit aux dames des rafraîchiſſemens entre la meſſe et l'exécution. Je fus, à la vérité, ſaiſie d'horreur en voyant brûler ces deux juifs et cet honnête biſcayen qui avait épouſé ſa commère: mais quelle fut ma ſurpriſe, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un ſanbenito, et ſous une mitre, une figure qui reſſemblait à celle de *Pangloſs!* je me frottai

les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre; je tombai en faiblesse. A peine reprenais-je mes sens, que je vous vis dépouillé tout nu; ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche, et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vue redoubla tous les sentimens qui m'accablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire: Arrêtez, barbares! mais la voix me manqua, et mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûtes été bien fessé; comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable *Candide* et le sage *Panglofs* se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, et l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'inquisiteur dont je suis la bien-aimée? *Panglofs* m'a donc bien cruellement trompée, quand il me disait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, et tantôt près de mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain soldat bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon capitaine bulgare, de mon vilain don *Issacar*, de mon

abominable inquisiteur, de la pendaison du docteur *Pangloss*, de ce grand *miserere* en faux-bourdon pendant lequel on vous fessait, et surtout du baiser que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai DIEU qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir soin de vous, et de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très-bien exécuté ma commission; j'ai goûté le plaisir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante, j'ai grand appétit, commençons par souper.

Les voilà qui se mettent tous deux à table; et, après le souper, ils se replacent sur ce beau canapé dont on a déjà parlé; ils y étaient quand le signor don *Issaçar*, l'un des maîtres de la maison, arriva. C'était le jour du sabbat. Il venait jouir de ses droits, et expliquer son tendre amour.

CHAPITRE IX.

Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand-inquisiteur et d'un juif.

CET *Issacar* était le plus colérique hébreu qu'on eût vu dans Israël, depuis la captivité en Babylone. Quoi ! dit-il, chienne de galiléenne, ce n'est pas assez de monsieur l'inquisiteur ? il faut que ce coquin partage aussi avec moi ? En disant cela il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, et, ne croyant pas que son adverse partie eût des armes, il se jette sur *Candide ;* mais notre bon vestphalien avait reçu une belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire son épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, et vous étend l'israélite roide mort sur le carreau, aux pieds de la belle *Cunégonde.*

Sainte Vierge ! s'écria-t-elle ; qu'allons-nous devenir ? un homme tué chez chez moi ! si la justice vient, nous sommes perdus. Si *Pangloss* n'avait pas été pendu, dit *Candide*, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe. A son défaut, consultons la vieille. Elle était fort prudente, et commençait à dire son avis quand une autre

petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartenait à monfeigneur l'inquifiteur. Il entre et voit le feffé *Candide*, l'épée à la main, un mort étendu par terre, *Cunégonde* effrayée, et la vieille donnant des confeils.

Voici dans ce moment ce qui fe paffa dans l'ame de *Candide*, et comment il raifonna : Si ce faint homme appelle du fecours, il me fera infailliblement brûler; il pourra en faire autant de *Cunégonde;* il m'a fait fouetter impitoyablement; il eft mon rival; je fuis en train de tuer; il n'y a pas à balancer. Ce raifonnement fut net et rapide; et, fans donner le temps à l'inquifiteur de revenir de fa furprife, il le perce d'outre en outre, et le jette à côté du juif. En voici bien d'une autre, dit *Cunégonde;* il n'y a plus de rémiffion; nous fommes excommuniés, notre dernière heure eft venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né fi doux, pour tuer en deux minutes un juif et un prélat? Ma belle demoifelle, répondit *Candide*, quand on eft amoureux, jaloux, et fouetté par l'inquifition, on ne fe connaît plus.

La vieille prit alors la parole, et dit : Il y a trois chevaux andalous dans l'écurie, avec leurs felles et leurs brides, que le brave *Candide* les prépare; madame a des moyadors

et des diamans, montons vîte à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et allons à Cadix ; il fait le plus beau temps du monde, et c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Aussitôt *Candide* selle les trois chevaux ; *Cunégonde*, la vieille et lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la sainte hermandad arrive dans la maison ; on enterre monseigneur dans une belle église, et on jette *Issacar* à la voirie.

Candide, *Cunégonde* et la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna, au milieu des montagnes de la Sierra-Morena ; et ils parlaient ainsi dans un cabaret.

CHAPITRE X.

Dans quelle détresse Candide, Cunégonde et la vieille arrivent à Cadix, et de leur embarquement.

QUI a donc pu me voler mes pistoles et mes diamans ? disait en pleurant *Cunégonde ;* de quoi vivrons-nous ? comment ferons-nous ? où trouver des inquisiteurs et des juifs qui m'en donnent d'autres ? Hélas ! dit la vieille, je soupçonne fort un révérend père cordelier,

qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajos ; Dieu me garde de faire un jugement téméraire ; mais il entra deux fois dans notre chambre, et il partit long-temps avant nous. Hélas ! dit *Candide*, le bon *Panglofs* m'avait fouvent prouvé que les biens de la terre font communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, fuivant ces principes, nous laiffer de quoi achever notre voyage. Il ne vous refte donc rien du tout, ma belle *Cunégonde* ? Pas un maravédis, dit-elle. Quel parti prendre ? dit *Candide*. Vendons un des chevaux, dit la vieille ; je monterai en croupe derrière mademoifelle, quoique je ne puiffe me tenir que fur une feffe, et nous arriverons à Cadix.

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins ; il acheta le cheval bon marché. *Candide*, *Cunégonde* et la vieille pafsèrent par Lucena, par Chillas, par Lebrixa, et arrivèrent enfin à Cadix. On y équipait une flotte, et on y affemblait des troupes pour mettre à la raifon les révérends pères jéfuites du Paraguay, qu'on accufait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Efpagne et de Portugal, auprès de la ville du Saint-Sacrement. *Candide* ayant fervi chez les Bulgares, fit l'exercice bulgarien devant le général de la petite armée avec tant de grâce, de célérité,

d'adreffe,

d'adreſſe, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voilà capitaine ; il s'embarque avec mademoiſelle *Cunégonde*, la vieille, deux valets, et les deux chevaux andalous qui avaient appartenu à M. le grand-inquiſiteur de Portugal.

Pendant toute la traverſée ils raiſonnèrent beaucoup ſur la philoſophie du pauvre *Pangloſs*. Nous allons dans un autre univers, diſait *Candide ;* c'eſt dans celui-là, ſans doute, que tout eſt bien : car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui ſe paſſe dans le nôtre en phyſique et en moral. Je vous aime de tout mon cœur, diſait *Cunégonde ;* mais j'ai encore l'ame tout effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien, répliquait *Candide ;* la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe, elle eſt plus calme, les vents plus conſtans. C'eſt certainement le nouveau monde qui eſt le meilleur des univers poſſibles. DIEU le veuille ! diſait *Cunégonde ;* mais j'ai été ſi horriblement malheureuſe dans le mien, que mon cœur eſt preſque fermé à l'eſpérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille; hélas ! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. *Cunégonde* ſe mit preſque à rire, et trouva cette bonne

femme fort plaifante de prétendre être plus malheureufe qu'elle. Hélas ! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères et deux pères, et que vous n'ayez vu deux de vos amans fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puiffiez l'emporter fur moi ; ajoutez que je fuis née baronne avec foixante et douze quartiers, et que j'ai été cuifinière. Mademoifelle, répondit la vieille, vous ne favez pas quelle eft ma naiffance ; et fi je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous fufpendriez votre jugement. Ce difcours fit naître une extrême curiofité dans l'efprit de *Cunégonde* et de *Candide*. La vieille leur parla en ces termes.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de la vieille.

JE n'ai pas eu toujours les yeux éraillés et bordés d'écarlate ; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, et je n'ai pas toujours été ſervante. Je ſuis la fille du pape *Urbain X* et de la princeſſe de *Paleſtrine*. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons allemands n'auraient pas ſervi d'écurie ; et une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Veſtphalie. Je croiſſais en beauté, en grâces, en talens, au milieu des plaiſirs, des reſpects et des eſpérances : j'inſpirais déjà de l'amour ; ma gorge ſe formait ; et quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la *Vénus* de *Médicis* ; et quels yeux ! quelles paupières ! quels ſourcils noirs ! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles ! et effaçaient la ſcintillation des étoiles, comme me diſaient les poëtes du quartier. Les femmes qui m'habillaient et qui me déshabillaient tombaient en extaſe en me regardant par devant et par derrière ; et tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince ſouverain de

Maſſa-Carara : quel prince ! auſſi beau que moi, pétri de douceur et d'agrémens, brillant d'eſprit et brûlant d'amour ; je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les noces furent préparées : c'était une pompe, une magnificence inouie ; c'étaient des fêtes, des carrouſels, des opéra buffa continuels, et toute l'Italie fit pour moi des ſonnets dont il n'y eut pas un ſeul de paſſable. Je touchais au moment de mon bonheur quand une vieille marquiſe, qui avait été maîtreſſe de mon prince, l'invita à prendre du chocolat chez elle ; il mourut en moins de deux heures avec des convulſions épouvantables ; mais ce n'eſt qu'une bagatelle. Ma mère au déſeſpoir, et bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque temps à un ſéjour ſi funeſte. Elle avait une très-belle terre auprès de Gaïette ; nous nous embarquâmes ſur une galère du pays, dorée comme l'autel de Saint-Pierre de Rome. Voilà qu'un corſaire de Salé fond ſur nous et nous aborde : nos ſoldats ſe défendirent comme des ſoldats du pape ; ils ſe mirent tous à genoux en jetant leurs armes, et en demandant au corſaire une abſolution *in articulo mortis*.

Auſſitôt on les dépouilla nus comme des ſinges, et ma mère auſſi, nos filles d'honneur auſſi, et moi auſſi. C'eſt une choſe admirable

que la diligence avec laquelle ces messieurs déshabillent le monde; mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraissait bien étrange; voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt que c'était pour voir si nous n'avions pas caché là quelques diamans; c'est un usage établi de temps immémorial parmi les nations policées qui courent sur mer. J'ai su que messieurs les religieux chevaliers de Malte n'y manquent jamais quand ils prennent des turcs et des turques : c'est une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune princesse, d'être menée esclave à Maroc avec sa mère : vous concevez assez tout ce que nous eûmes à souffrir dans le vaisseau corsaire. Ma mère était encore très-belle; nos filles d'honneur, nos simples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique: pour moi, j'étais ravissante, j'étais la beauté, la grâce même, et j'étais pucelle : je ne le fus pas long-temps; cette fleur, qui avait été réservée pour le beau prince de Massa-Carara, me fut ravie par le capitaine corsaire; c'était

un nègre abominable, qui croyait encore me faire beaucoup d'honneur. Certes il fallait que madame la princesse de *Palestrine* et moi, fussions bien fortes pour résister à tout ce que nous éprouvâmes jusqu'à notre arrivée à Maroc ! mais passons ; ce sont des choses si communes, qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le sang quand nous arrivâmes. Cinquante fils de l'empereur *Muley Ismaël* avaient chacun leur parti ; ce qui produisait en effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre basanés, de basanés contre basanés, de mulâtres contre mulâtres : c'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fûmes-nous débarquées que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corsaire, se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions, après les diamans et l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent ; ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européans aient du lait dans les veines ; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitans du mont Atlas et des pays voisins.

On combattit avec la fureur des lions, des tigres et des serpens de la contrée, pour savoir qui nous aurait. Un maure saisit ma mère par le bras droit, le lieutenant de mon capitaine la retint par le bras gauche; un soldat maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui; il avait le cimeterre au poing, et tuait tout ce qui s'opposait à sa rage. Enfin je vis toutes nos italiennes et ma mère déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, soldats, matelots, noirs, basanés, blancs, mulâtres, et enfin mon capitaine, tout fut tué, et je demeurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient, comme on sait, dans l'étendue de plus de trois cents lieues, sans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par *Mahomet*.

Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres sanglans entassés, et je me traînai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de désespoir et de faim. Bientôt après mes sens accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de

l'évanouiſſement que du repos. J'étais dans cet état de faibléſſe et d'inſenſibilité, entre la mort et la vie, quand je me ſentis preſſée de quelque choſe qui s'agitait ſur mon corps ; j'ouvris les yeux, je vis un homme blanc et de bonne mine qui ſoupirait, et qui diſait entre ſes dents : *O che ſciagura d'eſſere ſenza cogl...!*

CHAPITRE XII.

Suite des malheurs de la vieille.

ÉTONNÉE et ravie d'entendre la langue de ma patrie, et non moins ſurpriſe des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il ſe plaignait ; je l'inſtruiſis en peu de mots des horreurs que j'avais eſſuyées, et je retombai en faibleſſe. Il m'emporta dans une maiſon voiſine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me ſervit, me conſola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vu de ſi beau que moi, et que jamais il n'avait tant regretté ce que perſonne ne pouvait lui rendre. Je ſuis né à Naples, me dit-il ; on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans ; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus

belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des Etats. On me fit cette opération avec un très-grand ſuccès, et j'ai été muſicien de la chapelle de madame la princeſſe de *Paleſtrine.* De ma mère ! m'écriai-je. De votre mère ! s'écria-t-il en pleurant; quoi ! vous ſeriez cette jeune princeſſe que j'ai élevée juſqu'à l'âge de ſix ans, et qui promettait déjà d'être auſſi belle que vous êtes ?— C'eſt moi-même ; ma mère eſt à quatre cents pas d'ici coupée en quartiers ſous un tas de morts.....

Je lui contai tout ce qui m'était arrivé; il me conta auſſi ſes aventures, et m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une puiſſance chrétienne, pour conclure avec ce monarque un traité, par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons, et des vaiſſeaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. Ma miſſion eſt faite, dit cet honnête eunuque; je vais m'embarquer à Ceuta, et je vous ramènerai en Italie. *Ma che ſciagura d'eſſere ſenza cogl....!*

Je le remerciai avec des larmes d'attendriſſement; et au lieu de me mener en Italie, il me conduiſit à Alger, et me vendit au dey de cette province. A peine fus-je vendue, que cette peſte, qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Aſie et de l'Europe, ſe déclara dans Alger

avec fureur. Vous avez vu des tremblemens de terre ; mais, Mademoiſelle, avez-vous jamais eu la peſte ? Jamais, répondit la baronne.

Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle eſt bien au-deſſus d'un tremblement de terre. Elle eſt fort commune en Afrique ; j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle ſituation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui en trois mois de temps avait éprouvé la pauvreté, l'eſclavage, avait été violée preſque tous les jours, avait vu couper ſa mère en quatre, avait eſſuyé la faim et la guerre, et mourait peſtiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas ; mais mon eunuque et le dey, et preſque tout le ſérail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peſte furent paſſés, on vendit les eſclaves du dey. Un marchand m'acheta et me mena à Tunis ; il me vendit à un autre marchand qui me revendit à Tripoli, de Tripoli je fus revendue à Alexandrie, d'Alexandrie revendue à Smyrne, de Smyrne à Conſtantinople. J'appartins enfin à un aga des janiſſaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Azoph contre les Ruſſes qui l'aſſiégeaient.

L'aga, qui était un très-galant homme, mena avec lui tout ſon ſérail, et nous logea dans un petit fort ſur les Palus-Méotides,

gardé par deux eunuques noirs et vingt ſoldats. On tua prodigieuſement de ruſſes, mais ils nous le rendirent bien : Azoph fut mis à feu et à ſang, et on ne pardonna ni au ſexe, ni à l'âge ; il ne reſta que notre petit fort ; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janiſſaires avaient juré de ne ſe jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits, les contraignirent à manger nos deux eunuques, de peur de violer leur ferment. Au bout de quelques jours ils réſolurent de manger les femmes.

Nous avions un iman très-pieux et très-compatiſſant, qui leur fit un beau ſermon, par lequel il leur perſuada de ne nous pas tuer tout-à-fait. Coupez, dit-il, ſeulement une feſſe à chacune de ces dames, vous ferez très-bonne chère ; s'il faut y revenir, vous en aurez encore autant dans quelques jours ; le ciel vous ſaura gré d'une action ſi charitable, et vous ſerez ſecourus.

Il avait beaucoup d'éloquence ; il les perſuada : on nous fit cette horrible opération ; l'iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfans qu'on vient de circoncire : nous étions toutes à la mort.

A peine les janiſſaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Ruſſes

arrivent sur des bateaux plats ; pas un janissaire ne réchappa. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a partout des chirurgiens français ; un d'eux qui était fort adroit prit soin de nous, il nous guérit ; et je me souviendrai toute ma vie, que quand mes plaies furent bien fermées, il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler ; il nous assura que dans plusieurs siéges pareille chose était arrivée, et que c'était la loi de la guerre.

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou ; j'échus en partage à un boïard, qui me fit sa jardinière, et qui me donna vingt coups de fouet par jour : mais ce seigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de boïards pour quelque tracasserie de cour, je profitai de cette aventure ; je m'enfuis ; je traversai toute la Russie ; je fus long-temps servante de cabaret à Riga, puis à Rostock, à Vismar, à Leipsick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haie, à Roterdam : j'ai vieilli dans la misère et dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape : je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchans les plus funestes : car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter

continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre ; d'avoir ſon être en horreur, et de tenir à ſon être ; enfin de careſſer le ſerpent qui nous dévore, juſqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur ?

J'ai vu dans les pays que le ſort m'a fait parcourir, et dans les cabarets où j'ai ſervi, un nombre prodigieux de perſonnes qui avaient leur exiſtence en exécration ; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis volontairement fin à leur misère, trois nègres, quatre anglais, quatre génevois, et un profeſſeur allemand nommé *Robek.* J'ai fini par être ſervante chez le juif don *Iſſacar ;* il me mit auprès de vous, ma belle demoiſelle ; je me ſuis attachée à votre deſtinée, et j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs, ſi vous ne m'aviez pas un peu piquée, et s'il n'était d'uſage dans un vaiſſeau de conter des hiſtoires pour ſe déſennuyer. Enfin, mademoiſelle, j'ai de l'expérience, je connais le monde ; donnez-vous un plaiſir, engagez chaque paſſager à vous conter ſon hiſtoire ; et s'il s'en trouve un ſeul qui n'ait ſouvent maudit ſa vie, qui ne ſe ſoit ſouvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes ; jetez-moi dans la mer, la tête la première.

CHAPITRE XIII.

Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille.

La belle *Cunégonde*, ayant entendu l'histoire de la vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang et de son mérite. Elle accepta la proposition; elle engagea tous les passagers, l'un après l'autre, à lui conter leurs aventures. *Candide* et elle avouèrent que la vieille avait raison. C'est bien dommage, disait *Candide*, que le sage *Pangloss* ait été pendu contre la coutume dans un auto-da-fé; il nous dirait des choses admirables sur le mal physique et sur le mal moral qui couvrent la terre et la mer, et je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections.

A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau avançait. On aborda dans Buénos-Aires. *Cunégonde*, le capitaine *Candide* et la vieille allèrent chez le gouverneur don *Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mascarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le

plus noble, portant le nez ſi haut, élevant ſi impitoyablement la voix, prenant un ton ſi impoſant, affectant une démarche ſi altière, que tous ceux qui le ſaluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. *Cunégonde* lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus beau. La première choſe qu'il fit, fut de demander ſi elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette queſtion alarma *Candide*: il n'oſa pas dire qu'elle était ſa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point; il n'oſait pas dire que c'était ſa ſœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus; et quoique ce menſonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes, ſon ame était trop pure pour trahir la vérité. Mademoiſelle *Cunégonde*, dit-il, doit me faire l'honneur de m'épouſer, et nous ſupplions votre excellence de daigner faire notre noce.

Don *Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Maſcarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*, relevant ſa mouſtache, ſourit amèrement, et ordonna au capitaine *Candide* d'aller faire la revue de ſa compagnie. *Candide* obéit; le gouverneur demeura avec mademoiſelle *Cunégonde*. Il lui déclara ſa paſſion, lui proteſta que le lendemain il l'épouſerait à la face de l'Egliſe, ou autrement, ainſi qu'il plairait à ſes charmes.

Cunégonde lui demanda un quart-d'heure pour se recueillir, pour consulter la vieille et pour se déterminer.

La vieille dit à *Cunégonde :* Mademoiselle, vous avez soixante et douze quartiers et pas une obole; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand seigneur de l'Amérique méridionale, qui a une très-belle moustache; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve ? Vous avez été violée par les Bulgares; un juif et un inquisiteur ont eu vos bonnes grâces : les malheurs donnent des droits. J'avoue que si j'étais à votre place, je ne ferais aucun scrupule d'épouser monsieur le gouverneur, et de faire la fortune de monsieur le capitaine *Candide.* Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge et l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau; il portait un alcade et des alguazils, et voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très-bien deviné, que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent et les bijoux de *Cunégonde* dans la ville de Badajos, lorsqu'elle fuyait en hâte avec *Candide.* Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un joaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand-inquisiteur. Le cordelier, avant d'être pendu, avoua qu'il les avait volées : il indiqua les

personnes

personnes et la route qu'elles prenaient. La fuite de *Cunégonde* et de *Candide* était déjà connue. On les suivit à Cadix : on envoya, sans perdre de temps, un vaisseau à leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buénos-Aires. Le bruit se répandit qu'un alcade allait débarquer, et qu'on poursuivait les meurtriers de monseigneur le grand-inquisiteur. La prudente vieille vit dans l'instant tout ce qui était à faire. Vous ne pouvez fuir, dit-elle à *Cunégonde*, et vous n'avez rien à craindre ; ce n'est pas vous qui avez tué monseigneur, et d'ailleurs le gouverneur, qui vous aime, ne souffrira pas qu'on vous maltraite ; demeurez. Elle court sur le champ à *Candide* ; fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y avait pas un moment à perdre ; mais comment se séparer de *Cunégonde*, et où se réfugier ?

CHAPITRE XIV.

Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguay.

CANDIDE avait amené de Cadix un valet tel qu'on en trouve beaucoup fur les côtes d'Efpagne et dans les colonies. C'était un quart d'efpagnol, né d'un métis dans le Tucuman; il avait été enfant de chœur, facriftain, matelot, moine, facteur, foldat, laquais. Il s'appelait *Cacambo*, et aimait fort fon maître, parce que fon maître était un fort bon homme. Il fella au plus vîte les deux chevaux andalous. Allons, mon maître, fuivons le confeil de la vieille, partons et courons fans regarder derrière nous. *Candide* verfa des larmes : O ma chère *Cunégonde!* faut-il vous abandonner dans le temps que monfieur le gouverneur va faire nos noces! *Cunégonde* amenée de fi loin, que deviendrez-vous? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit *Cacambo*; les femmes ne font jamais embarraffées d'elles; DIEU y pourvoit; courons. Où me mènes-tu? où allons-nous? que ferons-nous fans *Cunégonde*? difait *Candide*. Par St *Jacques* de Compoftelle, dit *Cacambo*, vous alliez faire la guerre aux jéfuites; allons la faire pour eux; je fais affez les chemins, je

vous mènerai dans leur royaume, ils feront charmés d'avoir un capitaine qui faffe l'exercice à la bulgare, vous ferez une fortune prodigieufe; quand on n'a pas fon compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'eft un très-grand plaifir de voir et de faire des chofes nouvelles.

Tu as donc été déjà dans le Paraguay? dit *Candide*. Eh vraiment oui, dit *Cacambo;* j'ai été cuiftre dans le collége de l'Affomption, et je connais le gouvernement de los padres, comme je connais les rues de Cadix. C'eft une chofe admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre; il eft divifé en trente provinces. Los padres y ont tout, et les peuples rien; c'eft le chef-d'œuvre de la raifon et de la juftice. Pour moi, je ne vois rien de fi divin que los padres, qui font ici la guerre au roi d'Efpagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confeffent ces rois; qui tuent ici des efpagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel; cela me ravit; avançons: vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaifir auront los padres, quand ils fauront qu'il leur vient un capitaine qui fait l'exercice bulgare!

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, *Cacambo* dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monfeigneur le

commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguain courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. *Candide* et *Cacambo* furent d'abord défarmés; on fe faifit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers font introduits au milieu de deux files de foldats; le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retrouffée, l'épée au côté, l'efponton à la main. Il fit un figne; auffitôt vingt-quatre foldats entourent les deux nouveaux venus. Un fergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun efpagnol ouvre la bouche qu'en fa préfence, et demeure plus de trois heures dans le pays. Et où eft le révérend père provincial? dit *Cacambo*. Il eft à la parade après avoir dit fa meffe, répondit le fergent, et vous ne pourrez baifer fes éperons que dans trois heures. Mais, dit *Cacambo*, monfieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'eft point efpagnol, il eft allemand; ne pourrions-nous point déjeûner en attendant fa révérence?

Le fergent alla fur le champ rendre compte de ce difcours au commandant. Dieu foit béni, dit ce feigneur; puifqu'il eft allemand, je peux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée. Auffitôt on conduit *Candide* dans un

cabinet de verdure, orné d'une très-jolie colonnade de marbre vert et or, et de treillages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeûner était préparé dans des vases d'or; et tandis que les paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très-beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un espagnol, ni celle d'un jésuite. On rendit à *Candide* et à *Cacambo* leurs armes qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous; *Cacambo* leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant, ensuite ils se mirent à table. Vous êtes donc allemand? lui dit le jésuite en cette langue. Oui, mon révérend père, dit *Candide*. L'un et l'autre, en prononçant ces paroles, se regardaient avec une extrême surprise, et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous? dit le jésuite. De la sale province

de Vestphalie, dit *Candide :* je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. O ciel! est-il possible, s'écria le commandant. Quel miracle! s'écria *Candide.* Serait-ce vous? dit le commandant. Cela n'est pas possible, dit *Candide.* Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. Quoi! serait-ce vous, mon révérend père? vous, le frère de la belle *Cunégonde!* vous qui fûtes tué par les Bulgares! vous le fils de monsieur le baron! vous jésuite au Paraguay! il faut avouer que ce monde est une étrange chose. O *Panglofs! Panglofs!* que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu!

Le commandant fit retirer les esclaves nègres et les paraguains qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia DIEU et S[t] *Ignace* mille fois; il serrait *Candide* entre ses bras; leurs visages étaient baignés de pleurs. Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit *Candide*, si je vous disais que mademoiselle *Cunégonde*, votre sœur, que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. — Où? — dans votre voisinage, chez M. le gouverneur de Buénos-Aires, et je venais pour faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation accumulait prodige sur prodige. Leur ame toute entière volait sur leur

langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient allemands, ils tinrent table long-temps, en attendant le révérend père provincial; et le commandant parla ainsi à son cher *Candide*.

CHAPITRE XV.

Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.

J'AURAI toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père et ma mère, et violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable, et on mit dans une charrette ma mère, mon père et moi, deux servantes et trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jésuites, à deux lieues du château de mes pères. Un jésuite nous jeta de l'eau bénite, elle était horriblement salée; il en entra quelques gouttes dans mes yeux; le père s'aperçut que ma paupière fesait un petit mouvement : il mit la main sur mon cœur, et le sentit palpiter; je fus secouru, et au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher *Candide*, que j'étais fort joli, je le devins encore davantage; aussi

le révérend père *Croust*; supérieur de la maison, prit pour moi la plus tendre amitié : il me donna l'habit de novice; quelque temps après je fus envoyé à Rome. Le père général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites allemands. Les souverains du Paraguay reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites espagnols; ils aiment mieux les étrangers dont ils se croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partîmes, un polonais, un tirolien et moi. Je fus honoré, en arrivant, du sous-diaconat et d'une lieutenance : je suis aujourd'hui colonel et prêtre. Nous recevons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne ; je vous réponds qu'elles seront excommuniées et battues. La Providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur *Cunégonde* soit dans le voisinage chez le gouverneur de Buénos-Aires? *Candide* l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser *Candide*; il l'appelait son frère, son sauveur. Ah! peut-être, lui dit-il, nous pourrons ensemble, mon cher *Candide*, entrer en vainqueurs dans la ville, et reprendre ma sœur *Cunégonde*. C'est tout ce que je souhaite, dit *Candide*; car je comptais l'épouser, et je

l'espère

l'efpère encore. Vous, infolent ! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'époufer ma fœur qui a foixante et douze quartiers ! Je vous trouve bien effronté d'ofer me parler d'un deffein fi téméraire ! *Candide*, pétrifié d'un tel difcours, lui répondit : Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien ; j'ai tiré votre fœur des bras d'un juif et d'un inquifiteur ; elle m'a affez d'obligations, elle veut m'époufer. Maître *Panglofs* m'a toujours dit que les hommes font égaux, et affurément je l'épouferai. C'eft ce que nous verrons, coquin, dit le jéfuite baron de *Thunder-ten-tronckh*, et en même temps il lui donna un grand coup du plat de fon épée fur le vifage. *Candide* dans l'inftant tire la fienne, et l'enfonce jufqu'à la garde dans le ventre du baron jéfuite ; mais en la retirant toute fumante, il fe mit à pleurer : Hélas, mon Dieu ! dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère ; je fuis le meilleur homme du monde, et voilà déjà trois hommes que je tue ; et dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo, qui fefait fentinelle à la porte de la feuillée, accourut. Il ne nous refte qu'à vendre cher notre vie, lui dit fon maître : on va, fans doute, entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. *Cacambo*, qui en avait bien vu d'autres, ne perdit point la tête ;

il prit la robe de jéfuite que portait le baron, la mit fur le corps de *Candide*, lui donna le bonnet carré du mort, et le fit monter à cheval. Tout cela fe fit en un clin d'œil. Galopons, mon maître, tout le monde vous prendra pour un jéfuite qui va donner des ordres; et nous aurons paffé les frontières avant qu'on puiffe courir après nous. Il volait déjà en prononçant ces paroles, et en criant en efpagnol: Place, place pour le révérend père colonel.

CHAPITRE XVI.

Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux finges, et les fauvages nommés Oreillons.

CANDIDE et fon valet furent au-delà des barrières, et perfonne ne favait encore dans le camp la mort du jéfuite allemand. Le vigilant *Cacambo* avait eu foin de remplir fa valife de pain, de chocolat, de jambon, de fruit, et de quelques mefures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux andalous dans un pays inconnu où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecoupée de ruiffeaux fe préfenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. *Cacambo*

propofe à fon maître de manger, et lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, difait *Candide*, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de monfieur le baron, et que je me vois condamné à ne revoir la belle *Cunégonde* de ma vie; à quoi me fervira de prolonger mes miférables jours, puifque je dois les traîner loin d'elle dans les remords et dans le défefpoir? et que dira le journal de Trévoux?

En parlant ainfi, il ne laiffa pas de manger. Le foleil fe couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraiffaient pouffés par des femmes. Ils ne favaient fi ces cris étaient de douleur ou de joie; mais ils fe levèrent précipitamment avec cette inquiétude et cette alarme que tout infpire dans un pays inconnu. Ces clameurs partaient de deux filles toutes nues qui couraient légérement au bord de la prairie, tandis que deux finges les fuivaient en leur mordant les feffes. *Candide* fut touché de pitié; il avait appris à tirer chez les Bulgares, et il aurait abattu une noifette dans un buiffon fans toucher aux feuilles. Il prend fon fufil efpagnol à deux coups, tire, et tue les deux finges. Dieu foit loué, mon cher *Caçambo*, j'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures; fi j'ai commis un péché en tuant un inquifiteur et un jéfuite, je l'ai bien réparé en fauvant la vie à deux filles. Ce font peut-être

deux demoiselles de condition, et cette aventure nous peut procurer de très-grands avantages dans le pays.

Il allait continuer, mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps, et remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame, dit-il enfin à *Cacambo;* lequel lui répliqua : Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître; vous avez tué les deux amans de ces demoiselles. Leurs amans ! serait-il possible ? vous vous moquez de moi, *Cacambo;* le moyen de vous croire ? Mon cher maître, repartit *Cacambo*, vous êtes toujours étonné de tout; pourquoi trouvez-vous si étrange, que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes grâces des dames ? ils sont des quarts d'hommes, comme je suis un quart d'espagnol. Hélas ! reprit *Candide*, je me souviens d'avoir entendu dire à maître *Pangloss*, qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés, et que ces mélanges avaient produit des égypans, des faunes, des satyres, que plusieurs grands personnages de l'antiquité en avaient vu; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à présent, dit *Cacambo*, que c'est une vérité, et vous voyez comment en usent les

personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains, c'est que ces dames ne nous fassent quelque méchante affaire.

Ces réflexions solides engagèrent *Candide* à quitter la prairie, et à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec *Cacambo* ; et tous deux, après avoir maudit l'inquisiteur de Portugal, le gouverneur de Buénos-Aires, et le baron, s'endormirent sur de la mousse. A leur réveil, ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que pendant la nuit les Oreillons, habitans du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garrottés avec des cordes d'écorces d'arbre. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'oreillons tout nus, armés de flèches, de massues et de haches de caillou : les uns fesaient bouillir une grande chaudière ; les autres préparaient des broches, et tous criaient : C'est un jésuite, c'est un jésuite ; nous serons vengés et nous ferons bonne chère ; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite.

Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria tristement *Cacambo*, que ces deux filles nous joueraient un mauvais tour. *Candide* apercevant la chaudière et les broches, s'écria : Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah ! que dirait maître *Pangloss*,

s'il voyait comme la pure nature eſt faite ? Tout eſt bien ; ſoit, mais j'avoue qu'il eſt bien cruel d'avoir perdu mademoiſelle *Cunégonde*, et d'être mis à la broche par des Oreillons. *Cacambo* ne perdait jamais la tête. Ne déſeſpérez de rien, dit-il au déſolé *Candide* ; j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. Ne manquez pas, dit *Candide*, de leur repréſenter quelle eſt l'inhumanité affreuſe de faire cuire des hommes, et combien cela eſt peu chrétien.

Meſſieurs, dit *Cacambo*, vous comptez donc manger aujourd'hui un jéſuite ; c'eſt très-bien fait ; rien n'eſt plus juſte que de traiter ainſi ſes ennemis. En effet le droit naturel nous enſeigne à tuer notre prochain, et c'eſt ainſi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'uſons pas du droit de le manger, c'eſt que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère ; mais vous n'avez pas les mêmes reſſources que nous : certainement il vaut mieux manger ſes ennemis, que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de ſa victoire. Mais, Meſſieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jéſuite en broche, et c'eſt votre défenſeur, c'eſt l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je ſuis né dans votre pays ; monſieur que vous voyez eſt mon maître, et

bien loin d'être jésuite, il vient de tuer un jésuite, il en porte les dépouilles; voilà le sujet de votre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez-la à la première barrière du royaume de los padres; informez-vous si mon maître n'a pas tué un officier jésuite. Il vous faudra peu de temps; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je vous ai menti. Mais si je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs et les lois, pour ne nous pas faire grâce.

Les Oreillons trouvèrent ce discours très-raisonnable; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité; les deux deputés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit, et revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraîchissemens, et les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec allégresse : Il n'est point jésuite, il n'est point jésuite.

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance. Quel peuple! disait-il, quels hommes! quelles mœurs! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiselle

Cunégonde, j'étais mangé sans rémission. Mais, après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés, dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado, et ce qu'ils y virent.

QUAND ils furent aux frontières des Oreillons, vous voyez, dit *Cacambo* à *Candide*, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. Comment y retourner, dit *Candide*, et où aller? si je vais dans mon pays, les Bulgares et les Abares y égorgent tout; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle *Cunégonde* habite?

Tournons vers la Caïenne, dit *Cacambo*, nous y trouverons des français qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. DIEU aura peut-être pitié de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Caïenne, ils

ſavaient bien à peu-près de quel côté il fallait marcher ; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des ſauvages, étaient par-tout de terribles obſtacles. Leurs chevaux moururent de fatigue : leurs proviſions furent conſumées : ils ſe nourrirent un mois entier de fruits ſauvages, et ſe trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers qui ſoutinrent leur vie et leurs eſpérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'auſſi bons conſeils que la vieille, dit à *Candide :* Nous n'en pouvons plus, nous avons aſſez marché, j'aperçois un canot vide ſur le rivage, empliſſons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laiſſons-nous aller au courant ; une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choſes agréables, nous trouverons du moins des choſes nouvelles. Allons, dit *Candide*, recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords, tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt eſcarpés. La rivière s'élargiſſait toujours ; enfin elle ſe perdait ſous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient juſqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardieſſe de s'abandonner aux flots ſous cette voûte. Le fleuve reſſerré en cet endroit les porta avec

une rapidité et un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils ; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière ; enfin ils découvrirent un horizon immense bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin ; par-tout l'utile était agréable : les chemins étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière ; traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vîtesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez.

Voilà pourtant, dit *Candide*, un pays qui vaut mieux que la Vestphalie. Il mit pied à terre avec *Cacambo* auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfans du village, couverts de brocarts d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg ; nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns ; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute,

dit *Cacambo*, ces enfans font les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magifter du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit *Candide*, le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent auffitôt le jeu, en laiffant à terre leurs palets, et tout ce qui avait fervi à leurs divertiffemens. *Candide* les ramaffe, court au précepteur et les lui préfente humblement, lui fefant entendre par fignes que leurs alteffes royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magifter du village en fouriant les jeta par terre, regarda un moment la figure de *Candide* avec beaucoup de furprife, et continua fon chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramaffer l'or, les rubis et les émeraudes. Où fommes-nous? s'écria *Candide*. Il faut que les enfans des rois de ce pays foient bien élevés, puifqu'on leur apprend à méprifer l'or et les pierreries. *Cacambo* était auffi furpris que *Candide*. Ils approchèrent enfin de la première maifon du village; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empreffait à la porte, et encore plus dans le logis; une mufique très-agréable fe fefait entendre, et une odeur délicieufe de cuifine fe fefait fentir. *Cacambo* s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien;

c'était ſa langue maternelle; car tout le monde ſait que *Cacambo* était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaiſſait que cette langue. Je vous ſervirai d'interprète, dit-il à *Candide;* entrons, c'eſt ici un cabaret.

Auſſitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à ſe mettre à la table de l'hôte. On ſervit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un vautour bouilli qui peſait deux cents livres, deux ſinges rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et ſix cents oiſeaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtiſſeries délicieuſes; le tout dans des plats d'une eſpèce de criſtal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie verſaient pluſieurs liqueurs faites de canne de ſucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politeſſe extrême, qui firent quelques queſtions à *Cacambo* avec la diſcrétion la plus circonſpecte, et qui répondirent aux ſiennes d'une manière à le ſatisfaire.

Quand le repas fut fini, *Cacambo* crut, ainſi que *Candide*, bien payer ſon écot, en jetant ſur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramaſſées; l'hôte et l'hôteſſe éclatèrent de rire, et ſe tinrent long-

temps les côtés. Enfin ils ſe remirent. Meſſieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne ſommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous ſi nous nous ſommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas ſans doute de la monnaie du pays, mais il n'eſt pas néceſſaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce ſont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaiſe chère ici, parce que c'eſt un pauvre village; mais par-tout ailleurs vous ſerez reçus comme vous méritez de l'être. *Cacambo* expliquait à *Candide* tous les diſcours de l'hôte, et *Candide* les écoutait avec la même admiration et le même égarement que ſon ami *Cacambo* les rendait. Quel eſt donc ce pays, diſaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reſte de la terre, et où toute la nature eſt d'une eſpèce ſi différente de la nôtre? C'eſt probablement le pays où tout va bien; car il faut abſolument qu'il y en ait un de cette eſpèce. Et quoi qu'en dît maître *Pangloſs*, je me ſuis ſouvent aperçu que tout allait mal en Veſtphalie.

CHAPITRE XVIII.

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

CACAMBO témoigna à son hôte toute sa curiosité ; l'hôte lui dit : Je suis fort ignorant, et je m'en trouve bien ; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour, qui est le plus savant homme du royaume, et le plus communicatif. Aussitôt il mène *Cacambo* chez le vieillard. *Candide* ne jouait plus que le second personnage, et accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, et les lambris des appartemens n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût, que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis et d'émeraudes, mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamans ; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes :

Je suis âgé de cent soixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il

avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent très-imprudemment pour aller subjuguer une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Espagnols.

Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume; c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado*, et un anglais, nommé *le chevalier Raleig*, en a même approché il y a environ cent années; mais comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui pour en avoir nous tueraient tous jusqu'au dernier.

La conversation fut longue; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin *Candide*, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par *Cacambo* si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter? eſt-ce que vous nous prenez pour des ingrats? *Cacambo* demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado? Le vieillard rougit encore : Eſt-ce qu'il peut y avoir deux religions? dit-il. Nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons DIEU du ſoir juſqu'au matin. N'adorez-vous qu'un ſeul Dieu? dit *Cacambo*, qui ſervait toujours d'interprète aux doutes de *Candide*. Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des queſtions bien ſingulières. *Candide* ne ſe laſſait pas de faire interroger ce bon vieillard; il voulut ſavoir comment on priait DIEU dans Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon et reſpectable ſage; nous n'avons rien à lui demander; il nous a donné tout ce qu'il nous faut; nous le remercions ſans ceſſe. *Candide* eut la curioſité de voir des prêtres; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard ſourit. Mes amis, dit-il, nous ſommes tous prêtres; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces ſolennellement tous les matins; et cinq ou ſix mille muſiciens les accompagnent.—Quoi! vous n'avez point de moines qui enſeignent, qui diſputent, qui gouvernent, qui cabalent,

et

et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis ?—Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard, nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. *Candide* à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même : Ceci est bien différent de la Vestphalie et du château de monsieur le baron : si notre ami *Panglofs* avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre; et il est certain qu'il faut voyager.

Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons, et donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontens, et vous pardonnerez sans doute aux usages du pays, s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent.

Candide et *Cacambo* montent en carrosse; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cents vingt pieds de haut, et de cent de large; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité

prodigieuſe elle devait avoir ſur ces cailloux et ſur ce ſable que nous nommons *or* et *bierreries*.

Vingt belles filles de la garde reçurent *Candide* et *Cacambo* à la deſcente du carroſſe, les conduiſirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tiſſu de duvet de colibri ; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de ſa majeſté au milieu de deux files, chacune de mille muſiciens, ſelon l'uſage ordinaire. Quand ils approchèrent de la ſalle du trône, *Cacambo* demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour ſaluer ſa majeſté : ſi on ſe jetait à genoux ou ventre à terre ; ſi on mettait les mains ſur la tête ou ſur le derrière ; ſi on léchait la pouſſière de la ſalle : en un mot, quelle était la cérémonie. L'uſage, dit le grand officier, eſt d'embraſſer le roi et de le baiſer des deux côtés. *Candide* et *Cacambo* ſautèrent au cou de ſa majeſté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à ſouper.

En attendant on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés juſqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau roſe, celles de liqueurs de canne de ſucre qui coulaient continuellement dans de grandes places, pavées

d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle. *Candide* demanda à voir la cour de justice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instrumens de mathématique et de physique.

Après avoir parcouru, toute l'après-dînée, à peu-près la millième partie de la ville, on les ramena chez le roi. *Candide* se mit à table entre sa majesté, son valet *Cacambo* et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut sa majesté. *Cacambo* expliquait les bons mots du roi à *Candide*, et quoique traduits ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait *Candide*, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. *Candide* ne cessait de dire à *Cacambo:* Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin mademoiselle *Cunégonde* n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous

n'y ferons que comme les autres ; au lieu que ſi nous retournons dans notre monde, ſeulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous ferons plus riches que tous les rois enſemble, nous n'aurons plus d'inquiſiteurs à craindre, et nous pourrons aiſément reprendre mademoiſelle *Cunégonde.*

Ce diſcours plut à *Cacambo ;* on aime tant à courir, à ſe faire valoir chez les ſiens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ſes voyages, que les deux heureux réſolurent de ne plus l'être, et de demander leur congé à ſa majeſté.

Vous faites une ſottiſe, leur dit le roi ; je ſais bien que mon pays eſt peu de choſe ; mais quand on eſt paſſablement quelque part, il faut y reſter ; je n'ai pas aſſurément le droit de retenir des étrangers ; c'eſt une tyrannie qui n'eſt ni dans nos mœurs, ni dans nos lois ; tous les hommes ſont libres ; partez quand vous voudrez, mais la ſortie eſt bien difficile. Il eſt impoſſible de remonter la rivière rapide ſur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court ſous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et ſont droites comme des murailles : elles occupent chacune en largeur un eſpace de plus de dix lieues ; on ne peut en deſcendre que par des précipices. Cependant, puiſque vous voulez abſolument

partir, je vais donner ordre aux intendans des machines d'en faire une qui puiffe vous tranfporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, perfonne ne pourra vous accompagner; car mes fujets ont fait vœu de ne jamais fortir de leur enceinte, et ils font trop fages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre majefté, dit *Cacambo*, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux et de la boue du pays. Le roi rit : Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune : mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous faffe.

Il donna l'ordre fur le champ à fes ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons phyficiens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres fterling, monnaie du pays. On mit fur la machine *Candide* et *Cacambo*; il y avait deux grands moutons rouges fellés et bridés pour leur fervir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des préfens de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries et de

diamans. Le roi embraſſa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau ſpectacle que leur départ, et la manière ingénieuſe dont ils furent hiſſés eux et leurs moutons au haut des montagnes. Les phyſiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en ſureté, et *Candide* n'eut plus d'autre déſir et d'autre objet que d'aller préſenter ſes moutons à mademoiſelle *Cunégonde.* Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buénos-Aires, ſi mademoiſelle *Cunégonde* peut être miſe à prix. Marchons vers la Caïenne, embarquons-nous, et nous verrons enſuite quel royaume nous pourrons acheter.

CHAPITRE XIX.

Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaiſſance avec Martin.

LA première journée de nos deux voyageurs fut aſſez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de ſe voir poſſeſſeurs de plus de tréſors que l'Aſie, l'Europe et l'Afrique n'en pouvaient raſſembler. *Candide* tranſporté écrivit le nom de *Cunégonde* ſur les arbres. A la ſeconde journée deux de leurs moutons

s'enfoncèrent dans des marais, et y furent abymés avec leurs charges ; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après ; fept ou huit périrent enfuite de faim dans un défert ; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, après cent jours de marche, il ne leur refta que deux moutons. *Candide* dit à *Cacambo :* Mon ami, vous voyez comme les richeffes de ce monde font périffables ; il n'y a rien de folide que la vertu et le bonheur de revoir mademoifelle *Cunégonde*. Je l'avoue, dit *Cacambo ;* mais il nous refte encore deux moutons avec plus de tréfors que n'en aura jamais le roi d'Efpagne, et je vois bien de loin une ville que je foupçonne être Surinam, appartenante aux Hollandais. Nous fommes au bout de nos peines et au commencement de notre félicité.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de fon habit, c'eft-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. Eh, mon Dieu ! lui dit *Candide* en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? J'attends mon maître, M. *Vanderdendur*, le fameux négociant, répondit le nègre. Eft-ce M. *Vanderdendur*, dit *Candide*, qui t'a

traité ainsi ? Oui, Monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement, deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main : quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous : les fétiches hollandais qui m'ont converti, me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfans d'*Adam*, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain. Or, vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parens d'une manière plus horrible.

O *Pangloss !* s'écria *Candide*, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme.

Qu'est-ce

Qu'eſt-ce qu'optimiſme ? diſait *Cacambo.* Hélas ! dit *Candide*, c'eſt la rage de ſoutenir que tout eſt bien quand on eſt mal, et il verſait des larmes en regardant ſon nègre ; et en pleurant, il entra dans Surinam.

La première choſe dont ils s'informent, c'eſt s'il n'y a point au port quelque vaiſſeau qu'on pût envoyer à Buénos-Aires. Celui à qui ils s'adreſsèrent était juſtement un patron eſpagnol, qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. *Candide* et le fidelle *Cacambo* allèrent l'y attendre avec leurs moutons.

Candide, qui avait le cœur ſur les lèvres, conta à l'eſpagnol toutes ſes aventures, et lui avoua qu'il voulait enlever mademoiſelle *Cunégonde.* Je me garderai bien de vous paſſer à Buénos-Aires, dit le patron : je ſerais pendu, et vous auſſi ; la belle *Cunégonde* eſt la maîtreſſe favorite de monſeigneur. Ce fut un coup de foudre pour *Candide ;* il pleura long-temps ; enfin il tira à part *Cacambo :* Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu faſſes. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou ſix millions de diamans ; tu es plus habile que moi ; va prendre mademoiſelle *Cunégonde* à Buénos-Aires. Si le gouverneur fait quelque difficulté, donne-lui un million : s'il ne ſe rend pas, donne-lui en deux ; tu

n'as point tué d'inquisiteur, on ne se défiera point de toi. J'équiperai un autre vaisseau, j'irai t'attendre à Venise; c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre ni des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des inquisiteurs. *Cacambo* applaudit à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon maître devenu son ami intime; mais le plaisir de lui être utile, l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes : *Candide* lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. *Cacambo* partit dès le jour même : c'était un très-bon homme que ce *Cacambo*.

Candide resta encore quelque temps à Surinam, et attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie, lui et les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques, et acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage; enfin M. *Vanderdendur*, maître d'un gros vaisseau, vint se présenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venise, moi, mes gens, mon bagage et les deux moutons que voilà? Le patron s'accorda à dix mille piastres : *Candide* n'hésita pas.

Oh, oh, dit à part soi le prudent *Vanderdendur*, cet étranger donne dix mille piastres tout d'un

coup ! il faut qu'il ſoit bien riche. Puis revenant un moment après, il ſignifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Eh bien, vous les aurez, dit *Candide*.

Ouais, ſe dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piaſtres auſſi aiſément que dix mille. Il revint encore, et dit qu'il ne pouvait le conduire à Veniſe à moins de trente mille piaſtres. Vous en aurez donc trente mille, répondit *Candide*.

Oh, oh, ſe dit encore le marchand hollandais, trente mille piaſtres ne coûtent rien à cet homme-ci ; ſans doute, les deux moutons portent des tréſors immenſes ; n'inſiſtons pas davantage : feſons-nous d'abord payer les trente mille piaſtres, et puis nous verrons. *Candide* vendit deux petits diamans, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. *Candide* ſuivait dans un petit bateau pour joindre le vaiſſeau à la rade ; le patron prend ſon temps, met à la voile, démarre ; le vent le favoriſe. *Candide* éperdu et ſtupéfait, le perd bientôt de vue. Hélas ! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourne au rivage, abymé dans la douleur ; car enfin, il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il ſe transporte chez le juge hollandais ; et,

comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte; il entre, expose son aventure, et cria un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piastres pour le bruit qu'il avait fait : ensuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner son affaire sitôt que le marchand serait revenu, et se fit payer dix mille autres piastres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de désespérer *Candide ;* il avait, à la vérité, essuyé des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le sang froid du juge, et celui du patron dont il était volé, alluma sa bile, et le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur ; il ne se nourrissait que d'idées tristes. Enfin un vaisseau français étant sur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargés de diamans à embarquer, il loua une chambre du vaisseau à juste prix, et fit signifier dans la ville qu'il payerait le passage., la nourriture, et donnerait deux mille piastres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme serait le plus dégoûté de son état, et le plus malheureux de la province.

Il se présenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pu contenir. *Candide*,

voulant choisir entre les plus apparens, distingua une vingtaine de personnes qui lui paraissaient assez sociables, et qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les assembla dans son cabaret, et leur donna à souper, à condition que chacun ferait serment de raconter fidellement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre et le plus mécontent de son état, à plus juste titre, et de donner aux autres quelques gratifications.

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. *Candide*, en écoutant toutes leurs aventures, se ressouvenait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buénos-Aires, et de la gageure qu'elle avait faite, qu'il n'y avait personne sur le vaisseau à qui il ne fût arrivé de très-grands malheurs. Il songeait à *Panglos* à chaque aventure qu'on lui contait. Ce *Panglos*, disait-il, serait bien embarrassé à démontrer son systême. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, et non pas dans le reste de la terre. Enfin il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant, qui était d'ailleurs un bon

homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, et abandonné de sa fille qui s'était fait enlever par un portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait; et les prédicans de Surinam le persécutaient, parce qu'ils le prenaient pour un socinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui; mais *Candide* espérait que le savant le désennuierait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que *Candide* leur fesait une grande injustice; mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

CHAPITRE XX.

Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin.

Le vieux savant, qui s'appelait *Martin*, s'embarqua donc pour Bordeaux avec *Candide*. L'un et l'autre avaient beaucoup vu et beaucoup souffert; et quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral et du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant *Candide* avait un grand avantage sur *Martin*, c'est qu'il espérait toujours revoir

mademoiselle *Cunégonde*, et que *Martin* n'avait rien à espérer ; de plus il avait de l'or et des diamans ; et quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron hollandais ; cependant quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, et quand il parlait de *Cunégonde*, surtout à la fin du repas, il penchait alors pour le systême de *Pangloss*.

Mais vous, monsieur *Martin*, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela? quelle est votre idée sur le mal moral et le mal physique ? Monsieur, répondit *Martin*, mes prêtres m'ont accusé d'être socinien ; mais la vérité du fait est que je suis manichéen. Vous vous moquez de moi, dit *Candide* ; il n'y a plus de manichéens dans le monde. Il y a moi, dit *Martin* ; je ne sais qu'y faire ; mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit *Candide*. Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit *Martin*, qu'il pourrait bien être dans mon corps, comme par-tout ailleurs ; mais je vous avoue qu'en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que DIEU l'a abandonné à quelque être malfesant ; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de

famille qui ne voulût exterminer quelqu'autre famille. Par-tout les faibles ont en exécration les puiſſans devant leſquels ils rampent, et les puiſſans les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'aſſaſſins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec diſcipline pour gagner ſon pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; et dans les villes qui paraiſſent jouir de la paix, et où les arts fleuriſſent, les hommes ſont dévorés de plus d'envie, de ſoins et d'inquiétudes, qu'une ville aſſiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins ſecrets ſont encore plus cruels que les miſères publiques. En un mot, j'en ai tant vu et tant éprouvé, que je ſuis manichéen.

Il y a pourtant du bon, répliquait *Candide*. Cela peut être, diſait *Martin*, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette diſpute, on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble de moment en moment. Chacun prend ſa lunette. On aperçoit deux vaiſſeaux qui combattaient à la diſtance d'environ trois milles: le vent les amena l'un et l'autre ſi près du vaiſſeau français, qu'on eut le plaiſir de voir le combat tout à ſon aiſe. Enfin l'un des deux vaiſſeaux lâcha à l'autre une bordée ſi bas et ſi juſte,

qu'il le coula à fond. *Candide* et *Martin* aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait ; ils levaient tous les mains au ciel, et jetaient des clameurs effroyables : en un moment tout fut englouti.

Eh bien, dit *Martin*, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. Il est vrai, dit *Candide*, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi, il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être ; c'était un de ses moutons. *Candide* eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamans d'Eldorado.

Le capitaine français aperçut bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était espagnol, et que celui du vaisseau submergé était un pirate hollandais ; c'était celui-là même qui avait volé *Candide*. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, et il n'y eut qu'un mouton de sauvé. Vous voyez, dit *Candide* à *Martin*, que le crime est puni quelquefois ; ce coquin de patron hollandais a eu le sort qu'il méritait. Oui, dit *Martin* ; mais fallait-il que les passagers qui étaient sur

fon vaiffeau périffent auffi ? DIEU a puni ce fripon, le diable a noyé les autres.

Cependant le vaiffeau français et l'efpagnol continuèrent leur route, et *Candide* continua fes converfations avec *Martin*. Ils difputèrent quinze jours de fuite, et au bout-de quinze jours, ils étaient auffi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils fe communiquaient des idées, ils fe confolaient. *Candide* careffait fon mouton : puifque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver *Cunégonde*.

CHAPITRE XXI.

Candide et Martin approchent des côtes de France, et raifonnent.

ON aperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monfieur *Martin*? dit *Candide*. Oui, dit *Martin*, j'ai parcouru plufieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitans eft folle, quelques-unes où l'on eft trop rufé, d'autres où l'on eft communément affez doux et affez bête ; d'autres où l'on fait le bel efprit ; et, dans toutes, la principale occupation eft l'amour, la feconde de médire, et la troifième de dire des fottifes. Mais, monfieur *Martin*, avez-vous vu Paris ? Oui, j'ai vu Paris ; il tient de toutes ces efpèces-là ;

c'eſt un chaos, c'eſt une preſſe dans laquelle tout le monde cherche le plaiſir, et où preſque perſonne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai ſéjourné peu; j'y fus volé en arrivant de tout ce que j'avais par des filous à la foire Saint-Germain; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en priſon; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, et la canaille convulſionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là; je le veux croire.

Pour moi, je n'ai nulle curioſité de voir la France, dit *Candide*; vous devinez aiſément que, quand on a paſſé un mois dans Eldorado, on ne ſe ſoucie plus de rien voir ſur la terre que mademoiſelle *Cunégonde*; je vais l'attendre à Veniſe, nous traverſerons la France pour aller en Italie; ne m'accompagnerez-vous pas? Très-volontiers, dit *Martin*; on dit que Veniſe n'eſt bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant on y reçoit très-bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent; je n'en ai point, vous en avez, je vous ſuivrai par-tout. A propos, dit *Candide*, penſez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'aſſure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaiſſeau?

Je n'en crois rien du tout, dit *Martin*, non plus que toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé? dit *Candide*. Pour nous faire enrager, répondit *Martin*. N'êtes-vous pas bien étonné, continua *Candide*, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure? Point du tout, dit *Martin*, je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit *Candide*, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, colomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? Croyez-vous, dit *Martin*, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé? Oui, sans doute, dit *Candide*. Eh bien, dit *Martin*, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur? Oh! dit *Candide*, il y a bien de la différence, car le libre arbitre..... En raisonnant ainsi ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE XXII.

Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.

CANDIDE ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux d'Eldorado, et pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe *Martin*; il fut seulement très-fâché de se séparer de son mouton qu'il laissa à l'académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge; et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra par A, plus B, moins C divisé par Z, que le mouton devait être rouge, et mourir de la clavelée. (1)

Cependant tous les voyageurs que *Candide*

(1) Quelques progrès que les sciences aient faits, il est impossible que sur dix mille hommes qui les cultivent en Europe, et sur trois cents académies qui y sont établies, il ne se trouve point quelque académie qui propose des prix ridicules, et quelques savans qui fassent d'étranges applications des sciences les plus utiles. Ce ridicule avait frappé M. de *Voltaire* dans son séjour à Berlin. Les savans du Nord conservaient encore à cette époque quelques restes de l'ancienne barbarie scolastique; et la philosophie hardie, mais hypothétique et obscure de *Leibnitz*, n'avait pas contribué à les en dépouiller.

rencontra dans les cabarets de la route lui disaient : Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale ; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le faubourg Saint-Marceau, et crut être dans le plus vilain village de la Vestphalie.

A peine *Candide* fut-il dans son auberge, qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme, et qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, et deux dévotes qui fesaient chauffer ses bouillons. *Martin* disait : Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage ; j'étais fort pauvre ; aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, et je guéris.

Cependant, à force de médecins et de saignées, la maladie de *Candide* devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. *Candide* n'en voulut rien faire ; les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode : *Candide* répondit qu'il n'était point homme à la mode. *Martin*

voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point *Candide*. *Martin* jura qu'il enterrerait le clerc, s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa : *Martin* le prit par les épaules, et le chaſſa rudement; ce qui cauſa un grand ſcandale dont on fit un procès verbal.

Candide guérit; et pendant ſa convaleſcence, il eut très-bonne compagnie à ſouper chez lui. On jouait gros jeu. *Candide* était tout étonné que jamais les as ne lui vinſſent ; et *Martin* ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui feſaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens empreſſés, toujours alertes, toujours ſerviables, effrontés, careſſans, accommodans, qui guettent les étrangers à leur paſſage, leur content l'hiſtoire ſcandaleuſe de la ville, et leur offrent des plaiſirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord *Candide* et *Martin* à la comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. *Candide* ſe trouva placé auprès de quelques beaux eſprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des ſcènes jouées parfaitement. Un des raiſonneurs qui étaient à ſes côtés lui dit dans un entr'acte : Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice eſt fort mauvaiſe ; l'acteur qui joue avec elle eſt plus mauvais acteur encore ; la pièce eſt encore

plus mauvaiſe que les acteurs, l'auteur ne ſait pas un mot d'arabe, et cependant la ſcène eſt en Arabie; et de plus, c'eſt un homme qui ne croit pas aux idées innées; je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monſieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France? dit *Candide* à l'abbé; lequel répondit : Cinq ou ſix mille. C'eſt beaucoup, dit *Candide :* combien y en a-t-il de bonnes? Quinze ou ſeize, répliqua l'autre. C'eſt beaucoup, dit *Martin.*

Candide fut très-content d'une actrice qui feſait la reine *Eliſabeth*, dans une aſſez plate tragédie que l'on joue quelquefois. Cette actrice, dit-il à *Martin*, me plaît beaucoup; elle a un faux air de mademoiſelle *Cunégonde;* je ferais bien aiſe de la ſaluer. L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. *Candide*, élevé en Allemagne, demanda quelle était l'étiquette, et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. Il faut diſtinguer, dit l'abbé; en province on les mène au cabaret, à Paris on les reſpecte quand elles ſont belles, et on les jette à la voirie quand elles ſont mortes. Des reines à la voirie! dit *Candide*. Oui vraiment, dit *Martin;* monſieur l'abbé a raiſon; j'étais à Paris quand mademoiſelle *Monime* paſſa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refuſa ce que ces

gens-ci

gens-ci appellent *les honneurs de la ſépulture*, c'eſt-à-dire, de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière ; elle fut enterrée toute ſeule de ſa bande au coin de la rue de Bourgogne ; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle penſait très-noblement. Cela eſt bien impoli, dit *Candide*. Que voulez-vous, dit *Martin* ; ces gens-ci ſont ainſi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités poſſibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les égliſes, dans les ſpectacles de cette drôle de nation. Eſt-il vrai qu'on rit toujours à Paris? dit *Candide*. Oui, dit l'abbé, mais c'eſt en enrageant ; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire, même on y fait en riant les actions les plus déteſtables.

Quel eſt, dit *Candide*, ce gros cochon qui me diſait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont fait tant de plaiſir? C'eſt un mal-vivant, répondit l'abbé, qui gagne ſa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres ; il hait quiconque réuſſit, comme les eunuques haïſſent les jouiſſans ; c'eſt un de ces ſergens de la littérature qui ſe nourriſſent de fange et de venin ; c'eſt un folliculaire. Qu'appelez-vous folliculaire? dit *Candide*. C'eſt, dit l'abbé, un feſeur de feuilles, un *Fréron*.

C'eſt ainſi que *Candide*, *Martin* et le périgourdin raiſonnaient ſur l'eſcalier, en voyant défiler le monde au ſortir de la pièce. Quoique je ſois très-empreſſé de revoir mademoiſelle *Cunégonde*, dit *Candide*, je voudrais pourtant ſouper avec mademoiſelle *Clairon*, car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiſelle *Clairon*, qui ne voyait que bonne compagnie. Elle eſt engagée pour ce ſoir, dit-il; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, et là vous connaîtrez Paris comme ſi vous y aviez été quatre ans.

Candide, qui était naturellement curieux, ſe laiſſa mener chez la dame, au fond du faubourg Saint-Honoré; on y était occupé d'un pharaon; douze triſtes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, regiſtre cornu de leurs infortunes. Un profond ſilence régnait, la pâleur était ſur le front des pontes, l'inquiétude ſur celui du banquier, et la dame du logis, aſſiſe auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les ſept-et-le-va de campagne, dont chaque joueur cornait ſes cartes; elle les feſait décorner avec une attention ſévère, mais polie; et ne ſe fâchait point, de peur de perdre ſes pratiques. La dame ſe

fefait appeler *la marquife de Parolignac*. Sa fille, âgée de quinze ans, était au nombre des pontes, et avertiffait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du fort. L'abbé périgourdin, *Candide* et *Martin* entrèrent ; perfonne ne fe leva, ni les falua, ni les regarda ; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la baronne de *Tunder-ten-tronckh* était plus civile, dit *Candide*.

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquife qui fe leva à moitié, honora *Candide* d'un fourire gracieux, et *Martin* d'un air de tête tout-à-fait noble ; elle fit donner un fiége et un jeu de cartes à *Candide*, qui perdit cinquante mille francs en deux tailles : après quoi on foupa très-gaiement ; et tout le monde était étonné que *Candide* ne fût pas ému de fa perte ; les laquais difaient entre eux dans leur langage de laquais : Il faut que ce foit quelque milord anglais.

Le fouper fut comme la plupart des foupers de Paris ; d'abord du filence, enfuite un bruit de paroles qu'on ne diftingue point, puis des plaifanteries dont la plupart font infipides, de fauffes nouvelles, de mauvais raifonnemens, un peu de politique et beaucoup de médifance ; on parla même de livres nouveaux. Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le

roman du ſieur *Gauchat*, docteur en théologie ? Oui, répondit un des convives, mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinens, mais tous enſemble n'approchent pas de l'impertinence de *Gauchat*, docteur en théologie (2) ; je ſuis ſi raſſaſié de cette immenſité de déteſtables livres qui nous inondent, que je me ſuis mis à ponter au pharaon. Et les mélanges de l'archidiacre *Trublet*, qu'en dites-vous ? dit l'abbé. Ah ! dit madame de *Parolignac*, l'ennuyeux mortel ! comme il vous dit curieuſement tout ce que le monde fait ! comme il diſcute peſamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légérement ! comme il s'approprie, ſans eſprit, l'eſprit des autres ! comme il gâte ce qu'il pille ! comme il me dégoûte ! mais il ne me dégoûtera plus ; c'eſt aſſez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme ſavant et de goût, qui appuya ce que diſait la marquiſe. On parla enſuite de tragédies ; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, et qu'on ne pouvait lire. L'homme de goût expliqua très-bien comment une pièce pouvait avoir quelque

(2) Il feſait un mauvais ouvrage intitulé : *Lettre ſur quelques écrits de ce temps*. On lui donna une abbaye ; et il fut plus richement récompenſé, que s'il avait fait l'*Eſprit des lois*, et réſolu le problème de la préceſſion des équinoxes.

intérêt, et n'avoir presque aucun mérite; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, et qui séduisent toujours les spectateurs; mais qu'il faut être neuf, sans être bizarre, souvent sublime et toujours naturel, connaître le cœur humain et le faire parler; être grand poëte, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poëte; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens. Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains; il y a très-peu de bonnes tragédies; les unes sont des idylles en dialogues bien écrits et bien rimés, les autres des raisonnemens politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent; les autres des rêves d'énergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, et conçut une grande idée du discoureur; et, comme la marquise avait eu soin de le placer

à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien ? C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, et que l'abbé m'amène quelquefois à souper; il se connaît parfaitement en tragédies et en livres, et il a fait une tragédie sifflée, et un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand homme ! dit *Candide*, c'est un autre *Panglofs*.

Alors se tournant vers lui, il lui dit : Monsieur, vous pensez, sans doute, que tout est au mieux dans le monde physique et dans le moral, et que rien ne pouvait être autrement ? Moi, Monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela ; je trouve que tout va de travers chez nous ; que personne ne sait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, et qu'excepté le souper, qui est assez gai, et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes ; jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'Eglise, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parens contre parens ; c'est une guerre éternelle.

Candide lui répliqua : J'ai vu pis ; mais un sage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela est à merveille ; ce sont des ombres à un beau tableau. Votre pendu se moquait du monde, dit *Martin* ; vos ombres sont des taches horribles. Ce sont les hommes qui font les taches, dit *Candide*, et ils ne peuvent pas s'en dispenser. Ce n'est donc pas leur faute, dit *Martin*. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient ; et *Martin* raisonna avec le savant, et *Candide* raconta une partie de ses aventures à la dame du logis.

Après soupé, la marquise mena *Candide* dans son cabinet, et le fit asseoir sur un canapé. Eh bien, lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperdument mademoiselle *Cunégonde* de Thunder-ten-tronckh ? Oui, Madame, répondit *Candide*. La marquise lui répliqua avec un souris tendre : Vous me répondez comme un jeune homme de Vestphalie ; un français m'aurait dit : Il est vrai que j'ai aimé mademoiselle *Cunégonde*, mais en vous voyant, Madame, je crains de ne la plus aimer. Hélas ! Madame, dit *Candide*, je répondrai comme vous voudrez. Votre passion pour elle, dit la marquise, a commencé en ramassant son mouchoir ; je veux que vous ramassiez ma jarretière. De tout mon cœur,

dit *Candide ;* et il la ramaſſa. Mais je veux que vous me la remettiez, dit la dame ; et *Candide* la lui remit. Voyez-vous, dit la dame, vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amans de Paris quinze jours, mais je me rends à vous dès la première nuit, parce qu'il faut faire les honneurs de ſon pays à un jeune homme de Veſtphalie. La belle ayant aperçu deux énormes diamans aux deux mains de ſon jeune étranger, les loua de ſi bonne foi, que des doigts de *Candide* ils paſsèrent aux doigts de la marquiſe.

Candide, en s'en retournant avec ſon abbé périgourdin, ſentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à mademoiſelle *Cunégonde ;* M. l'abbé entra dans ſa peine ; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par *Candide*, et à la valeur des deux brillans moitié donnés, moitié extorqués. Son deſſein était de profiter, autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaiſſance de *Candide* pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de *Cunégonde ;* et *Candide* lui dit qu'il demanderait bien pardon à cette belle de ſon infidélité, quand il la verrait à Veniſe.

Le périgourdin redoublait de politeſſes et d'attentions, et prenait un intérêt tendre à tout ce que *Candide* diſait, à tout ce qu'il fesait, à tout ce qu'il voulait faire.

Vous

Vous avez donc, Monſieur, lui dit-il, un rendez-vous à Veniſe? Oui, Monſieur l'abbé, dit *Candide;* il faut abſolument que j'aille trouver mademoiſelle *Cunégonde.* Alors, engagé par le plaiſir de parler de ce qu'il aimait, il conta, ſelon ſon uſage, une partie de ſes aventures avec cette illuſtre veſtphalienne.

Je crois, dit l'abbé, que mademoiſelle *Cunégonde* a bien de l'eſprit et qu'elle écrit des lettres charmantes? Je n'en ai jamais reçu, dit *Candide;* car, figurez-vous qu'ayant été chaſſé du château pour l'amour d'elle, je ne pus lui écrire; que bientôt après j'appris qu'elle était morte, qu'enſuite je la retrouvai, et que je la perdis, et que je lui ai envoyé à deux mille cinq cents lieues d'ici un exprès dont j'attends la réponſe.

L'abbé écoutait attentivement, et paraiſſait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embraſſés. Le lendemain *Candide* reçut à ſon réveil une lettre conçue en ces termes.

„ Monſieur, mon très-cher amant, il y a
„ huit jours que je ſuis malade en cette ville;
„ j'apprends que vous y êtes. Je volerais dans
„ vos bras ſi je pouvais remuer. J'ai ſu votre
„ paſſage à Bordeaux; j'y ai laiſſé le fidelle
„ *Cacambo* et la vieille, qui doivent bientôt
„ me ſuivre. Le gouverneur de Buénos-Aires

„ a tout pris, mais il me reſte votre cœur.
„ Venez, votre préſence me rendra la vie ou
„ me fera mourir de plaiſir. „

Cette lettre charmante, cette lettre ineſpérée tranſporta *Candide* d'une joie inexprimable ; et la maladie de ſa chère *Cunégonde* l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux ſentimens, il prend ſon or et ſes diamans, et ſe fait conduire avec *Martin* à l'hôtel où mademoiſelle *Cunégonde* demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, ſon cœur palpite, ſa voix ſanglotte ; il veut ouvrir les rideaux du lit, il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous en bien, lui dit la ſuivante, la lumière la tue ; et ſoudain elle referme le rideau. Ma chère *Cunégonde*, dit *Candide* en pleurant, comment vous portez-vous ? ſi vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la ſuivante. La dame alors tire du lit une main potelée que *Candide* arroſe long-temps de ſes larmes, et qu'il remplit enſuite de diamans, en laiſſant un ſac plein d'or ſur le fauteuil.

Au milieu de ſes tranſports arrive un exempt ſuivi de l'abbé périgourdin et d'une eſcouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers ſuſpects ? Il les fait incontinent ſaiſir, et ordonne à ſes braves de les traîner en priſon. Ce n'eſt pas ainſi qu'on traite des voyageurs dans Eldorado, dit *Candide*. Je ſuis plus manichéen que jamais,

dit *Martin.* Mais, Monſieur, où nous menez-vous? dit *Candide.* Dans un cul de baſſe-foſſe, dit l'exempt.

Martin, ayant repris ſon ſang froid, jugea que la dame qui ſe prétendait *Cunégonde* était une friponne, monſieur l'abbé périgourdin un fripon qui avait abuſé au plus vîte de l'innocence de *Candide*, et l'exempt un autre fripon dont on pouvait aiſément ſe débarraſſer.

Plutôt que de s'expoſer aux procédures de la juſtice, *Candide*, éclairé par ſon conſeil, et d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable *Cunégonde*, propoſe à l'exempt trois petits diamans d'environ trois mille piſtoles chacun. Ah, Monſieur, lui dit l'homme au bâton d'ivoire, euſſiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde; trois diamans! chacun de trois mille piſtoles! Monſieur! je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laiſſez-moi faire; j'ai un frère à Dieppe en Normandie; je vais vous y mener; et ſi vous avez quelque diamant à lui donner, il aura ſoin de vous comme moi même.

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers? dit *Candide.* L'abbé périgourdin prit alors la parole, et dit: C'eſt parce qu'un gueux du

pays d'Atrébatie (3) a entendu dire des sottises ; cela seul lui a fait commettre un parricide, non pas tel que celui de 1610 au mois de mai, mais tel que celui de 1594 au mois de décembre, et tel que plusieurs autres commis dans d'autres années et dans d'autres mois, par d'autres gueux qui avaient entendu dire des sottises.

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agissait. Ah, les monstres ! s'écria *Candide ;* quoi ! de telles horreurs chez un peuple qui danse et qui chante ! Ne pourrai-je sortir au plus vîte de ce pays où des singes agacent des tigres ? J'ai vu des ours dans mon pays ; je n'ai vu des hommes que dans Eldorado. Au nom de DIEU, monsieur l'exempt, menez-moi à Venise, où je dois attendre mademoiselle *Cunégonde.* Je ne peux vous mener qu'en basse-Normandie, dit le barigel. Aussitôt il lui fait ôter ses fers, dit qu'il s'est mépris, renvoie ses gens, emmène à Dieppe *Candide* et *Martin*, et les laisse entre les mains de son frère. Il y avait un petit vaisseau hollandais à la rade. Le normand, à l'aide de trois autres diamans, devenu le plus serviable des hommes, embarque *Candide* et ses gens dans le vaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en

(3) Artois. *Damiens* était né à Arras capitale de l'Artois.

Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Venise; mais *Candide* croyait être délivré de l'enfer; et il comptait bien reprendre la route de Venise à la première occasion.

CHAPITRE XXIII.

Candide et Martin vont sur les côtes d'Angleterre; ce qu'ils y voient.

AH, *Pangloss! Pangloss!* Ah, *Martin! Martin!* ah, ma chère *Cunégonde!* qu'est-ce que ce monde-ci? disait *Candide* sur le vaisseau hollandais. Quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait *Martin.* — Vous connaissez l'Angleterre; y est-on aussi fou qu'en France? C'est une autre espèce de folie, dit *Martin.* Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas; je sais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires.

En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth;

une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un aſſez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, ſur le tillac d'un des vaiſſeaux de la flotte; quatre ſoldats, poſtés vis-à-vis de cet homme, lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne, le plus paiſiblement du monde; et toute l'aſſemblée s'en retourna extrêmement ſatisfaite (4). Qu'eſt-ce donc que tout ceci? dit *Candide;* et quel démon exerce par-tout ſon empire? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie? C'eſt un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral? C'eſt, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer aſſez de monde; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas aſſez près de lui. Mais, dit *Candide*, l'amiral français était auſſi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre? Cela eſt inconteſtable, lui répliqua-t-on; mais dans ce pays-ci il eſt bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

Candide fut ſi étourdi et ſi choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas ſeulement mettre pied à terre, et

(4) L'amiral *Bing*. M. de *Voltaire* ne le connaiſſait pas, et fit des efforts pour le ſauver. Il n'abhorrait pas moins les atrocités politiques que les atrocités théologiques; et il ſavait que *Bing* était une victime que les miniſtres anglais ſacrifiaient à l'ambition de garder leurs places.

qu'il fit fon marché avec le patron hollandais, (dût-il le voler comme celui de Surinam.) pour le conduire fans délai à Venife.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France; on paffa à la vue de Lisbonne, et *Candide* frémit. On entra dans le détroit et dans la Méditerranée; enfin on aborda à Venife. Dieu foit loué! dit *Candide*, en embraffant *Martin*, c'eft ici que je reverrai la belle *Cunégonde*. Je compte fur *Cacambo* comme fur moi-même. Tout eft bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il foit poffible.

CHAPITRE XXIV.

De Paquette et de frère Giroflée.

Dès qu'il fut à Venife, il fit chercher *Cacambo* dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, et ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaiffeaux et de toutes les barques: nulles nouvelles de *Cacambo*. Quoi! difait-il à *Martin*, j'ai eu le temps de paffer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portfmouth, de côtoyer le Portugal et l'Efpagne, de traverfer toute la Méditerranée, de paffer quelques mois à Venife; et

la belle *Cunégonde* n'eſt point venue ! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drôleſſe et un abbé périgourdin ! *Cunégonde* eſt morte, ſans ſans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah ! il valait mieux reſter dans le paradis d'Eldorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raiſon, mon cher *Martin !* tout n'eſt qu'illuſion et calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, et ne prit aucune part à l'opéra alla moda, ni aux autres divertiſſemens du carnaval ; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. *Martin* lui dit : Vous êtes bien ſimple, en vérité, de vous figurer qu'un valet métis, qui a cinq ou ſix millions dans ſes poches, ira chercher votre maîtreſſe au bout du monde, et vous l'amènera à Veniſe. Il la prendra pour lui, s'il la trouve ; s'il ne la trouve pas, il en prendra une autre : je vous conſeille d'oublier votre valet *Cacambo* et votre maîtreſſe *Cunégonde*. *Martin* n'était pas conſolant. La mélancolie de *Candide* augmenta, et *Martin* ne ceſſait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu et peu de bonheur ſur la terre, excepté peut-être dans Eldorado, où perſonne ne pouvait aller.

En diſputant ſur cette matière importante, et en attendant *Cunégonde*, *Candide* aperçut un jeune théatin dans la place Saint-Marc, qui

tenait ſous le bras une fille. Le théatin paraiſſait frais, potelé, vigoureux; ſes yeux étaient brillans, ſon air aſſuré, ſa mine haute, ſa démarche fière. La fille était très-jolie et chantait; elle regardait amoureuſement ſon théatin, et de temps en temps lui pinçait ſes groſſes joues. Vous m'avouerez du moins, dit *Candide* à *Martin*, que ces gens-ci ſont heureux. Je n'ai trouvé juſqu'à préſent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés; mais pour cette fille et ce théatin, je gage que ce ſont des créatures très-heureuſes. Je gage que non, dit *Martin*. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit *Candide*, et vous verrez ſi je me trompe.

Auſſitôt il les aborde, il leur fait ſon compliment, et les invite à venir à ſon hôtellerie manger des macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'eſturgeon, et à boire du vin de Montepulciano, du lacryma-chriſti, du chypre et du ſamos. La demoiſelle rougit, le théatin accepta la partie, et la fille le ſuivit en regardant *Candide* avec des yeux de ſurpriſe et de confuſion, qui furent obſcurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de *Candide*. qu'elle lui dit: Eh quoi, monſieur *Candide* ne reconnaît plus *Paquette!* A ces mots *Candide*, qui ne l'avait pas conſidérée juſquelà avec attention, parce qu'il n'était occupé

que de *Cunégonde*, lui dit : Hélas ! ma pauvre enfant, c'eſt donc vous qui avez mis le docteur *Panglofs* dans le bel état où je l'ai vu?

Hélas ! Monſieur, c'eſt moi-même, dit *Paquette*; je vois que vous êtes inſtruit de tout. J'ai ſu les malheurs épouvantables arrivés à toute la maiſon de madame la baronne et à la belle *Cunégonde*. Je vous jure que ma deſtinée n'a guère été moins triſte. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordelier, qui était mon confeſſeur, me ſéduiſit aiſément. Les ſuites en furent affreuſes; je fus obligée de ſortir du château quelque temps après que M. le baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque temps par reconnaiſſance la maîtreſſe de ce médecin. Sa femme, qui était jalouſe à la rage, me battait tous les jours impitoyablement; c'était une furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes, et moi la plus malheureuſe de toutes les créatures, d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous ſavez, Monſieur, combien il eſt dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouſe d'un médecin. Celui-ci, outré des procédés de ſa femme, lui donna un jour, pour la guérir d'un petit rhume, une médecine ſi efficace, qu'elle en

mourut en deux heures de temps dans des convulsions horribles. Les parens de madame intentèrent à monsieur un procès criminel; il prit la fuite, et moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit à condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, et obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n'est pour nous qu'un abyme de misères. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! Monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice, et de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital et un fumier, vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon *Candide*, dans un cabinet, en présence de *Martin* qui disait à *Candide* : Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure.

Frère *Giroflée* était resté dans la salle à manger, et buvait un coup en attendant le dîner. Mais, dit *Candide* à *Paquette*, vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée; vous chantiez, vous caressiez le théatin avec une complaisance naturelle; vous m'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah! Monsieur, répondit *Paquette*, c'est encore là une des misères du métier. J'ai été hier volée et battue par un officier, et il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut pas davantage; il avoua que *Martin* avait raison. On se mit à table avec *Paquette* et le théatin; le repas fut assez amusant, et sur la fin on se parla avec quelque confiance. Mon père, dit *Candide* au moine, vous me paraissez jouir d'une destinée que tout le monde doit envier; la fleur de la santé brille sur votre visage, votre physionomie annonce le bonheur; vous avez une très-jolie fille pour votre récréation, et vous paraissez très-content de votre état de théatin.

Ma foi, Monsieur, dit frère *Giroflée*, je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, et d'aller me faire turc. Mes parens me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de

fortune à un maudit frère aîné, que Dieu confonde ! La jaloufie, la difcorde, la rage habitent dans le couvent. Il eft vrai que j'ai prêché quelques mauvais fermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le prieur me vole la moitié ; le refte me fert à entretenir des filles : mais quand je rentre le foir dans le monaftère, je fuis prêt à me caffer la tête contre les murs du dortoir ; et tous mes confrères font dans le même cas.

Martin fe tournant vers *Candide* avec fon fang froid ordinaire : Eh bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure toute entière ? *Candide* donna deux mille piaftres à *Paquette*, et mille piaftres à frère *Giroflée*. Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils feront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit *Martin* ; vous les rendrez peut-être avec ces piaftres beaucoup plus malheureux encore. Il en fera ce qui pourra, dit *Candide* : mais une chofe me confole, je vois qu'on retrouve fouvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver ; il fe pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge et *Paquette*, je rencontre auffi *Cunégonde*. Je fouhaite, dit *Martin*, qu'elle faffe un jour votre bonheur ; mais c'eft de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit *Candide*. C'eft que j'ai vécu, dit *Martin*.

Mais regardez ces gondoliers, dit *Candide*,

ne chantent-ils pas ſans ceſſe? Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes et leurs marmots d'enfans, dit *Martin.* Le doge a ſes chagrins, les gondoliers ont les leurs. Il eſt vrai qu'à tout prendre, le ſort d'un gondolier eſt préférable à celui d'un doge; mais je crois la différence ſi médiocre, que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle, dit *Candide*, du ſénateur *Pococuranté*, qui demeure dans ce beau palais ſur la Brenta, et qui reçoit aſſez bien les étrangers. On prétend que c'eſt un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une eſpèce ſi rare, dit *Martin. Candide* auſſitôt fit demander au ſeigneur *Pococuranté* la permiſſion de venir le voir le lendemain.

CHAPITRE XXV.

Viſite chez le ſeigneur Pococuranté, noble vénitien.

CANDIDE et *Martin* allèrent en gondole ſur la Brenta, et arrivèrent au palais du noble *Pococuranté.* Les jardins étaient bien entendus, et ornés de belles ſtatues de marbre; le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de ſoixante ans, fort riche, reçut très-poliment les deux curieux, mais avec très-peu

d'empreſſement, ce qui déconcerta *Candide*, et ne déplut point à *Martin*.

D'abord deux filles jolies et proprement miſes ſervirent du chocolat qu'elles firent très-bien mouſſer. *Candide* ne put s'empêcher de les louer ſur leur beauté, ſur leur bonne grâce et ſur leur adreſſe. Ce ſont d'aſſez bonnes créatures, dit le ſénateur *Pococuranté;* je les fais quelquefois coucher dans mon lit; car je ſuis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalouſies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petiteſſes, de leur orgueil, de leurs ſottiſes, et des ſonnets qu'il faut faire ou commander pour elles; mais, après tout, ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide, après le déjeûner, ſe promenant dans une longue galerie, fut ſurpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers? Ils ſont de *Raphaël*, dit le ſénateur; je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années; on dit que c'eſt ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaiſent point du tout: la couleur en eſt très-rembrunie, les figures ne ſont pas aſſez arrondies, et ne ſortent point aſſez; les draperies ne reſſemblent en rien à une étoffe: en un mot, quoi qu'on en diſe, je ne trouve point là une imitation vraie de la

nature elle-même. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même : il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus.

Pococuranté, en attendant le dîner, se fit donner un concerto. *Candide* trouva la musique délicieuse. Ce bruit, dit *Pococuranté*, peut amuser une demi-heure; mais s'il dure plus long-temps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles, et ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener très-mal à propos deux ou trois chansons ridicules qui font valoir le gosier d'une actrice ; se pâmera de plaisir qui voudra ou qui pourra, en voyant un châtré fredonner le rôle de *César* et de *Caton*, et se promener d'un air gauche sur des planches : pour moi, il y a long-temps que j'ai renoncé à ces pauvretés qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, et que des souverains payent si chèrement. *Candide* disputa un peu, mais avec discrétion. *Martin* fut entièrement de l'avis du sénateur.

On

On ſe mit à table ; et après un excellent dîner, on entra dans la bibliothéque. *Candide*, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illuſtriſſime ſur ſon bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui ſeſait les délices du grand *Pangloſs*, le meilleur philoſophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement *Pococuranté;* on me fit accroire autreſois que j'avais du plaiſir en le liſant ; mais cette répétition continuelle de combats qui ſe reſſemblent tous, ces dieux qui agiſſent toujours pour ne rien faire de déciſif, cette *Hélène* qui eſt le ſujet de la guerre, et qui à peine eſt une actrice de la pièce ; cette Troye qu'on aſſiége et qu'on ne prend point ; tout cela me cauſait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelqueſois à des ſavans s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture : tous les gens ſincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans ſa bibliothéque, comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre excellence ne penſe pas ainſi de *Virgile?* dit *Candide*. Je conviens, dit *Pococuranté*, que le ſecond, le quatrième et le ſixième livre de ſon Enéide ſont excellens ; mais pour ſon pieux *Enée*, et le fort *Cloanthe*, et l'ami *Achates*, et le petit *Aſcanius*, et l'imbécille roi

Latinus, et la bourgeoise *Amata*, et l'insipide *Lavinia*, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de plus désagréable. J'aime mieux le *Tasse* et les contes à dormir debout de l'*Arioste*.

Oserais-je vous demander, Monsieur, dit *Candide*, si vous n'avez pas un grand plaisir à lire *Horace?* Il y a des maximes, dit *Pococuranté*, dont un homme du monde peut faire son profit, et qui, étant resserrées dans des vers énergiques, se gravent plus aisément dans la mémoire : mais je me soucie fort peu de son voyage à Brindes, et de sa description d'un mauvais dîner, et de la querelle de crocheteurs entre je ne sais quel *Pupilus*, dont les paroles, dit-il, *étaient pleines de pus*, et un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles et contre des sorcières; et je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami *Mecenas* que, s'il est mis par lui au rang des poëtes lyriques, il frappera les astres de son front sublime. Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. *Candide*, qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait; et *Martin* trouvait la façon de penser de *Pococuranté* assez raisonnable.

Oh, voici un Cicéron, dit *Candide* : pour

ce grand homme-là, je pense que vous ne vous lassez point de le lire. Je ne le lis jamais, répondit le vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour *Rabirius* ou pour *Cluentius* ? J'ai bien assez des procès que je juge ; je me ferais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques ; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah, voilà quatre-vingts volumes de recueils d'une académie des sciences, s'écria *Martin* ; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit *Pococuranté*, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles ; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systêmes, et pas une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là, dit *Candide*, en italien, en espagnol, en français ! Oui, dit le sénateur, il y en a trois mille, et pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de *Sénèque*, et tous ces gros volumes de théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi ni personne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, qu'un républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages

écrits ſi librement. Oui, répondit *Pococuranté*, il eſt beau d'écrire ce qu'on penſe ; c'eſt le privilége de l'homme. Dans toute notre Italie on n'écrit que ce qu'on ne penſe pas ; ceux qui habitent la patrie des *Céſars* et des *Antonins* n'oſent avoir une idée ſans la permiſſion d'un jacobin. Je ſerais content de la liberté qui inſpire les génies anglais ſi la paſſion et l'eſprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuſe liberté a d'eſtimable.

Candide apercevant un Milton, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand homme. Qui ? dit *Pococuranté*, ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèſe en dix livres de vers durs ? ce groſſier imitateur des Grecs, qui défigure la création, et qui, tandis que *Moïſe* repréſente l'Etre éternel produiſant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Meſſiah dans une armoire du ciel pour tracer ſon ouvrage ? Moi, j'eſtimerais celui qui a gâté l'enfer et le diable du *Taſſe* ; qui déguiſe *Lucifer*, tantôt en crapaud, tantôt en pygmée ; qui lui fait rebâttre cent fois les mêmes diſcours ; qui le fait diſputer ſur la théologie ; qui, en imitant ſérieuſement l'invention comique des armes à feu de l'*Arioſte*, fait tirer le canon dans le ciel par les diables ? Ni moi ni perſonne en Italie n'a pu ſe plaire

à toutes ces triftes extravagances. Le mariage du Péché et de la Mort, et les couleuvres dont le péché accouche, font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat ; et fa longue defcription d'un hôpital n'eft bonne que pour un foffoyeur. Ce poëme obfcur, bizarre et dégoûtant fut méprifé à fa naiffance ; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans fa patrie par les contemporains. Au refte, je dis ce que je penfe, et je me foucie fort peu que les autres penfent comme moi. *Candide* était affligé de ces difcours ; il refpectait *Homère*, il aimait un peu *Milton*. Hélas ! dit-il tout bas à *Martin*, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un fouverain mépris pour nos poëtes allemands. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit *Martin*. Oh ! quel homme fupérieur ! difait encore *Candide* entre fes dents ; quel grand génie que ce *Pococuranté !* rien ne peut lui plaire.

Après avoir fait ainfi la revue de tous les livres, ils defcendirent dans le jardin. *Candide* en loua toutes les beautés. Je ne fais rien de fi mauvais goût, dit le maître ; nous n'avons ici que des colifichets : mais je vais dès demain en faire planter un d'un deffin plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de fon excellence : Or çà, dit *Candide* à *Martin*, vous conviendrez que voilà le plus heureux

de tous les hommes, car il eſt au-deſſus de tout ce qu'il poſsède. Ne voyez-vous pas, dit *Martin*, qu'il eſt dégoûté de tout ce qu'il poſsède? *Platon* a dit, il y a long-temps, que les meilleurs eſtomacs ne ſont pas ceux qui rebutent tous les alimens. Mais, dit *Candide*, n'y a-t-il pas du plaiſir à tout critiquer, à ſentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés? C'eſt-à-dire, reprit *Martin*, qu'il y a du plaiſir à n'avoir pas de plaiſir? Oh bien! dit *Candide*, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiſelle *Cunégonde*. C'eſt toujours bien fait d'eſpérer, dit *Martin*.

Cependant les jours, les ſemaines s'écoulaient; *Cacambo* ne revenait point, et *Candide* était ſi abymé dans ſa douleur, qu'il ne fit pas même réflexion que *Paquette* et frère *Giroflée* n'étaient pas venus ſeulement le remercier.

CHAPITRE XXVI.

D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient.

Un soir que *Candide*, suivi de *Martin*, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme à visage couleur de suie l'aborda par derrière; et, le prenant par le bras, lui dit : Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. Il se retourne, et voit *Cacambo.* Il n'y avait que la vue de *Cunégonde* qui pût l'étonner et lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami. *Cunégonde* est ici, sans doute ? où est-elle ? mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. *Cunégonde* n'est point ici, dit *Cacambo*, elle est à Constantinople. Ah ciel ! à Constantinople ! mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. Nous partirons après souper, reprit *Cacambo ;* je ne peux vous en dire davantage; je suis esclave, mon maître m'attend ; il faut que j'aille le servir à table : ne dites mot ; soupez, et tenez-vous prêt.

Candide, partagé entre la joie et la douleur, charmé d'avoir revu son agent fidelle, étonné

de le voir esclave, plein de l'idée de retrouver sa maîtresse, le cœur agité, l'esprit bouleversé, se mit à table avec *Martin* qui voyait de sang froid toutes ces aventures, et avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo, qui versait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de son maître, sur la fin du repas, et lui dit : Sire, votre majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. Ayant dit ces mots, il sortit. Les convives étonnés se regardaient sans proférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique s'approchant de son maître, lui dit : Sire, la chaise de votre majesté est à Padoue, et la barque est prête. Le maître fit un signe, et le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encore, et la surprise commune redoubla. Un troisième valet s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : Sire, croyez-moi, votre majesté ne doit pas rester ici plus long-temps, je vais tout préparer ; et aussitôt il disparut.

Candide et *Martin* ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième maître : Votre majesté partira quand elle voudra, et sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le

sixième

ſixième valet parla différemment au ſixième étranger qui était auprès de *Candide*; il lui dit: Ma foi, Sire, on ne veut plus faire crédit à votre majeſté ni à moi non plus; et nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous et moi; je vais pourvoir à mes affaires: adieu.

Tous les domeſtiques ayant diſparu, les ſix étrangers, *Candide* et *Martin* demeurèrent dans un profond ſilence. Enfin *Candide* le rompit: Meſſieurs, dit-il, voilà une ſingulière plaiſanterie, pourquoi êtes-vous tous rois? pour moi je vous avoue que ni moi ni *Martin* nous ne le ſommes.

Le maître de *Cacambo* prit alors gravement la parole, et dit en italien: Je ne ſuis point plaiſant, je m'appelle *Achmet III*; j'ai été grand ſultan pluſieurs années; je détrônai mon frère; mon neveu m'a détrôné; on a coupé le cou à mes viſirs; j'achève ma vie dans le vieux ſérail; mon neveu le grand ſultan *Mahamoud* me permet de voyager quelquefois pour ma ſanté; et je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Un jeune homme qui était auprès d'*Achmet* parla après lui, et dit: Je m'appelle *Ivan*; j'ai été empereur de toutes les Ruſſies; j'ai été détrôné au berceau; mon père et ma mère ont été enfermés; on m'a élevé en priſon; j'ai quelquefois la permiſſion de voyager,

accompagné de ceux qui me gardent ; et je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Le troiſième dit : Je ſuis *Charles-Edouard*, roi d'Angleterre ; mon père m'a cédé ſes droits au royaume ; j'ai combattu pour les ſoutenir ; on a arraché le cœur à huit cents de mes partiſans, et on leur en a battu les joues ; j'ai été mis en priſon ; je vais à Rome faire une viſite au roi mon père détrôné ainſi que moi et mon grand-père ; et je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Le quatrième prit alors la parole et dit : Je ſuis roi des Polaques ; le ſort de la guerre m'a privé de mes Etats héréditaires ; mon père a éprouvé les mêmes revers ; je me réſigne à la Providence comme le ſultan *Achmet*, l'empereur *Ivan*, et le roi *Charles-Edouard* à qui DIEU donne une longue vie ; et je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Le cinquième dit : Je ſuis auſſi roi des Polaques ; j'ai perdu mon royaume deux fois ; mais la Providence m'a donné un autre Etat, dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates enſemble n'en ont jamais pu faire ſur les bords de la Viſtule ; je me réſigne auſſi à la Providence ; et je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Il reſtait au ſixième monarque à parler. Meſſieurs, dit-il, je ne ſuis pas ſi grand

ſeigneur que vous ; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre ; je ſuis *Théodore ;* on m'a élu roi en Corſe ; on m'a appelé *votre majeſté*, et à préſent à peine m'appelle-t-on *monſieur ;* j'ai fait frapper de la monnaie, et je ne poſsède pas un denier ; j'ai eu deux ſecrétaires d'Etat, et j'ai à peine un valet ; je me ſuis vu ſur un trône, et j'ai long-temps été à Londres en priſon ſur la paille ; j'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je ſois venu comme vos majeſtés paſſer le carnaval à Veniſe.

Les cinq autres rois écoutèrent ce diſcours avec une noble compaſſion. Chacun d'eux donna vingt ſequins au roi *Théodore* pour avoir des habits et des chemiſes ; *Candide* lui fit préſent d'un diamant de deux mille ſequins. Quel eſt donc, diſaient les cinq rois, ce ſimple particulier qui eſt en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne ?

Dans l'inſtant qu'on ſortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre alteſſes ſéréniſſimes qui avaient auſſi perdu leurs Etats par le ſort de la guerre, et qui venaient paſſer le reſte du carnaval à Veniſe ; mais *Candide* ne prit pas ſeulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver ſa chère *Cunégonde* à Conſtantinople.

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Candide à Conſtantinople.

LE fidelle *Cacambo* avait déjà obtenu du patron turc qui allait reconduire le ſultan *Achmet* à Conſtantinople, qu'il recevrait *Candide* et *Martin* ſur ſon bord. L'un et l'autre s'y rendirent après s'être proſternés devant ſa miſérable hauteſſe. *Candide*, chemin feſant, diſait à *Martin:* Voilà pourtant ſix rois détrônés avec qui nous avons ſoupé! et encore dans ces ſix rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, et je vole dans les bras de *Cunégonde*. Mon cher *Martin*, encore une fois, *Pangloſs* avait raiſon, tout eſt bien. Je le ſouhaite, dit *Martin*. Mais, dit *Candide*, voilà une aventure bien peu vraiſemblable que nous avons eue à Veniſe. On n'avait jamais vu ni ouï conter que ſix rois détrônés ſoupaſſent enſemble au cabaret. Cela n'eſt pas plus extraordinaire, dit *Martin*, que la plupart des choſes qui nous ſont arrivées. Il eſt très-commun que des rois ſoient détrônés; et à l'égard de l'honneur que nous avons eu

de fouper avec eux, c'eft une bagatelle qui ne mérite pas notre attention.

A peine *Candide* fut-il dans le vaiffeau, qu'il fauta au cou de fon ancien valet, de fon ami *Cacambo*: Eh bien, lui dit-il, que fait *Cunégonde?* eft-elle toujours un prodige de beauté? m'aime-t-elle toujours? comment fe porte-t-elle? Tu lui as, fans doute, acheté un palais à Conftantinople?

Mon cher maître, répondit *Cacambo*, *Cunégonde* lave les écuelles fur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très-peu d'écuelles; elle eft efclave dans la maifon d'un ancien fouverain, nommé *Ragotski*, à qui le grand turc donne trois écus par jour dans fon afile; mais ce qui eft bien plus trifte, c'eft qu'elle a perdu fa beauté, et qu'elle eft devenue horriblement laide. Ah! belle ou laide, dit *Candide*, je fuis honnête homme, et mon devoir eft de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état fi abject avec les cinq ou fix millions que tu avais emportés? Bon, dit *Cacambo*, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux au fenor *Don Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mafcarenès*, y *Lampourdos*, y *Souza*, gouverneur de Buénos-Aires, pour avoir la permiffion de reprendre mademoifelle *Cunégonde?* et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés

de tout le reste? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Mantapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari? *Cunégonde* et la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé, et moi je suis esclave du sultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres! dit *Candide*. Mais, après tout, j'ai encore quelques diamans; je délivrerai aisément *Cunégonde*. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

Ensuite se tournant vers *Martin:* Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur *Achmet*, de l'empereur *Ivan*, du roi *Charles-Edouard*, ou de moi? Je n'en sais rien, dit *Martin*; il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. Ah, dit *Candide*, si *Pangloss* était ici, il le saurait, et nous l'apprendrait. Je ne sais, dit *Martin*, avec quelles balances votre *Pangloss* aurait pu peser les infortunes des hommes, et apprécier leurs douleurs. Tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la terre cent fois plus à plaindre que le roi *Charles-Edouard*, l'empereur *Ivan*, et le sultan *Achmet*. Cela pourrait bien être, dit *Candide*.

On arriva en peu de jours sur le canal de la mer Noire. *Candide* commença par racheter *Cacambo* fort cher; et sans perdre de temps il

ſe jeta dans une galère, avec ſes compagnons, pour aller ſur le rivage de la Propontide chercher *Cunégonde*, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient fort mal, et à qui le lévanti patron appliquait de temps en temps quelques coups de nerf de bœuf ſur leurs épaules nues; *Candide*, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, et s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs viſages défigurés lui parurent avoir un peu de reſſemblance avec *Pangloſs* et avec ce malheureux jéſuite, ce baron, ce frère de mademoiſelle *Cunégonde*. Cette idée l'émut et l'attriſta. Il les conſidéra encore plus attentivement. En vérité, dit-il à *Cacambo*, ſi je n'avais pas vu pendre maître *Pangloſs*, et ſi je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce ſont eux qui rament dans cette galère.

Au nom du baron et de *Pangloſs* les deux forçats pouſsèrent un grand cri, s'arrêtèrent ſur leur banc et laiſsèrent tomber leurs rames. Le lévanti patron accourait ſur eux, et les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez, arrêtez, Seigneur, s'écria *Candide*, je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. Quoi! c'eſt *Candide!* diſait l'un des forçats;

quoi ! c'eſt *Candide !* diſait l'autre. Eſt-ce un ſonge ? dit *Candide ;* veillé-je ? ſuis-je dans cette galère ? Eſt-ce là monſieur le baron que j'ai tué ? eſt-ce là maître *Pangloſs* que j'ai vu pendre ?

C'eſt nous-mêmes, c'eſt nous-mêmes, répondaient-ils. Quoi ! c'eſt-là ce grand philoſophe ? diſait *Martin.* Eh ! Monſieur le lévanti patron, dit *Candide*, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de M. de *Thunder-ten-tronckh*, un des premiers barons de l'Empire ; et de M. *Pangloſs*, le plus profond métaphyſicien d'Allemagne ? Chien de chrétien, répondit le lévanti patron, puiſque ces deux chiens de forçats chrétiens ſont des barons et des métaphyſiciens, ce qui eſt, ſans doute, une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille ſequins. Vous les aurez, Monſieur ; remenez-moi comme un éclair à Conſtantinople, et vous ferez payé ſur le champ. Mais non, menez-moi chez mademoiſelle *Cunégonde.* Le lévanti patron, ſur la première offre de *Candide*, avait déjà tourné la proue vers la ville, et il ſeſait ramer plus vîte qu'un oiſeau ne fend les airs.

Candide embraſſa cent fois le baron et *Pangloſs.* Et comment ne vous ai-je pas tué ? mon cher baron ; et vous, mon cher *Pangloſs*, comment êtes-vous en vie, après avoir été

pendu, et pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie ? Eſt-il bien vrai que ma chère ſœur ſoit dans ce pays ? diſait le baron. Oui, répondait *Cacambo*. Je revois donc mon cher *Candide*, s'écriait *Pangloſs*. *Candide* leur préſentait *Martin* et *Cacambo*. Ils s'embraſſaient tous, ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif à qui *Candide* vendit pour cinquante mille ſequins un diamant de la valeur de cent mille, et qui lui jura par *Abraham* qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron et de *Pangloſs*. Celui-ci ſe jeta aux pieds de ſon libérateur et les baigna de larmes ; l'autre le remercia par un ſigne de tête, et lui promit de lui rendre cet argent à la première occaſion. Mais eſt-il bien poſſible que ma ſœur ſoit en Turquie ? diſait-il. Rien n'eſt ſi poſſible, reprit *Cacambo*, puiſqu'elle écure la vaiſſelle chez un prince de Tranſilvanie. On fit auſſitôt venir deux juifs ; *Candide* vendit encore des diamans ; et ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer *Cunégonde*.

CHAPITRE XXVIII.

Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Panglofs, à Martin, &c.

PARDON, encore une fois, dit *Candide* au baron; pardon, mon révérend père, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus, dit le baron; je fus un peu trop vif, je l'avoue; mais puifque vous voulez favoir par quel hafard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma bleffure par le frère apothicaire du collége, je fus attaqué et enlevé par un parti efpagnol; on me mit en prifon à Buénos-Aires dans le temps que ma fœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du père général. Je fus nommé pour aller fervir d'aumônier à Conftantinople auprès de monfieur l'ambaffadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai fur le foir un jeune icoglan très-bien fait. Il fefait fort chaud: le jeune homme voulut fe baigner; je pris cette occafion de me baigner auffi. Je ne favais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien d'être trouvé tout nu avec un jeune mufulman. Un cadi me fit donner cent coups

de bâton fur la plante des pieds, et me condamna aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injuftice. Mais je voudrais bien favoir pourquoi ma fœur eft dans la cuifine d'un fouverain de Tranfilvanie réfugié chez les Turcs ?

Mais vous, mon cher *Panglofs*, dit *Candide*, comment fe peut-il que je vous revoie ? Il eft vrai, dit *Panglofs*, que vous m'avez vu pendre ; je devais naturellement être brûlé ; mais vous vous fouvenez qu'il plut à verfe lorfqu'on allait me cuire : l'orage fut fi violent qu'on défefpéra d'allumer le feu ; je fus pendu, parce qu'on ne put mieux faire : un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui et me difféqua. Il me fit d'abord une incifion cruciale depuis le nombril jufqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je ne l'avais été. L'exécuteur des hautes œuvres de la fainte inquifition, lequel était fous-diacre, brûlait à la vérité les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à pendre : la corde était mouillée et gliffa mal, elle fut nouée ; enfin je refpirais encore : l'incifion cruciale me fit jeter un fi grand cri, que mon chirurgien tomba à la renverfe ; et croyant qu'il difféquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore fur l'efcalier en fuyant. Sa femme accourut au

bruit, d'un cabinet voifin : elle me vit fur la table étendu avec mon incifion cruciale ; elle eut encore plus de peur que fon mari, s'enfuit et tomba fur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui difait au chirurgien : Mon bon, de quoi vous avifez-vous auffi de difféquer un hérétique ? ne favez-vous pas que le diable eft toujours dans le corps de ces gens-là ? je vais vîte chercher un prêtre pour l'exorcifer. Je frémis à ce propos, et je ramaffai le peu de forces qui me reftaient pour crier : Ayez pitié de moi ! Enfin le barbier portugais s'enhardit ; il recoufit ma peau ; fa femme même eut foin de moi ; je fus fur pied au bout de quinze jours. Le barbier me trouva une condition, et me fit laquais d'un chevalier de Malte qui allait à Venife : mais mon maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au fervice d'un marchand vénitien, et je le fuivis à Conftantinople.

Un jour il me prit fantaifie d'entrer dans une mofquée ; il n'y avait qu'un vieux iman et une jeune dévote très-jolie qui difait fes patenôtres : fa gorge était toute découverte : elle avait entre fes deux tetons un beau bouquet de tulipes, de rofes, d'anémones, de renoncules, d'hyacinthes et d'oreilles d'ours : elle laiffa tomber fon bouquet ; je le ramaffai,

et je le lui remis avec un empreſſement très-reſpectueux. Je fus ſi long-temps à le lui remettre, que l'iman ſe mit en colère, et voyant que j'étais chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le cadi qui me fit donner cent coups de lattes ſur la plante des pieds, et m'envoya aux galères. Je fus enchaîné préciſément dans la même galère et au même banc que monſieur le baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marſeille, cinq prêtres napolitains et deux moines de Corfou, qui nous dirent que de pareilles aventures arrivaient tous les jours. Monſieur le baron prétendait qu'il avait eſſuyé une plus grande injuſtice que moi : je prétendais moi, qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet ſur la gorge d'une femme que d'être tout nu avec un icoglan. Nous diſputions ſans ceſſe, et nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorſque l'enchaînement des événemens de cet univers vous a conduit dans notre galère, et que vous nous avez rachetés.

Eh bien, mon cher *Pangloſs*, lui dit *Candide*, quand vous avez été pendu, diſſéqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours penſé que tout allait le mieux du monde ? Je ſuis toujours de mon premier ſentiment, répondit *Pangloſs ;* car enfin je ſuis philoſophe ; il ne me convient

pas de me dédire, *Leibnitz* ne pouvant pas avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chofe du monde, auffi-bien que le plein et la matière fubtile.

CHAPITRE XXIX.

Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.

PENDANT que *Candide*, le baron, *Panglofs*, *Martin* et *Cacambo* contaient leurs aventures, qu'ils raifonnaient fur les événemens contingens ou non contingens de cet univers, qu'ils difputaient fur les effets et les caufes, fur le mal moral et fur le mal phyfique, fur la liberté et la néceffité, fur les confolations que l'on peut éprouver lorfqu'on eft aux galères en Turquie; ils abordèrent fur le rivage de la Propontide à la maifon du prince de Tranfilvanie. Les premiers objets qui fe préfentèrent furent *Cunégonde* et la vieille qui étendaient des ferviettes fur des ficelles pour les faire fécher.

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant *Candide* en voyant fa belle *Cunégonde* rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés, recula trois pas, faifi d'horreur, et avança enfuite

par bon procédé. Elle embraſſa *Candide* et ſon frère : on embraſſa la vieille : *Candide* les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voiſinage ; la vieille propoſa à *Candide* de s'en accommoder, en attendant que toute la troupe eût une meilleure deſtinée. *Cunégonde* ne ſavait pas qu'elle était enlaidie, perſonne ne l'en avait avertie : elle fit ſouvenir *Candide* de ſes promeſſes avec un ton ſi abſolu, que le bon *Candide* n'oſa pas la refuſer. Il ſignifia donc au baron qu'il allait ſe marier avec ſa ſœur. Je ne ſouffrirai jamais, dit le baron, une telle baſſeſſe de ſa part, et une telle inſolence de la vôtre ; cette infamie ne me ſera jamais reprochée : les enfans de ma ſœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma ſœur n'épouſera qu'un baron de l'Empire. *Cunégonde* ſe jeta à ſes pieds et les baigna de larmes ; il fut inflexible. Maître fou, lui dit *Candide*, je t'ai réchappé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta ſœur, elle lavait ici des écuelles, elle eſt laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme ; et tu prétends encore t'y oppoſer ! je te retuerais ſi j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouſeras pas ma ſœur de mon vivant.

CHAPITRE XXX.

Concluſion.

CANDIDE dans le fond de ſon cœur n'avait aucune envie d'épouſer *Cunégonde;* mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage ; et *Cunégonde* le preſſait ſi vivement qu'il ne pouvait s'en dédire. Il conſulta *Pangloſs*, *Martin* et le fidelle *Cacambo*. *Pangloſs* fit un beau mémoire par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit ſur ſa ſœur, et qu'elle pouvait, ſelon toutes les lois de l'Empire, épouſer *Candide* de la main gauche. *Martin* conclut à jeter le baron dans la mer; *Cacambo* décida qu'il fallait le rendre au lévanti patron, et le remettre aux galères, après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaiſſeau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva ; on n'en dit rien à ſa ſœur; la choſe fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaiſir d'attraper un jéſuite, et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de déſaſtres, *Candide* marié avec ſa maîtreſſe, et vivant avec le philoſophe *Pangloſs*, le philoſophe *Martin*, le prudent *Cacambo* et

la

la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les juifs qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie; sa femme devenant tous les jours plus laide, devínt acariâtre et insupportable : la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaise humeur que *Cunégonde*, *Cacambo* qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail et maudissait sa destinée. *Pangloss* était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour *Martin*, il était fermement persuadé qu'on est également mal par-tout; il prenait les choses en patience. *Candide*, *Martin* et *Pangloss* disputaient quelquefois de métaphysique et de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'effendis, de bachas, de cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitilène, à Erzerum : on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis, qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour : on voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la sublime Porte. Ces spectacles fesaient redoubler les dissertations; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif, que la

vieille osa un jour leur dire : Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? C'est une grande question, dit *Candide*.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, et *Martin* surtout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. *Candide* n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. *Panglofs* avouait qu'il avait toujours horriblement souffert ; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours et n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer *Martin* dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais *Candide* et d'embarrasser *Panglofs*. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie *Paquette* et le frère *Giroflée*, qui étaient dans la plus extrême misère ; ils avaient bien vîte mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, et enfin frère *Giroflée* s'était fait turc.

Paquette continuait son métier par-tout; et n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu, dit *Martin* à *Candide*, que vos présens seraient bientôt dissipés, et ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres, vous et *Cacambo*, et vous n'êtes pas plus heureux que frère *Giroflée* et *Paquette*. Ah, ah, dit *Panglofs* à *Paquette*, le ciel vous ramène donc ici parmi nous. Ma pauvre enfant! savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil et une oreille? Comme vous voilà faite! eh qu'est-ce que ce monde! Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très-fameux, qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; *Panglofs* porta la parole, et lui dit: Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé?

De quoi te mêles-tu? lui dit le derviche; est-ce là ton affaire? Mais, mon révérend père, dit *Candide*, il y a horriblement de mal sur la terre. Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? quand sa hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? Que faut-il donc

faire ? dit *Panglofs*. Te taire, dit le derviche. Je me flattais, dit *Panglofs*, de raifonner un peu avec vous des effets et des caufes, du meilleur des mondes poffibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame et de l'harmonie préétablie. Le derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette converfation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Conftantinople deux vifirs du banc et le muphti, et qu'on avait empalé plufieurs de leurs amis. Cette cataftrophe fefait par-tout un grand bruit pendant quelques heures. *Panglofs*, *Candide* et *Martin*, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à fa porte fous un berceau d'orangers. *Panglofs*, qui était auffi curieux que raifonneur, lui demanda comment fe nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en fais rien, répondit le bon homme, et je n'ai jamais fu le nom d'aucun muphti ni d'aucun vifir. J'ignore abfolument l'aventure dont vous me parlez; je préfume qu'en général ceux qui fe mêlent des affaires publiques périffent quelquefois miférablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Conftantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer

les étrangers dans ſa maiſon; ſes deux filles et ſes deux fils leur préſentèrent pluſieurs ſortes de ſorbets qu'ils feſaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédra confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des piſtaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des Iles. Après quoi les deux filles de ce bon muſulman parfumèrent les barbes de *Candide*, de *Pangloſs* et de *Martin*.

Vous devez avoir, dit *Candide* au turc, une vaſte et magnifique terre? Je n'ai que vingt arpens, répondit le turc; je les cultive avec mes enfans; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le beſoin.

Candide, en retournant dans ſa métairie, fit de profondes réflexions ſur le diſcours du turc. Il dit à *Pangloſs* et à *Martin*: Ce bon vieillard me paraît s'être fait un ſort bien préférable à celui des ſix rois avec qui nous avons eu l'honneur de ſouper. Les grandeurs, dit *Pangloſs*, ſont fort dangereuſes, ſelon le rapport de tous les philoſophes; car enfin *Eglon*, roi des Moabites, fut aſſaſſiné par *Aod*; *Abſalon* fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi *Nadab*, fils de *Jéroboham*, fut tué par *Baza*; le roi *Ela*, par *Zambri*, *Ochoſias* par *Jehu*, *Attalia* par *Joïada*; les rois *Joachim*,

Jéchonias, *Sédécias* furent efclaves. Vous favez comment périrent *Créfus*, *Aftyage*, *Darius*, *Denys* de Syracufe, *Pyrrhus*, *Perfée*, *Annibal*, *Jugurtha*, *Ariovifte*, *Céfar*, *Pompée*, *Néron*, *Othon*, *Vitellius*, *Domitien*, *Richard II* d'Angleterre, *Edouard II*, *Henri VI*, *Richard III*, *Marie Stuart*, *Charles I*, les trois *Henri* de France, l'empereur *Henri IV*? Vous favez..... Je fais auffi, dit *Candide*, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raifon, dit *Panglofs*; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât; ce qui prouve que l'homme n'eft pas né pour le repos. Travaillons fans raifonner, dit *Martin*, c'eft le feul moyen de rendre la vie fupportable.

Toute la petite fociété entra dans ce louable deffein; chacun fe mit à exercer fes talens. La petite terre rapporta beaucoup. *Cunégonde* était à la vérité bien laide; mais elle devint une excellente pâtiffière; *Paquette* broda; la vieille eut foin du linge. Il n'y eut pas jufqu'à frère *Giroflée* qui ne rendît fervice; il fut un très-bon menuifier, et même devint honnête homme : et *Panglofs* difait quelquefois à *Candide*: Tous les événemens font enchaînés dans le meilleur des mondes poffibles; car enfin fi vous n'aviez pas été chaffé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière

pour l'amour de mademoiſelle *Cunégonde*, ſi vous n'aviez pas été mis à l'inquiſition, ſi vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, ſi vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, ſi vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédras confits et des piſtaches. Cela eſt bien dit, répondit *Candide*, mais il faut cultiver notre jardin.

Fin de Candide ou l'Optimiſme, et du Tome premier.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES EN CE VOLUME.

CHAP. XXI.

Fin de la Table du tome premier.





